



10
DAD AU
CIÓN GE

J. GUILBERT

IV CULTURE
DES
VOCATIONS

BX2380

G8

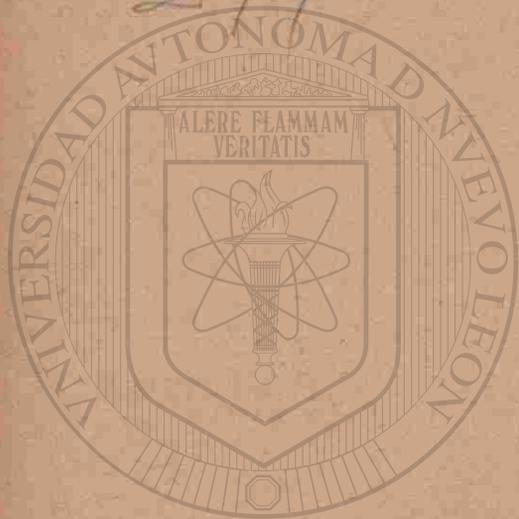
C.10V

271



1080076273

271



LA CULTURE
DES VOCATIONS

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



DU MÊME AUTEUR

- L'Éducateur Apôtre. 1 vol. in-18, 400 pages. 5^e édition. 1896. 2 fr.
- A l'Entrée de la vie. 1 vol. in-18, 82 p. 2^e édition. 1896. Ouvrage destiné à la jeunesse. 50 c.
- Les Origines. *Questions d'apologétique. Cosmogonie mosaïque. Origine de la vie. Origine des espèces. Origine de l'homme. Unité de l'espèce humaine. Antiquité de l'espèce humaine. Etat de l'homme primitif.* 1 vol. gr. in-8 (Letouzey). 1896. 4 fr.
- L'Hypnotisme. *Faits. Théories. Difficultés.* Broch. in-8, 44 pages. 25 c.
- Anatomie et Physiologie animales. *Étude spéciale de l'homme.* Pour la classe de philosophie. 1 vol. in-12, 400 pages (Retaux). 4 fr.
- Anatomie et Physiologie végétales. Pour la classe de philosophie. 1 vol. in-12, 300 pages (Retaux). 3 fr.

Pour paraître prochainement

Éléments d'histoire naturelle, à l'usage des classes inférieures, en 4 parties.

Séparément ou ensemble :

- Anatomie et physiologie de l'homme* (Abrégé). 1 vol.
Zoologie. 1 vol.
Botanique. 1 vol.
Géologie et minéralogie. 1 vol.

AUX MAÎTRES CHRÉTIENS

LA CULTURE
DES VOCATIONS

PAR J. GUIBERT

Prêtre de S.-Sulpice, directeur au Séminaire d'Issy.

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15
1896

Droits de reproduction et de traduction réservés.

38494

BX2380

68



FONDO

A. B. PUBLICA DEL ESTADO



Biblioteca Central
Magna

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PRÉFACE

Ces pages ont été écrites dans le même esprit et pour la même fin que l'*Éducateur-apôtre* : j'espère qu'elles seront accueillies avec la même sympathie et qu'elles ne produiront pas moins de fruit. En les écrivant, j'ai voulu tout à la fois exprimer des convictions personnelles et répondre à des désirs qui m'avaient été souvent manifestés.

Déjà j'avais proposé la culture des vocations comme une partie très importante dans l'apostolat de nos maîtres chrétiens : mais la question prend, dans les circonstances présentes, un tel caractère de gravité, qu'il a paru opportun de la traiter plus à fond.

Il ne s'agit pas seulement de sauver des Instituts qui offrent un abri sûr aux âmes désireuses de fuir le monde : il s'agit en réalité de recruter des soldats pour l'armée du Christ. Il faut combler les vides, il faudrait même grossir les rangs : jamais le nombre des vocations n'égale l'étendue de nos besoins.

A mesure que la nécessité devient plus pressante, les recrues tendent à se faire plus rares. Plusieurs Communautés sont en souffrance : dans certains Diocèses, les rangs du clergé s'éclaircissent : la pénurie est telle que la sélection des sujets ne peut toujours se faire avec la sévérité convenable, ce qui devient une autre source de mal. Une situation si inquiétante

ne pouvait manquer d'émouvoir les âmes qui veillent. Aussi ne suis-je pas surpris que d'illustres prélats aient signalé comme un grand péril social cette diminution des vocations sacerdotales et religieuses.

Des voix plus autorisées et plus dignes d'être entendues ont poussé le cri d'alarme. Au lieu de m'en tenir à ces généralités, j'ai cherché pratiquement les moyens de remédier au mal.

Beaucoup de chrétiens, même parmi les maîtres religieux, oublient trop aisément qu'ils ont des devoirs à remplir relativement aux vocations. Il était bon de leur rappeler cette obligation et de leur en montrer les motifs. S'il est vrai que la vocation vient de Dieu, il est aussi certain qu'elle ne germe et ne fructifie que par le travail de l'homme. Désormais, les obstacles au recrutement du Clergé et des Congrégations sont devenus tels, qu'aucun catholique ne peut plus négliger la part qui lui revient dans cette œuvre capitale.

Cependant il faut bien se garder de traiter d'une façon tout humaine une œuvre si surnaturelle. A Dieu ne plaise que nous prenions des moyens violents ou que nous tendions des pièges pour avoir des enfants. La prière, la pénitence, les exemples de sainteté, la bonne tenue des classes, l'éducation chrétienne, tels sont les procédés irréprochables auxquels nous devons recourir : par la prière et la

pénitence, Dieu se laissera toucher et agira sur les cœurs ; par les exemples de vertu et la parfaite éducation, nous créerons autour des âmes cette atmosphère vivifiante hors de laquelle les germes divins ne sauraient éclore.

Mais comme il importe de ne pas introduire dans l'armée chrétienne des soldats qui trahissent la cause, il faut examiner avec grand soin les vocations qui se déclarent. Il y a un art du discernement des esprits. C'est pourquoi j'ai cru bon d'indiquer à quels signes on reconnaît généralement qu'un appel vient de Dieu, dans quels cas il faudrait sévèrement écarter les enfants qui se présentent.

Enfin, l'éducation des jeunes recrues est à la fois si longue et si délicate, que j'ai cru bon de signaler les principales règles à suivre dans ses différentes phases. Depuis que les enfants naissent si peu nombreux, les hygiénistes sont très justement préoccupés de conserver la vie à tous. Faisons de même : puisque les vocations diminuent, puisqu'elles ne sont pas proportionnées à nos besoins, dirigeons si bien leur formation que presque toutes puissent aboutir.

C'est ainsi que le sujet, d'abord assez restreint, s'est élargi peu à peu. J'ai été conduit à toucher beaucoup d'idées et à rappeler les devoirs de beaucoup de gens.

Je compte beaucoup plus sur la fécondité des idées exposées que sur les règles pratiques suggérées. Les

choses pratiques sont extrêmement variables suivant les milieux, suivant les Communautés : chaque Congrégation a des traditions respectables auxquelles il serait plutôt nuisible de déroger. Mais, sans rompre les cadres, on peut rendre la vie plus intense : on peut penser plus grandement, vouloir plus énergiquement : c'est à ce but que tendent les idées et les exhortations contenues dans ces pages. Je n'ai pas cru devoir adopter la forme d'une exposition didactique, parce que la doctrine théologique qui fait le fond de ce traité était suffisamment connue : il m'a paru préférable de multiplier les remarques d'ordre psychologique et de faire appel aux sentiments élevés de la foi.

Quoique tous les chrétiens soient solidaires dans cette œuvre des vocations, je me suis spécialement adressé à tous ceux qui s'occupent d'éducation. Je voudrais que tous les maîtres, dans quelque milieu qu'ils travaillent, fussent convaincus de l'obligation qui leur incombe à cet égard. Il faut s'occuper des vocations dans toutes les écoles primaires, tant de filles que de garçons ; les professeurs d'enseignement secondaire, les prêtres de paroisse, les directeurs de patronages, doivent également s'intéresser activement à cette œuvre.

L'action la plus puissante sera évidemment exercée par les maîtres d'école et les prêtres de paroisse ; car c'est à l'âge de douze ans, vers l'époque de la première communion, que les enfants se préoccupent d'orienter leur vie. Un mot, une lecture, une impres-

sion, suffit alors pour déterminer dans un enfant hésitant le choix d'une carrière. Aussi les supérieurs ecclésiastiques et religieux doivent-ils encourager d'une sympathie toute spéciale ces maîtres obscurs, ces prêtres ignorés, qui, dans les campagnes, font sortir de terre les premiers germes des vocations : si l'on veut que les eaux coulent limpides et abondantes dans le ruisseau, qu'on se garde bien d'oublier l'entretien de la source.

La sollicitude d'un maître ne doit pas être égoïste, préoccupée de son seul Institut : elle doit s'étendre à l'Église entière. Tout aspirant doit être dirigé dans la voie pour laquelle il sent le plus d'attrait. Je suppose toujours qu'on travaille avec un zèle égal au recrutement du clergé séculier et à celui des congrégations religieuses.

*
**

Il ne m'a pas semblé opportun d'exposer ici les devoirs particuliers aux administrations diocésaines ou religieuses. Tous les évêques et tous les supérieurs de Communautés sentent qu'ils doivent agir ; ils connaissent les moyens qu'ils peuvent employer. Entre tous ces moyens, les plus efficaces sont de parler souvent à leurs subordonnés du recrutement des vocations, d'encourager et de récompenser les prêtres et les religieux qui réussissent dans cette grande œuvre, de placer les sujets les plus habiles dans les centres où les vocations peuvent être les plus abondantes.

Le moyen le plus sûr serait de créer des res-

sources qui permettent de recevoir, même gratuitement, tous les jeunes aspirants. Quel zèle pourra déployer un prêtre de paroisse, s'il n'est pas assuré que l'enfant présenté par lui sera bien accueilli de l'autorité, s'il n'est pas assuré que les frais d'éducation ne retomberont pas sur lui? Que de prêtres négligent de provoquer des vocations, découragent même celles qui se font jour, parce que rien n'est organisé pour subvenir aux dépenses d'une longue et coûteuse éducation!

Il est à souhaiter que les administrations diocésaines imitent ce que les Congrégations religieuses ont fait pour leurs jувénats et leurs petits noviciats. Sans doute, il n'est pas bon de désintéresser les parents de la vocation de leurs fils, surtout quand ils peuvent y concourir: mais il faut qu'on se mette en mesure, par des fondations bien dirigées, d'accueillir toutes les vocations sérieuses. Ainsi encouragés, les prêtres de paroisse seront heureux de travailler à perpétuer le Sacerdoce.

*
*
*

En disant ces choses, j'espère avoir fait œuvre sociale. Car, quoi qu'en dise le monde, les religieux et les prêtres sont loin d'être des parasites inutiles à la société: ils en sont au contraire la partie plus vivante et la plus active. S'ils renoncent aux intérêts personnels, ce n'est que pour consacrer leur vie à l'avancement intellectuel et moral des autres. Tout leur rôle consiste à accroître dans la société la

somme de vérité connue, de vertu pratiquée: fin sublime, qui sera d'autant mieux réalisée que nous serons plus nombreux et plus saints. Envisagée à ce point de vue élevé, la culture des vocations apparaît comme une œuvre d'une très grande importance. Puisse ce modeste écrit faciliter à tous les éducateurs l'accomplissement de ce devoir!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES

LA

CULTURE DES VOCATIONS

CHAPITRE PREMIER

DE L'OBLIGATION

QUI S'IMPOSE A TOUS LES MAITRES DE CULTIVER
LES VOCATIONS

L'apostolat dans l'éducation.

Un mouvement bien consolant se produit, depuis quelques années, dans nos maisons d'éducation chrétienne. La préoccupation apostolique est devenue très saillante dans les directeurs et dans la plupart des maîtres. Là où l'esprit franchement chrétien n'inspire pas encore les programmes et les professeurs, l'opinion signale le fait comme une anomalie, et impose d'heureuses améliorations. Comment ne pas saluer comme une espérance de régénération chrétienne cette disposition où sont les éducateurs, de considérer leur charge comme un apostolat ?

D'ailleurs, rien n'est plus conforme au dessein de l'Église, à nos promesses cléricales ou religieuses, à l'intention des fondateurs de Congrégations enseignantes. Ne sait-on pas que saint Ignace de Loyola et le bienheureux de la Salle, en créant des collèges et des écoles, avaient ordonné à leurs fils de ne cul-

tiver les sciences humaines que pour avoir le droit d'enseigner la science divine ?

Malgré ces directions formelles, l'élément religieux avait été relégué au second plan dans nos œuvres d'éducation. Il a fallu toute la puissance des faits pour nous ouvrir les yeux : nous avons constaté que dans nos écoles se formaient des enfants, brevetés et des jeunes gens bacheliers, et non des chrétiens. Pour s'en convaincre, il a suffi de considérer ce que devenaient nos élèves, après nous avoir quittés. On ne pouvait alléguer qu'ils étaient victimes des attrait du monde et des illusions de la nature. Car il était aisé de voir que, pour la lutte, ils n'avaient acquis ni assez d'énergie morale, ni une foi assez éclairée. De la sorte, il a paru que nos efforts n'aboutissaient point au résultat voulu par les fondateurs de nos œuvres.

Notre religion ne pouvait manquer de s'alarmer d'une telle situation. Aussi, tout en protestant que les critiques étaient exagérées, nous avons senti la grande part de vérité qu'elles contenaient, et nous nous sommes mis en mesure de ne les point mériter. Nous repoussons comme absolument fantaisistes et inapplicables certaines réformes qu'on nous a suggérées, mais notre foi de religieux ou de prêtres a senti qu'il fallait cependant mieux faire que par le passé, et que nos écoles et nos collèges devaient être désormais pour nous un champ d'apostolat.

Il n'est pas une seule maison religieuse où l'on ne se propose très explicitement aujourd'hui de faire

des chrétiens. Partout, les supérieurs cherchent à relever l'enseignement de la foi chrétienne ; partout, les maîtres essaient de christianiser leurs cours par les idées religieuses ; partout, les jeunes gens sont initiés aux œuvres sociales par les actes de charité auxquels on les exerce.

Que cet esprit d'apostolat s'accroisse encore, et nos écoles, où tant d'âmes viennent encore librement se former, seront de vrais foyers de vie chrétienne et des centres de résurrection religieuse.

Une forme spéciale de l'apostolat : la culture des vocations.

A ces nouvelles tendances, je propose aujourd'hui un mode tout spécial d'activité : la culture des vocations sacerdotales et religieuses. N'ayez pas seulement en vue de former des chrétiens ; ayez aussi à cœur de préparer, parmi les jeunes gens que vous élevez, de précieuses recrues pour le Clergé ou les Congrégations.

Ne dites point : « Ce n'est pas à moi qu'il appartient de susciter des vocations, mais à Dieu seul. Si Dieu veut que nos œuvres se perpétuent et que son Église s'étende et se fortifie, qu'il appelle lui-même les ouvriers nécessaires à l'exécution de ses desseins. L'homme ne doit point s'ingérer dans les affaires divines : c'est d'ailleurs une trop grande responsabilité que d'inviter une seule âme à contracter des obligations redoutables. »

Il est vrai que Dieu seul est l'auteur des vocations. Mais il n'est pas moins vrai qu'il a résolu d'user de notre concours pour les faire germer et fructifier. Dans toute vocation, il y a la part de Dieu et la part de l'homme. Attachons-nous à préciser l'une et l'autre. Connaissant mieux la part qui vous revient, vous la remplirez avec d'autant plus de zèle que vous serez plus assuré de ne pas empiéter sur l'action réservée à la grâce.

Dieu est la source unique des vocations.

Donnons largement à Dieu la part qui lui revient, et tenons pour une vérité absolue qu'une vocation n'est bonne que si elle procède de lui.

Nous voyons dans l'Écriture que Dieu n'a jamais permis aux hommes de s'ingérer d'eux-mêmes dans ses œuvres. Il choisit les prêtres, les juges, les princes de son peuple ; il punit sévèrement ceux qui osent usurper des fonctions qui ne leur sont point dévolues. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai séparés des autres », dit le Sauveur à ses disciples. Et dans une seule parole il éclaircit nettement ce point : « Tout ce que mon Père n'aura point planté sera arraché. » Aussi, quand après l'Ascension il est question d'élire un successeur au traître Judas, les apôtres assemblés font-ils à Dieu cette prière : « Seigneur, montrez qui vous avez choisi. »

Au reste, notre foi de chrétien nous dispense de

développer ce sujet. Nous croyons à la Providence, et par là nous savons que Dieu trace à chaque homme sa voie sur la terre. Non pas qu'une révélation expresse dise à chaque homme à quoi Dieu le destine. Mais, par les inclinations que Dieu met dans une âme et par les conditions extérieures dont il l'entoure, il fait sentir dans quel chemin chacun de nous doit diriger ses pas. C'est l'ensemble de ces attraits intérieurs et de ces circonstances extérieures qui constitue et manifeste la vocation.

Si la Providence mène ainsi, tout en se cachant sous le voile des événements, toutes les vies humaines, comment ne prendrait-elle pas un soin tout spécial de celles qu'elle prédestine à faire ses œuvres les plus chères ? Et s'il est dangereux à tout homme de s'écarter de la route que lui ouvre la Providence, quel péril n'y aurait-il pas, pour les âmes marquées du sceau d'une vocation spéciale, à ne pas accomplir les desseins de Dieu ?

Il serait également blâmable d'écarter de la vie religieuse ou d'y introduire de force qui que ce soit. En effet, que fera dans le monde une âme dévoyée que Dieu appelait à son service ? Ne sait-on pas, par une triste expérience, que les vocations perdues sont un fléau pour la société ? Et l'entrée sans vocation dans le sacerdoce ou dans une Congrégation n'est-elle pas aussi un irréparable malheur ? Ces intrus ne sont-ils pas la source des scandales qui désolent l'Église et des divisions qui ruinent les sociétés religieuses ?

C'est que tout homme a besoin, pour remplir les devoirs de sa charge, des grâces propres à son état. Or, quelles grâces pourrait avoir celui qui, contre la volonté de Dieu, s'est placé dans une voie où le secours d'en haut ne lui a point été préparé ? De quel droit surtout un homme sans vocation se présenterait-il pour l'onction sacerdotale, pour l'administration des sacrements, pour le gouvernement de l'Église ? N'est-ce pas au chef d'une famille de choisir les serviteurs et les intendants de sa maison ?

**

Dans cette formule générale, la nécessité de la vocation est facile à établir. Mais il reste plusieurs questions de détail, dont la solution est fort délicate : dans la pratique, il faut user, pour les résoudre, d'une sage prudence. Jusqu'à quel point une vocation sacerdotale ou religieuse bien connue oblige-t-elle en conscience ? Quels sont les signes par lesquels Dieu manifeste ses intentions sur une âme ? Quelle conduite faut-il tenir dans le cas où une vocation paraît douteuse ? Faut-il des preuves aussi évidentes de vocation pour l'état religieux que pour l'état sacerdotal ? Ces divers points se présenteront dans la suite de notre étude. D'ailleurs, nous n'avons nul besoin de les décider maintenant : car il nous importait seulement de mettre en principe que toute vocation prend sa source dans le cœur même de Dieu.

C'est bien du cœur de Dieu, en effet, que part tout

appel à la vie religieuse et aux œuvres de zèle. Parce qu'il aime son Église, parce qu'il aime nos Instituts religieux qui la servent, parce qu'il aime les âmes et veut les sauver, Dieu ne se lasse pas de susciter des dévouements et de provoquer des sacrifices. Que de fois, dans le cours des siècles, l'Église a-t-elle été persécutée, entravée dans le recrutement de ses ministres ? Et pourtant, toujours le sacerdoce a grandi ; et pourtant, toujours les familles religieuses se sont multipliées. Non seulement il ne veut pas que son Église périsse, mais il veut qu'elle s'étende, qu'elle se fortifie ; aussi, suivant le mot d'un de ses grands serviteurs, M. Olier, « ferait-il de nouvelles créatures plutôt que de la laisser périr ». Ces nouvelles créatures, il les forme sans cesse : ce sont les vocations dont il jette les germes à pleines mains dans le cœur des enfants.

Oui, à pleines mains : car il fait comme le semeur en automne à travers ses sillons. De tous ces grains jetés à profusion, il voit que plusieurs seront dévorés par les oiseaux du ciel, que plusieurs ne lèveront pas, faute de circonstances favorables, que plusieurs se dessècheront en herbe avant d'avoir produit l'épi fécond. Si Dieu violentait nos âmes, il eût pu semer moins de germes ; parce que nous restons libres de rejeter son appel, il a dû multiplier ses invitations.

Ne craignez donc pas de rechercher des vocations ; elles foisonnent autour de vous. Sans doute, il faut bien se garder d'ouvrir la porte à des âmes non appelées ; mais n'oublions pas que beaucoup

d'appels divins demeurent sans réponse. Aussi vais-je hardiment vous dire la part qui vous revient dans l'œuvre des vocations.

La part de l'homme dans la vocation.

Dieu n'agit jamais seul : il fait à l'homme l'honneur de réclamer son concours dans l'exécution de tous ses desseins. La moisson mûrit dans nos champs par l'union des labeurs de l'homme et des bénédictions du ciel. Croyez qu'il en est ainsi des vocations : pour qu'elles germent et se développent autour de vous, remuez le sol, arrachez les herbes parasites ; et, après cela, vous devrez dire encore avec saint Paul : « C'est moi qui ai planté, un autre a arrosé ; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. » D'ailleurs, dans cette œuvre comme dans toutes les autres, la bonne règle est d'agir comme si le succès dépendait de nos seuls efforts, et de nous souvenir pourtant que tout bien vient de Dieu.

Faut-il vous expliquer plus clairement encore en quoi consiste votre rôle ? Serrons de plus près notre comparaison de la semence ; car, si Dieu est le semeur, vous devez être le cultivateur, en sorte qu'il est juste de dire que de vous dépend toute la moisson.

Suffit-il de jeter sur le sol, à tout hasard, le grain de froment ? Non ; mais auparavant, la charrue doit avoir déchiré le sol et creusé le sillon. Voilà le grain enfoui dans la terre : rien n'apparaît aux yeux du

passant ; cependant, dans l'ombre, une fermentation s'opère, la poussée de la vie fait grandir le germe, la jeune tige est bientôt assez forte pour vaincre toute résistance et paraître au grand jour. Mais, pour que ce travail s'opère, des conditions de milieu doivent être réalisées : si le laboureur ne crée pas la force qui bourgeoonne, c'est du moins son travail qui réalise les conditions sans lesquelles tout germe avorterait.

« Celui qui sème est sorti pour semer », nous dit l'Évangile. Il est passé à travers le champ de votre école, de votre collège, de votre catéchisme, de votre patronage. De tous les germes que sa main a répandus, combien ont pénétré dans les âmes de vos enfants ? Il vous appartient de donner la réponse : si vous êtes un apôtre zélé, je suis sûr qu'il y avait dans les âmes des sillons profonds, prêts à recevoir la semence. — Cependant rien n'apparaît encore : aucun signe extérieur qui promette une riche moisson. Continuez votre culture : arrosez ces âmes des ondées de la grâce, réchauffez ces cœurs des douces impressions de l'amour, faites pénétrer par l'enseignement chrétien l'air et la vie à travers ces intelligences : alors, là où la semence est tombée, elle poussera, elle lèvera, elle vaincra tous les obstacles. Vous non plus, vous ne créez pas ce germe : il vient de Dieu ; mais vous lui donnez les moyens de sortir de l'état latent et de développer son activité.

Il me semble que cela doit suffire pour préciser dans votre esprit quelle est la part de Dieu et quelle

sera votre part dans l'œuvre des vocations. Vous ne supplantiez point Dieu : Dieu ne veut point se passer de vous. Travailler de concert avec Dieu à la même œuvre capitale, quelle sublime mission !

Apaisez donc tous vos scrupules, et croyez fermement que votre concours est indispensable, soit pour faire pénétrer dans les âmes les germes de vocation, soit pour les faire lever, soit pour discerner celles qu'il faut arracher de celles qu'il faut cultiver, soit enfin pour les faire mûrir et leur faire porter des fruits. Plus vous serez attentif et zélé, plus le nombre des vocations sera grand ; plus elles auront de vigueur, plus aussi seront riches les fruits qu'elles porteront.

Puisqu'une part si grande vous est réservée, ne serez-vous pas heureux de la prendre ? Ne semble-t-il pas superflu de vous y exhorter ? Néanmoins, comme nous remplissons mieux un devoir lorsque nous sentons plus vivement la portée des motifs qui nous l'imposent, vous me permettrez de vous exposer ici sur quoi se fonde l'obligation où vous êtes de cultiver les vocations.

Quelques motifs qui nous font un devoir rigoureux de cultiver les vocations.

Le désir de la paternité.

Si vous sondez votre cœur, vous y trouverez le *désir de la paternité* : ce mystérieux instinct est légitime, suivez-en l'inspiration. Il n'est pas un homme

qui ne souhaite d'avoir des héritiers à qui il lègue le fruit de ses labeurs et à qui il confie la poursuite de ses entreprises. Aux citoyens qui n'avaient point d'enfants, la loi romaine permettait d'adopter l'enfant d'un autre et de lui conférer tous les droits. Quand, par le vœu solennel de chasteté, vous avez renoncé à la paternité selon la chair pour accomplir dans l'Église une mission surhumaine, vous n'avez pu étouffer cependant la voix de la nature : du reste, vous ne le deviez pas. Soyez donc père par l'adoption. Les enfants que vous élèverez pour travailler avec vous, à qui vous laisserez l'héritage de vos travaux, seront vraiment vos fils. Le vide de la stérilité, qui rend si froides et si mornes les maisons sans enfants, ne désolera point votre foyer et n'humiliera point votre âge mûr. Rien ne console, autant que cette paternité spirituelle, de l'usure des forces et des séparations de la mort. Dans l'inaction de la vieillesse, vous sentirez que votre cœur travaille encore par les bras de ces enfants à qui vous aurez infusé la vie. Au dernier de vos jours, vous irez joyeux au lieu du repos, parce que vous aurez conscience que vous ne mourrez pas tout entier, que vous allez continuer dans les générations issues de vous l'apostolat sublime auquel vous aviez si courageusement voué vos forces.

Je souhaite que tout prêtre, que tout religieux, que tout éducateur, puisse bénir, rangés autour de son lit de mort, de nombreux héritiers de sa vocation.

Si maintenant vous prêtez l'oreille aux voix du

dehors, n'entendez-vous pas que tout vous crie de susciter de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses ?

Les besoins de nos œuvres.

C'est d'abord votre œuvre qui vous sollicite, cette œuvre que vous aimez, cette œuvre qui s'est greffée sur votre cœur et dans laquelle passe la meilleure sève de votre vie. Il faut qu'elle prospère, qu'elle s'étende, qu'elle se perpétue. Elle a besoin tout à la fois d'hommes et d'argent; mais elle a plus encore besoin d'hommes que d'argent. L'argent, en effet, ne manque jamais au zèle : c'est plutôt le zèle qui manque à l'argent. Cela pourra paraître un paradoxe au premier coup d'œil. Mais allez au fond des choses, et vous verrez que jamais les ressources n'ont fait défaut aux travailleurs. Peut-on citer une Congrégation qui ait péri par la pauvreté? Ne peut-on pas citer, au contraire, mille communautés qui, après avoir prospéré dans l'indigence, se sont affaiblies et désagrégées dans le dissolvant du bien-être? Voyez ce qui se passe aujourd'hui pour nos écoles : les catholiques, toujours prêts à de nouveaux sacrifices, ne cessent d'en fonder; mais nous manquons de maîtres pour les tenir; en maints endroits, il a fallu recourir à des instituteurs séculiers, après qu'on avait sans succès demandé des sujets aux Congrégations enseignantes. — Il faut en dire autant des prêtres : ils ne sont pas dans l'opulence, mais aucun d'entre eux ne vit dans la misère. Si malgré leur

nombre, la foi dépérit dans notre pays, la pauvreté n'en est point la cause : partout où le zèle entreprend une œuvre, les âmes accourent en foule, et l'on se plaint alors que, pour cultiver un champ si vaste et moissonner tant d'épis, il se trouve si peu d'ouvriers. Ainsi la voix des œuvres ne vous crie pas : « Donnez-nous de l'argent », mais bien plutôt : « Donnez-nous des hommes. » La Providence s'est faite l'attentive pourvoyeuse de toutes les œuvres saintes.

La nécessité des âmes.

Écoutez aussi la voix des âmes. Pauvres âmes, elles me font pitié. « Elles ressemblent, disait Jésus, à des brebis dispersées qui n'ont point de pasteur. » On vous a dit souvent que les hommes du temps présent sont irréligieux, méchants, corrompus, ennemis déclarés de toute vertu, de tout ordre social, ennemis de Dieu même; qu'ils forment une masse impénétrable, revêche à toute action moralisatrice, dont les éléments sont cimentés par des serments impies en un corps compact et résistant comme le granit. A cela je pourrais me contenter de répondre : « Pauvres gens, dignes de toute compassion, ils ne savent ce qu'ils font, ils outragent ce qu'ils ignorent, ils ont pris des chaînes d'esclaves là où ils pensaient trouver les jouissances de la liberté; s'ils nous fuient et nous persécutent par ignorance, qui sait si Dieu ne leur fera pas miséricorde? »

Mais ce langage timide et résigné ne rend pas toute

la vérité. Car il reste au fond de ces âmes un immense besoin de vrai, de bien, même de religion. En dehors des points où le préjugé les aveugle, elles demeurent accessibles : elles se laissent toucher surtout par le dévouement. Interrogez les apôtres qui ont pénétré ces masses profondes du peuple, ils vous diront que, sous une écorce rude et parfois repoussante, il se cache des âmes neuves et des cœurs droits. A mesure que nos luttes religieuses s'apaiseront, que les haines s'éteindront, ce sera tout un peuple nouveau que nous aurons à instruire et à baptiser. Je crains qu'à l'heure où la moisson sera mûre, le bon grain ne se perde, faute d'ouvriers pour le recueillir. Pour tant d'âmes dont les aspirations sont, en somme, pour le Dieu qu'elles ne connaissent pas, cherchez et formez des apôtres.

La prospérité de l'Église.

L'Église, héritière fidèle des pensées et de l'amour de Jésus-Christ, s'est toujours montrée inquiète du recrutement de ses ministres. Elle a pour mission de conquérir le monde : aussi désire-t-elle ardemment que de nombreux soldats s'enrôlent sous ses drapeaux. Quelle sollicitude dans nos Pontifes ! ils doivent tout à la fois garder l'héritage acquis par les travaux de nos pères et reculer les limites de l'empire chrétien : ils ont à défendre les positions présentes contre des ennemis rusés et puissants, et ils ne cessent d'embrasser encore le reste de l'univers dans leur ambition. Comment pouvez-vous servir l'Église

et favoriser l'accomplissement de ses desseins ? En prenant les armes pour elle, sans doute, en versant pour elle, goutte à goutte et dans un labeur constant, tout le sang de vos veines ; mais vous ferez mieux encore si, justement préoccupé de l'œuvre des vocations, vous ramassez autour de vous une petite troupe de soldats courageux, qui combattent avec vous, qui puissent tenir encore la campagne quand vous serez tombé sur le champ de bataille. D'ailleurs l'Église sait reconnaître le zèle de ceux qui la servent de cette manière : elle bénit, elle enrichit de ses trésors spirituels, elle enveloppe d'un amour particulièrement tendre, ces écoles apostoliques où les jeunes soldats se dressent pour les luttes de l'avenir.

Le relèvement de la patrie.

En servant l'Église dans le plus pressant de ses besoins, vous travaillerez du même coup au relèvement de la patrie. On nous reproche parfois de ne pas l'aimer, cette patrie, de nous soustraire aux obligations qu'elle impose à tous ses enfants, de nous rendre inutiles à son progrès et à sa prospérité. Et cependant nous sentons bien que nous prenons racine dans le sol natal : toutes les gloires de la nation nous font battre le cœur ; toutes ses humiliations et tous ses désastres nous affligent comme des malheurs de famille. Hélas ! le patriotisme s'affaiblit de plus en plus, supplanté dans les âmes par un bas égoïsme. Mais nous pouvons affirmer sans crainte que, s'il

périt ailleurs, il aura du moins trouvé un dernier refuge dans le cœur des religieux et des prêtres qui vouent leur existence à l'apostolat.

Notre apostolat, en effet, tourne à la gloire et à la fortune de la patrie. Que font au loin nos missionnaires, nos maîtres d'école et nos sœurs de Charité? Ils prêchent le Christ sans doute, c'est leur grande ambition; mais, en prêchant le Christ, ils font aimer leur patrie, ils étendent l'influence de leur patrie. C'est la France qu'on aime là où se dévouent les enfants de la France; c'est l'Angleterre qu'on respecte là où règnent les prédicateurs anglicans. Donc en donnant à l'Église des soldats, vous donnerez à la patrie des conquérants qui reculeront les bornes de ses domaines.

Et au dedans, que faisons-nous? Nous distribuons le savoir humain, nous élevons les générations futures: au seul point de vue national, c'est déjà une noble mission. Mais ce n'est pas tout: nous semons la vérité, nous prêchons le devoir, nous exerçons les hommes à la justice et à la sainteté: chaque centre religieux est un foyer de lumière et de vie, près duquel on se ranime et on devient meilleur. La richesse importe moins à un État que la vérité et la vertu: en donnant le vrai et le bien, nous ajoutons aussi, du reste, les éléments solides de la prospérité matérielle. Stimulés par cette persuasion que nous remplissons envers la patrie le devoir social par excellence, n'hésitons pas à lui recruter de nouveaux serviteurs.

La vie de votre Institut.

Je ne puis passer sous silence les besoins de votre *Institut*. C'est votre famille bien-aimée, où le Seigneur vous a fait trouver le centuple de tout ce que vous avez quitté. Des supérieurs qui ont à la fois la fermeté des pères et la tendresse des mères; des frères nombreux qui vous entourent de leurs sympathies; une sécurité de conscience qui vous rassure en face de l'*au-delà*; des œuvres de zèle qui vous tirent de l'égoïsme et vous appliquent aux plus sublimes actions de la charité; un bien-être qui vous délivre à la fois de tout souci et de toute misère: voilà les biens que vous procure votre Congrégation. Vous en appréciez, j'espère, la haute valeur, et vous en êtes reconnaissant. Mais la reconnaissance n'est pas un sentiment stérile, elle se prouve par des actes. Pour la vie que vous recevez, vous devez rendre la vie. Or la vie pour un Ordre religieux, c'est la multiplication de ses sujets. Ne savez-vous pas que la vraie richesse d'une maison est dans le grand nombre des enfants qui grandissent autour du foyer paternel?

Saint Paul l'a bien dit: le prêtre vit de l'autel; le moissonneur, du fruit de son champ, et le berger, du lait de ses brebis. De même une Congrégation doit vivre des œuvres qu'elle fait. Je n'entends pas seulement que ces œuvres doivent lui rapporter le pain, je veux dire qu'elles doivent aussi lui rapporter des sujets. J'ai parfois entendu blâmer cette

préoccupation du recrutement chez les supérieurs : je voudrais bien savoir si l'on blâme aussi le laboureur qui prélève sur sa récolte le meilleur de son grain, afin d'ensemencer ses terres au retour du printemps. Loin de jeter le blâme aux chefs d'Ordres, je serais plus porté à compatir à leurs peines : quel souci pour eux d'avoir à conserver intacts leurs œuvres, à combler sans cesse les vides que fait la mort, à faire droit à de nouvelles demandes, à décharger ceux sur qui pèse, par suite du petit nombre, un fardeau trop lourd, à supprimer le malaise que cause infailliblement dans les Communautés le surcroît des occupations ! Par la culture des vocations, vous rajeunirez votre Institut, vous étendrez son action bienfaisante, vous soulagerez l'âme de vos pères.

Les difficultés du temps présent.

Toutes ces raisons, je le sais, valent pour tous les temps. Dites aussi qu'elles vous étaient connues. Je ne regrette pas cependant de les avoir fait passer de nouveau sous vos yeux ; car il y a des vérités et des devoirs que nous ne méditons jamais assez. Mais toutes ces considérations prennent à l'heure présente une importance qui ne peut manquer de vous toucher. La lutte est de tous les siècles : mais vous savez qu'elle prend en ces dernières années un caractère d'acuité extrême. Les événements se précipitent, et nous marchons à grands pas vers la ruine des choses passées et vers la naissance d'institutions

nouvelles. Quelle cause gagnera dans la désorganisation qui se fait ? Ce sera celle qui possédera la vie la plus intense. L'intensité de la vie dans l'Église catholique, c'est la pureté de la foi, c'est la fermeté des principes, c'est l'ardeur conquérante du zèle ; mais c'est aussi la puissance numérique de son armée. Voilà pourquoi l'obligation de susciter des vocations d'apôtres ne s'était jamais imposée aussi rigoureuse que de nos jours.

Si le recrutement ne fut jamais plus nécessaire, jamais par contre il ne fut plus difficile. Autrefois les vocations surgissaient comme par enchantement : la source coulait spontanément et à pleins bords. A la foule qui se pressait d'elle-même aux abords du cloître et du sanctuaire, il suffisait d'ouvrir les bras. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Attendre serait trop peu : il faut aller au-devant des âmes ; il faut les aider à se dégager des entraves qui les arrêtent. Laissez-moi vous dire quels obstacles rencontre en ce moment l'œuvre des vocations sacerdotales et religieuses.

Obstacles au recrutement des vocations.

Le petit nombre des enfants.

Le première difficulté vient du *petit nombre des enfants*. Chacun sait que la natalité diminue d'une façon inquiétante dans notre pays. Le fait préoccupe à juste titre notre patriotisme : car c'est une menace pour notre indépendance nationale. Quelle qu'en soit

la cause, un affaiblissement de la race ou un égoïsme criminel, il en résulte pour le clergé et pour les Ordres religieux un sérieux obstacle au recrutement. Dans certaines régions françaises, il n'y a presque plus d'enfants ; si on en compte un ou deux au foyer, les parents refuseront obstinément de les donner à Dieu ; élevés le plus souvent dans un bien-être amollissant, ils sont rarement propres aux sacrifices de l'austérité religieuse. D'où viennent les prêtres, les religieux, les missionnaires que donne encore la France ? Ce sont, pour la plupart, des fils de nos provinces chrétiennes, de la Bretagne, de l'Auvergne, du Rouergue, du Velay, du Vivarais, de la Savoie, de la Lorraine, de la Flandre et de l'Artois : là, les pères regardent comme une bénédiction du ciel les nombreux enfants qu'ils élèvent ; là, les pères se sentent honorés que Dieu daigne prélever pour l'Église la dîme sur leurs enfants ; là, on aime les enfants autant qu'ailleurs et mieux qu'ailleurs, mais on s'estime heureux de les céder à Dieu. Priez pour que le mal n'envahisse point ces généreuses populations : tant que la foi leur restera, elles auront les joies de la fécondité et la puissance du nombre.

Les progrès de l'enseignement laïque.

Les progrès de l'enseignement laïque créent une difficulté nouvelle. Je n'ignore pas que, malgré la persécution légale, nos écoles congréganistes se sont développées partout : elles sont plus nombreuses et elles ont plus d'élèves qu'autrefois. Je n'ignore pas

non plus que nos collèges catholiques sont prospères, et que la classe aisée reçoit en grande partie son éducation de prêtres dévoués. Cependant je n'hésite pas à dire que l'enseignement laïque est en progrès. Il peut être en progrès sans même qu'il compte aujourd'hui plus d'élèves qu'autrefois. En effet, autrefois l'instituteur laïque était chrétien : il faisait de sa tâche une œuvre toute chrétienne, il donnait de précieuses leçons morales, et son exemple prêchait la pratique religieuse. En tout cas, dans son école comme dans celle du Frère, on apprenait à connaître et à aimer le Christ, à respecter et à servir l'Église. Aussi je ne m'étonne pas que d'excellentes vocations religieuses aient pu éclore dans ce milieu propice. J'ai sous les yeux la lettre d'un vieil instituteur qui, en vingt ans d'enseignement dans une école mixte, a vu naître et réussir une vingtaine de vocations religieuses. Aujourd'hui, l'école laïque n'est plus cela : si elle est neutre, comme le veut la loi, le maître ne peut plus infuser l'amour des choses chrétiennes, il ne peut plus déposer dans les âmes d'enfants les précieux germes de la vocation ; si, loin d'être neutre, l'école devient antireligieuse, les enfants sortent sceptiques, railleurs, sectaires parfois, du moins antipathiques à toute idée de vocation.

Or, ne voyez-vous pas que ce nouvel état de choses enlève à l'Église une bonne part de ses anciennes recrues ? Sans doute, des écoles et des collèges de l'État il sortira quand même de belles âmes et des vocations généreuses : j'en connais des exemples ;

mais ce sera toujours en petit nombre. De la sorte, on peut affirmer que le recrutement du clergé et des Congrégations est réduit à se faire dans nos écoles et dans nos collèges catholiques. L'exposé qui précède permet de le conclure ; en examinant la population des séminaires et des noviciats, il est aisé de le constater expérimentalement. Dans les patronages que l'initiative des prêtres de paroisse ouvre aux enfants des écoles laïques, on pourra en partie remédier au mal que je signale ; mais on y possède les enfants si peu de temps, et il est si malaisé de suppléer à la fois la formation chrétienne de l'école et de la famille, qu'il serait téméraire de promettre un grand succès en faveur du recrutement des vocations.

Faiblesse des tempéraments.

C'est donc dans le contingent de nos œuvres catholiques que l'Église espère recruter son armée. Il est beau ce contingent, je l'avoue ; les statistiques nous donnent à ce sujet de grandes consolations. Mais, si le champ est vaste, pensez-vous que la récolte puisse être riche ? Sous le souffle desséchant qui passe sur nous, que je crains la stérilité ! Qu'il est difficile que la vocation germe dans le cœur même de nos élèves ! Voulez-vous en être convaincu ? Considérez l'état physique, intellectuel et moral de la plupart de ces enfants.

Au point de vue *physique*, les natures ne sont plus si saines qu'autrefois. A part certaines régions françaises, où les corps sont robustes et les santés vi-

goureuses, vous constaterez que les tempéraments s'affaiblissent, s'amollissent, deviennent plus énervés, à la fois plus irritables et plus revêches à l'effort. Quelle qu'en soit la cause, c'est un fait. Et de ce fait il résulte une sorte d'incompatibilité avec la vie religieuse ; ces santés délicates exigent des ménagements infinis ; l'austérité des règles est un fardeau trop pesant ; la monotonie d'une vie renfermée serait exaspérante ; l'amour du bien-être et des satisfactions sensibles est insatiable. N'est-il pas juste aussi d'ajouter que l'habitude des jouissances mondaines établit dans l'organisme même des tendances qui rendent presque impossible l'accomplissement des vœux de religion ? Vous en connaissez de ces natures viciées qui ne sont plus aptes à la profession religieuse.

Le mal intellectuel.

Le mal *intellectuel* est plus profond encore. Ne croyez pas que ce soit toujours en vertu d'un acte de foi que les parents nous confient leurs enfants : souvent des intérêts divers ont motivé leur démarche. En toute hypothèse, les enfants nous arrivent pétris de l'esprit de leur siècle : et vous savez que l'esprit de ce siècle est rationaliste et naturaliste. Même chez les hommes où vit la foi, on trouve la trace de ce naturalisme. Voyez quels en seront les effets désastreux.

Aux yeux de l'enfant, la profession religieuse n'apparaît plus comme la profession la plus noble,

la plus séduisante : il la dédaigne comme une chose qu'on laisse aux hommes d'esprit borné et de volonté faible. Ne savez-vous pas que l'enfant veut être ce qui lui apparaît le plus grand, le plus honoré, le plus lucratif ? Je dirai même que, jusqu'à vingt ans, c'est par la noblesse de la profession que le jeune homme se laisse émouvoir. Quand le sacerdoce apparaissait dans un rayonnement d'une beauté toute divine, nombreuses étaient les âmes qui le voulaient embrasser. Depuis que, par les manœuvres infernales de nos ennemis, il a paru défiguré et digne d'ignominie aux regards du peuple, combien d'enfants seraient honteux d'y aspirer ! Et si je parlais de l'humble vie du religieux, ne trouverions-nous pas une aversion plus grande encore ?

Que la vocation religieuse paraisse avilissante, c'est affaire d'impression. Mais le mal est plus profond. Il y a dans la plupart des âmes du temps présent un fond de scepticisme désolant. C'est le résultat de la propagande savamment organisée de la mauvaise presse. Tout le monde lit : les mauvais livres et les mauvais journaux ont empoisonné presque toutes les maisons. Aussi les parents n'ont plus cette foi naïve et forte dont les enfants étaient nourris autrefois : désormais, les enfants eux-mêmes subissent de bonne heure des crises intellectuelles redoutables. Croyez-moi, il y a dans nos écoles et dans nos collèges d'innombrables victimes de ces tempêtes intérieures. Comment, après un tel naufrage dans la foi, de pauvres âmes pourraient-elles

prendre des engagements qu'une foi très vivante et très assurée peut seule conseiller ?

L'affaiblissement moral.

Ce mal de l'esprit est d'autant plus dangereux qu'il est encore aggravé par l'état *moral*. Ai-je besoin de vous apprendre que, par suite des mauvais exemples, des mauvais spectacles, des mauvaises lectures, des mauvaises rencontres, la corruption est très précoce dans les générations actuelles ? Quelle peine il faut se donner pour que la gangrène des âmes entamées ne se communique pas aux âmes encore intactes ! Le mal est entretenu par la cause même qui l'a produit, la mollesse dans l'éducation, la recherche fiévreuse du plaisir, l'horreur de toute contrainte. Comment des fruits si gâtés seraient-ils encore susceptibles de l'intégrité religieuse ? Comment des âmes si molles aimeraient-elles et rechercheraient-elles le sacrifice ? Comment les appâts séducteurs du monde n'exerceraient-ils pas sur elles une irrésistible fascination ?

Cependant ne faisons pas le tableau trop sombre. Il se rencontre dans nos œuvres des âmes d'élite : il y a des esprits sains, où la foi est restée inviolable ; il y a des cœurs qui sont restés purs en passant à côté de toutes les fanges ; il y a des âmes dégoutées des attrait du monde, affamées de pénitence, de sacrifice et de dévouement. Mais je sais que les maîtres sont sujets à l'illusion : ils croient trop aisément à la perfection de leurs élèves. J'ai voulu seulement leur dire : « Prenez garde ; il y a moins d'âmes naïves que

vous ne le pensez ; il y a plus de naufragés que vous n'en connaissez : veillez, veillez, et priez. »

L'opposition des parents.

Puisque, par la grâce de Dieu, il reste encore des enfants qui échappent au mal, nous aurons des vocations. D'ailleurs Dieu s'en mêle ; car, avons-nous dit, il ferait de nouvelles créatures plutôt que de laisser périr ses œuvres. Mais devant ceux que l'attrait divin pousse au dedans du cœur, de nouveaux obstacles surgissent au dehors. La première barrière à renverser sera *l'opposition des parents*.

Je comprends cette opposition de la part des parents sans foi : elle peut être sincère et désintéressée : pour eux, la vie religieuse est un contre-sens sinon une comédie qu'ils ne peuvent approuver. Mais ce qui ne peut se comprendre, c'est l'opposition des parents chrétiens. Ne devraient-ils pas être honorés de faire à Dieu le don d'un enfant ?

Les chrétiens restent toujours plus ou moins esclaves du monde et de ses préjugés. Aux uns il semble que leur enfant sera perdu pour eux, s'il devient prêtre ou religieux : grave erreur, puisque la foi et l'expérience démontrent qu'un enfant appartient d'autant plus à sa famille qu'il est moins engagé dans l'amour du monde et dans les affaires du siècle. D'autres regardent l'état sacerdotal ou religieux comme un avilissement : ils n'ont pas assez de foi pour s'élever au-dessus des influences de leur milieu. D'autres craignent la note infamante de cléricanisme :

ils ont trop de respect humain pour tolérer dans leur maison la robe noire du religieux. Peut-être l'avarice est-elle, pour plusieurs, une conseillère perfide.

Tous ces motifs déterminent à mettre mille entraves aux vocations : ce sont des retards qu'on impose, des épreuves qu'on veut faire subir, des conditions onéreuses qu'on exige. Si l'on compte de nombreuses vocations qui se sont affermies dans cette tentation, il y en a plus encore qui ont sombré. Dire qu'une vocation est sans valeur dès lors qu'elle ne résiste pas à l'épreuve, c'est une erreur : autant vaudrait dire que les bourgeons n'eussent pas donné de fruits, dès lors qu'ils se sont laissé flétrir par le vent glacé du nord. Telle plante qui eût grandi et fructifié dans une chaude atmosphère périra sous un ciel inclément.

Les entraves du pouvoir.

Les *pouvoirs publics* ont trouvé que, malgré les difficultés du milieu, la grâce faisait encore de trop nombreuses conquêtes. Inspirés par des sectes impies, ils ont pris les moyens de faire avorter les vocations : ne pouvant tarir la source, ils ont résolu d'en corrompre les eaux.

En effet, il est établi désormais que, dans la pensée de la franc-maçonnerie, le service militaire obligatoire pour les jeunes Frères et les jeunes clers devait agir comme un élément de corruption. L'expérience avait établi, hélas, que presque aucun jeune homme

ne résiste aux tristes conséquences du désœuvrement de garnison et de la fascination du vice! D'un autre côté, il est certain que la pureté des mœurs est une condition essentielle pour qu'on aime et pour qu'on puisse porter les devoirs de la cléricature et de la profession religieuse. Il y avait donc toute chance de voir échouer dans la boue la plupart des vocations. — Je ne dirai pas que nous n'avons subi aucune perte de ce chef: je ne dirai pas non plus que ces pertes ne sont pas à regretter: car combien d'âmes ont péri dans le danger, qui auraient pu se conserver à l'abri! Mais, d'une façon générale, les plans de l'ennemi ont été déjoués. Ni les noviciats, ni les séminaires n'ont vu leurs rangs s'éclaircir: les écoles normales de l'État ont seules subi le contre-coup de ce stupide désir d'égalité. Cependant, il reste vrai que la loi militaire est une entrave à notre recrutement.

Faut-il ajouter les tracasseries incessantes dont on nous poursuit? Des lois d'exception nous frappent dans nos ressources pécuniaires; tout emploi public est refusé aux religieux, comme si, sous l'habit de bure, ne battaient pas des cœurs français; pour diminuer notre influence, on nous retire tout patronage, on nous laisse impunément traîner dans la boue. Il semble que nous devions sur toute la ligne être traités comme une caste de parias, afin que personne n'ose plus s'affilier encore à une troupe que la société officielle rejette de son sein. Sans doute, ces procédés n'arrêtent pas l'élan de toutes les âmes que

Dieu appelle: mais qui dira les effets pernicieux que de tels procédés produisent sur l'esprit public?

Difficultés de la formation religieuse.

Je vous signalerai enfin un dernier obstacle: la formation religieuse. Une statistique bien étonnante, c'est la comparaison du nombre des jeunes gens qui se présentent et du nombre de ceux qui aboutissent. Que, dans un espace de dix ans, on compte tous les enfants qui sont reçus dans les petits séminaires avec le désir formel d'être prêtres, et les jeunes prêtres qui reçoivent l'ordination: on sera surpris que tant de vocations se soient perdues sur le chemin: souvent il n'y a qu'un seul prêtre pour six essais. Qu'on fasse le même calcul pour les noviciats religieux, surtout si l'on y comprend les juvénats et les petits noviciats: on constatera de même que les résultats acquis supposent de très nombreuses tentatives.

La formation religieuse est à la fois si longue et si pénible! Je ne m'en plains pas, mais je comprends qu'elle éloigne beaucoup d'âmes. Celles qui n'avaient pas une vocation sérieuse ne peuvent résister à l'épreuve; les âmes molles ne peuvent tenir la carrière; les soldats indisciplinés sont rejetés hors de la troupe: il n'arrive au but que les cœurs persévérants et forts. Il faut s'en réjouir: car c'est une garantie de valeur pour l'armée de l'Église. Mais ne voyez-vous pas ce qu'il faudra conclure à propos du sujet qui nous occupe? Si, sur cinq ou six vocations qui se déclarent, une seule doit aboutir, quel zèle ne

devrez-vous pas dépenser pour en accroître le nombre?

De tout ce que j'ai dit, c'est une résolution de zèle, et non pas une pensée de découragement, qui doit naître en votre âme. En effet, ce serait lâcheté de conclure: « Puisqu'il y a tant d'obstacles, mieux vaut ne pas se mettre tant en peine des vocations. » Ayant bien compris, et l'obligation qui s'impose à vous et les difficultés qui s'y rencontrent, vous devez dire au contraire: « Précisément parce que c'est difficile, je veux y donner tous mes soins. Une œuvre non entravée peut marcher seule: une œuvre devant laquelle se dressent tant de barrières a besoin du secours de mon bras. » C'est notre plus beau titre de noblesse qu'une si grande cause ne puisse se passer de nous.

A qui s'impose l'obligation de cultiver les vocations ?

La culture des vocations est une œuvre d'une si haute portée sociale, qu'elle s'impose à tous les chrétiens sans exception. Nous sommes tous solidaires dans la conservation, dans le développement des œuvres de l'Église. Ne craignons pas de le dire souvent aux fidèles eux-mêmes. Peut-être sont-ils exposés à voir deux parts, dans la société chrétienne: la portion cléricale et religieuse qui a mission de travailler à la diffusion de l'Évangile, l'assemblée des fidèles qui n'a qu'à jouir des bienfaits de la foi. Prêtres, religieux et fidèles, nous faisons une même armée: les uns sont les chefs, les autres sont les sol-

dats; tous ont un égal intérêt au progrès de l'action catholique; les obligations sont les mêmes, la façon de les remplir seule diffère. Il faut donc intéresser les fidèles à l'œuvre capitale des vocations: qu'ils donnent des prières, qu'ils augmentent les ressources pécuniaires, qu'ils cèdent de bon cœur les enfants que la Providence leur demandera.

Il est vrai de dire cependant que l'obligation de susciter des vocations s'impose principalement aux prêtres de paroisse et aux éducateurs chrétiens.

Aux prêtres de paroisse.

On ne peut toucher une œuvre sociale, sans que le clergé de paroisse s'y trouve intéressé. C'est par lui en effet que l'Église atteint la société, qu'elle lui communique ses biens, qu'elle prend part à toutes ses souffrances. Ce serait presque banal de répéter ici que le clergé est en grande partie responsable, par son inaction ou ses maladresses, des progrès de l'irréligion; qu'il doit être le facteur principal de la grande régénération sociale que nous espérons. Un célèbre ministre protestant n'est-il pas allé jusqu'à dire que, si le prêtre catholique voulait être ferme, la France ne se dépeuplerait pas? Quoi qu'il en soit de la thèse générale de l'influence du clergé, il est certain que l'action du prêtre de paroisse peut être très profonde et très efficace dans le recrutement des vocations. Voyez de quelle façon.

N'est-ce pas lui qui entre le plus immédiatement en contact avec les familles chrétiennes, et à qui il

appartient de faire régner au foyer la paix, la vertu, l'esprit de foi, l'amour de l'Église, le zèle des œuvres, en un mot tous les éléments qui constituent le milieu favorable à l'éclosion des vocations ?

N'est-ce pas lui qui donne à la masse des enfants les premières notions de la foi, qui façonne ces petites âmes au moment précis où elles prennent la forme qui durera toute la vie, qui inspire les premiers sentiments de la vertu morale et du désintéressement ? Dans ces premières révélations du Christ et de l'Église, n'a-t-il pas toute facilité d'exercer sur les âmes pures et nobles cette bienheureuse séduction qui gagne des vies entières au dévouement ?

N'est-ce pas lui qui visite les plus intimes replis de toutes les consciences, qui connaît les mystères des prédestinations divines sur les âmes, qui peut préserver du mal ou ramener au bien par la pénitence ? Avec la science qu'il a du secret des cœurs, avec la puissance d'action qui lui est donnée sur les vies, c'est à lui qu'il appartient de décider qui est appelé de Dieu, c'est à lui qu'il appartient d'orienter les âmes dans la voie où la Providence a marqué leur destinée.

Le prêtre possède jusqu'à la conscience des maîtres eux-mêmes. Il infuse dans leurs âmes, par les sacrements et par sa parole, la vie apostolique. A lui de les mettre en état de remplir avec zèle toutes leurs obligations ; à lui de leur rappeler sans cesse les devoirs de leur charge. Là où les maîtres rencontrent de saints directeurs, ils se sanctifient : leur sainteté devient féconde dans l'œuvre des vocations.

Aux éducateurs.

L'œuvre repose, en effet, pour une grande part, sur les éducateurs. J'ai dit plus haut quels intérêts les obligent d'y travailler : je dirai plus loin avec quelle efficacité ils peuvent s'y appliquer. Qu'il suffise d'affirmer ici que *tous*, sans aucune exception, doivent y mettre la main.

Cette sollicitude est sans doute principalement l'affaire des supérieurs. Mais comme ils ne peuvent rien sans le concours de leurs professeurs, il faut que tous les maîtres s'en préoccupent. N'est-ce pas du reste un fait indéniable, que l'âme des enfants est surtout aux mains de leur professeur ? Le professeur manquerait à son devoir si, à cette âme dont il dispose comme le potier de l'argile qu'il pétrit, il n'infusait que les sciences humaines : il doit aussi l'imprégner de foi chrétienne ; il doit aussi l'animer de ce zèle qui détermine dans les âmes les vocations apostoliques.

Dans une institution, comme dans une machine compliquée, tous les rouages ont une grande importance, quoique tous n'exécutent pas le même ouvrage. A côté des maîtres qui enseignent, il y a les surveillants, les aides, etc... Je voudrais que personne ne se crût désintéressé dans la question qui nous occupe. Toute charge, si humble qu'elle soit, importe à la marche régulière de l'ensemble. Tout employé d'école ou de collège, si effacé que paraisse son emploi, participe au bien qui se fait. A celui qui

n'agit point par la parole, ne reste-t-il pas d'ailleurs la force active de la prière et de la pénitence ?

Que personne donc ne se croie dispensé de travailler à cette œuvre à cause de la nature du terrain qu'il cultive. Il n'est pas de sol si stérile où les soins assidus du laboureur ne puissent faire naître et mûrir quelques bons épis. De même, il n'est pas de région si ingrate, si infidèle, qui ne puisse fournir des vocations.

L'expérience est, sur ce point comme partout, pleine d'enseignements. Telle paroisse qui, sous un pasteur indifférent, n'avait fourni aucune vocation sacerdotale, voit bientôt surgir, sous l'action d'un prêtre zélé, de nombreuses et fortes vocations. Dans tel collège, il était inouï qu'il sortît un prêtre ou un religieux : la direction change, l'esprit chrétien se ranime, et, aussitôt, chaque année voit cueillir une petite moisson d'âmes pour l'apostolat.

D'où vient que tout change dès que les hommes changent ? Souvenez-vous de ce que nous avons dit sur la part de l'homme. Dieu a semé partout des germes de vocation : il n'en lève que là où le travail de l'homme permet aux desseins de Dieu d'aboutir. Aussi dirai-je sans crainte : « Si les vocations pullulent autour de vous, bénissez le ciel, et soyez rassuré sur l'éducation que vous donnez ; si le sol reste aride et infructueux, défiez-vous de vous-même et cherchez en quoi pèche votre ministère. »

DES MOYENS

DE FAIRE NAÎTRE DANS LES ENFANTS L'ATTRAIT
DE LA VOCATION

Je prie le lecteur de bien saisir la pensée qui va diriger tout ce chapitre. Je ne parle point des enfants qui ont déjà été reçus dans les petits séminaires et les noviciats : pour eux, le premier pas est fait, puisqu'ils ont exprimé formellement le désir du sacerdoce ou de la vie religieuse. Plus loin nous verrons comment il faut consolider et développer en eux la vocation. — Il s'agit ici des enfants qui n'ont encore manifesté aucune velléité de ce genre : ce sont les enfants de nos écoles, de nos patronages, de nos catéchismes, de nos collèges. Quels moyens devront prendre les maîtres pour faire naître dans quelques-unes de ces âmes l'amour de la vie sacerdotale ou religieuse ?

Ne perdons point de vue qu'il s'agit d'une œuvre toute surnaturelle, où Dieu doit avoir la première et la plus grande part. Il n'est donc point permis d'user de moyens purement humains ; excluons toute pression exercée sur les enfants, toute sollicitation, toute séduction produite par l'appât d'avantages qui ne seraient pas surnaturels. Dieu ne peut bénir cette action indiscreète. De ces âmes trompées ou violen-

n'agit point par la parole, ne reste-t-il pas d'ailleurs la force active de la prière et de la pénitence ?

Que personne donc ne se croie dispensé de travailler à cette œuvre à cause de la nature du terrain qu'il cultive. Il n'est pas de sol si stérile où les soins assidus du laboureur ne puissent faire naître et mûrir quelques bons épis. De même, il n'est pas de région si ingrate, si infidèle, qui ne puisse fournir des vocations.

L'expérience est, sur ce point comme partout, pleine d'enseignements. Telle paroisse qui, sous un pasteur indifférent, n'avait fourni aucune vocation sacerdotale, voit bientôt surgir, sous l'action d'un prêtre zélé, de nombreuses et fortes vocations. Dans tel collège, il était inouï qu'il sortît un prêtre ou un religieux : la direction change, l'esprit chrétien se ranime, et, aussitôt, chaque année voit cueillir une petite moisson d'âmes pour l'apostolat.

D'où vient que tout change dès que les hommes changent ? Souvenez-vous de ce que nous avons dit sur la part de l'homme. Dieu a semé partout des germes de vocation : il n'en lève que là où le travail de l'homme permet aux desseins de Dieu d'aboutir. Aussi dirai-je sans crainte : « Si les vocations pullulent autour de vous, bénissez le ciel, et soyez rassuré sur l'éducation que vous donnez ; si le sol reste aride et infructueux, défiez-vous de vous-même et cherchez en quoi pèche votre ministère. »

DES MOYENS

DE FAIRE NAÎTRE DANS LES ENFANTS L'ATTRAIT
DE LA VOCATION

Je prie le lecteur de bien saisir la pensée qui va diriger tout ce chapitre. Je ne parle point des enfants qui ont déjà été reçus dans les petits séminaires et les noviciats : pour eux, le premier pas est fait, puisqu'ils ont exprimé formellement le désir du sacerdoce ou de la vie religieuse. Plus loin nous verrons comment il faut consolider et développer en eux la vocation. — Il s'agit ici des enfants qui n'ont encore manifesté aucune velléité de ce genre : ce sont les enfants de nos écoles, de nos patronages, de nos catéchismes, de nos collèges. Quels moyens devront prendre les maîtres pour faire naître dans quelques-unes de ces âmes l'amour de la vie sacerdotale ou religieuse ?

Ne perdons point de vue qu'il s'agit d'une œuvre toute surnaturelle, où Dieu doit avoir la première et la plus grande part. Il n'est donc point permis d'user de moyens purement humains ; excluons toute pression exercée sur les enfants, toute sollicitation, toute séduction produite par l'appât d'avantages qui ne seraient pas surnaturels. Dieu ne peut bénir cette action indiscreète. De ces âmes trompées ou violen-

tées on ne doit attendre ni de bons prêtres ni de bons religieux.

Le problème se pose de la manière suivante : Quels moyens faut-il prendre pour que le germe de la vocation lève dans les âmes où il a été déposé par la main de Dieu ? Evidemment, c'est une question de culture, et cette culture consiste à donner à la terre des âmes des conditions si propices que tout germe existant puisse se développer. Quelles seront donc ces conditions propices ? Comme je parle spécialement ici pour les éducateurs, j'en marquerai six : la prière, la pénitence, la sainteté personnelle du maître, la bonne discipline des classes, la direction chrétienne des classes, la piété dans les écoliers.

La prière du maître.

Comment ne mettrais-je pas en première ligne le moyen même que le Sauveur nous a recommandé ? « La moisson est abondante, dit-il, et les ouvriers sont rares ; priez donc le maître du champ qu'il envoie des travailleurs dans sa moisson. »

Or, ce puissant moyen, peut-être est-ce celui que nous prenons le moins. « Jusqu'ici, disait Jésus, vous n'avez rien demandé. » — « Vous n'obtenez rien, disait l'apôtre saint Jacques aux premiers fidèles, parce que vous demandez mal. » Je crains que nous n'ayons jamais sérieusement demandé à Dieu des vocations.

Oh ! sans doute, nous avons dit bien des formules

de prières, nous avons voulu gagner bien des indulgences, nous avons eu dans chaque journée bien des heures pour la piété ; mais, en fait, avons-nous prié ? Les formules sont bonnes, les indulgences sont excellentes, je dirai même que notre religion a besoin de se soutenir par des formules, de se stimuler par le désir des indulgences ; mais qui ne sait qu'on peut avoir tout cela et pourtant ne pas prier, qu'un religieux peut exécuter par routine tous ses exercices et pourtant n'avoir rien demandé ?

La prière est un élan de l'âme vers Dieu ; l'âme, une fois arrivée jusqu'à Dieu, frappe à la porte de son cœur ; dans ce cœur qui s'ouvre infailliblement, elle expose ses désirs, elle épanche ses peines, elle puise la grâce dans sa source ; puis elle redescend forte et les mains pleines vers la terre ; ce qu'elle voulait, elle l'a pris. Pour que cette mystérieuse ascension s'accomplisse, il n'est pas nécessaire que la sensibilité se mette de la partie : la foi pure ouvre le chemin, la volonté y marche avec assurance. C'est cela qu'on appelle la prière, et c'est cette prière qui a reçu cette belle promesse : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'aurez. »

Dites-moi si c'est ainsi que vous priez. Si, trop souvent, vous n'avez dit vos prières que mécaniquement et sans désir précis, désormais montez vers Dieu avec une intention bien déterminée : quand vous aurez chassé le vague de vos prières, vous éprouverez la puissante efficacité de vos supplications. Eh bien, que tous les jours votre cahier de demandes

porte cette prière : « Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre champ. Les ennemis ravagent la moisson, suscitez des hommes qui la défendent et qui la recueillent. Dans cette famille d'enfants que vous avez confiée à mes soins, marquez ceux que vous avez choisis, afin que, les connaissant, je les prépare dès leurs jeunes années à travailler pour vous. »

Quels résultats produirait cette prière ! D'abord jamais une vraie prière ne demeure sans effet ; parfois nous n'en voyons pas le fruit, mais soyez sûr qu'aucune parole suppliante ne demeure stérile. Ensuite cet élan de votre âme en Dieu vous transfigure et vous sanctifie. Il y a une différence très saillante entre le religieux qui prie et le religieux qui ne dit que des formules : le premier est un foyer de vie divine, le second est froid et purement humain ; près du premier les âmes s'échauffent et s'ouvrent à la grâce, près du second aucune poussée de vie ne se déclare.

La pénitence.

Plus puissante encore que la prière est l'intervention de la pénitence. Car, la générosité de Dieu est proportionnée à la générosité de nos désirs et de nos demandes : c'est par une sorte de violence que nous prenons possession du royaume de Dieu, de toutes les faveurs divines en général. Or la pénitence est la plus expressive manifestation des états de notre âme. Des désirs qui vont jusqu'à la parole nous coûtent peu. Mais des désirs qui nous arment des fouets

de la pénitence et qui nous font sillonner notre chair des vestiges de notre ferveur ; mais des désirs qui nous rendent forts contre nous-mêmes et nous font vaincre nos répugnances, résister à nos entraînements, pratiquer des devoirs pénibles, supporter les défauts du prochain, de tels désirs partent évidemment d'un cœur plus fortement saisi. A ce signe Dieu reconnaît la vivacité de nos aspirations ; à ces marques de la prière, il ne peut rien refuser.

Aussi ne suis-je pas surpris de l'empire qu'exercent sur Dieu les âmes pénitentes. Dans les communautés, tandis que les autres se remuent, elles sont les vrais agents du bien qui s'opère. Pour obtenir des vocations, je compterais plus sur le religieux humble, caché, appliqué à des fonctions sans éclat, qui se mortifie courageusement, que sur le maître brillant qui se fait admirer de ses élèves. De tout temps, la foi nous a portés à croire à ces influences mystérieuses de l'héroïsme ignoré sur les plus grandes œuvres.

On m'a cité un religieux qui jeûne chaque semaine, qui porte le cilice et se donne de sanglantes disciplines pour obtenir que Dieu multiplie les vocations. Un autre offre toutes ses peines, tous ses travaux, toutes ses humiliations, pour la même fin. Un autre, simple frère de la cuisine, ne cesse pas de présenter à Dieu les fatigues de son emploi dans la même intention. Les uns et les autres me paraissent concourir par une activité très réelle à l'œuvre des vocations. Car, enfin, pour que l'enfant vienne à vous, il

faut que Dieu lui parle au cœur; pour que Dieu lui parle, il faut qu'une intercession puissante agisse; or il n'est pas de plus sûre intercession que celle de l'humilité et de la pénitence.

N'enviez donc rien à vos frères, vous que votre situation semble mettre en dehors des œuvres de votre communauté. Que vous soyez retenus par la maladie, distraits par des travaux matériels, ou absorbés par des emplois administratifs, il vous reste, pour agir, la prière et la pénitence. Vous ferez plus par la souffrance que par la parole : pratiquez donc un apostolat si efficace.

La sainteté personnelle du maître.

Attraits de la sainteté.

J'ai à peine besoin de vous faire remarquer la puissante action de ce moyen, car l'expérience de tous les siècles en donne assez la preuve. On peut affirmer, d'une façon générale, qu'une Congrégation est d'autant plus recherchée que les membres en sont plus fervents. Quand on demandait au jeune Louis de Gonzague pour quel motif il avait choisi la Compagnie de Jésus, il répondait qu'il avait été attiré par la sainte austérité des premiers Pères. Saint Benoît, réfugié dans une grotte déserte pour se soustraire aux regards des hommes, y est poursuivi par des centaines de disciples qui veulent apprendre de lui les fortes leçons de la vertu. Vous savez avec quelle sévère discipline saint Bernard faisait l'éducation

religieuse des moines de Clairvaux; cette discipline même fut l'attrait qui conduisit à Clairvaux tout un peuple de postulants. Essayons de comprendre le mystère des secrètes et efficaces influences de la sainteté sur les vocations.

J'en trouve d'abord l'explication dans les dispositions intimes de ceux que la grâce pousse à la vie religieuse. Les élus marqués de Dieu peuvent hésiter un instant peut-être en face du sacrifice : on ne se sépare point du monde sans produire dans son âme de douloureuses déchirures. Mais, une fois que la résolution est prise, une fois que l'acte est consommé, pourquoi voudrait-on rester à mi-chemin? « Si je me donne à Dieu, je veux me donner tout entier; si je romps avec le siècle, je veux me procurer toutes les joies du complet renoncement. » Ainsi raisonne celui qui, sincèrement, répond à l'appel de Dieu. Dans cet état d'âme, je comprends qu'il ambitionne de vivre là où règne la plus franche ferveur.

Concluez de là quels appâts vous devez présenter aux âmes pour les gagner; choisissez entre ceux du plaisir et ceux de la pénitence. Si vous parlez des avantages temporels, des joies sensibles, des consolations humaines qui se goûtent dans votre position, on vous répondra : « Quant à opter pour le plaisir, je préfère le monde; pour celui qui veut jouir, votre vie n'a rien qui amuse, elle a trop d'épines sous ses roses. » Croyez-moi, toutes ces avances sont trop peu pour les âmes sensuelles, elles sont une pierre de scandale pour les âmes vertueuses. A ces âmes

avidés de sainteté et de dévouement montrez plutôt les bienfaisantes rigueurs d'une règle sérieuse et sanctifiante; je vous dis que cette amorce prend le plus d'âmes, et que vous pouvez compter sur les âmes qui s'y laissent prendre.

Dieu rayonnant dans les saints.

Au reste, c'est Dieu même qui rayonne à travers les saints. Qui n'a senti les douces influences de la sainteté? Qui n'a senti son cœur plus chaud, son esprit plus éclairé, ses passions plus calmes, ses désirs plus chastes et son zèle plus ardent dans la société des hommes vertueux? L'histoire raconte que jamais personne n'approchait sainte Catherine de Sienna sans devenir meilleur; de même jamais l'enfant ne fréquente un saint prêtre, un maître plein de Dieu, sans être épris du désir de l'imiter et de s'attacher à lui. Quelle en est la cause? Est-ce la récompense que Dieu donne à la vertu? Est-ce l'impression produite par la vue d'un front paisible, d'un regard plein de bonté, d'un sourire plein de mansuétude, d'un corps assujéti par la pénitence, d'une démarche bien réglée? Je ne sais; peut-être est-ce tout cela à la fois.

Tout prêche en effet dans le saint. Sa physionomie n'a rien de vulgaire: transfigurée par le commerce habituel de Dieu et la pratique de l'héroïsme, elle a pris quelque chose d'artistique qui frappe au premier abord, et dont les deux traits principaux sont une paix divine et un courage surhumain. De ses lèvres

tombent des paroles qui sont reçues comme des oracles dictés par la sagesse d'en haut; toujours inspirées par la foi, elles tracent en toute occasion le chemin du bien moral. Son cœur est un foyer de miséricorde, qui ne cesse d'appliquer ses mains aux œuvres de la charité. Donc cette impression de la sainteté, vague au premier abord, se précise par l'analyse et se montre procédant d'actes sensibles dans lesquels s'exprime la vertu intérieure.

Ce sont ces signes sensibles qui touchent les âmes, qui les gagnent à la pensée du salut personnel et de l'apostolat pour les autres, qui les attirent à la vie religieuse. Dieu veuille vous donner des saints! Lors même qu'ils ne parlent pas, lors même qu'ils sont relégués au second rang, leur vie a une éloquence dont je comprends l'irrésistible force. On dit que le mal est contagieux; le bien l'est aussi. Les saints suscitent des vocations en allumant dans les cœurs d'enfants le désir de la sainteté qu'ils pratiquent.

L'union à Dieu.

Mais ne croyez point qu'on puisse revêtir à son gré les dehors de la sainteté: elle n'éclate au dehors que si elle règne au dedans. Comment faire pour l'établir au dedans?

Il faut d'abord la puiser dans sa source même. C'est ce qui s'opère par la communion habituelle de nos âmes avec Dieu. De quelque nom qu'on l'appelle, recueillement, *union à Dieu*, esprit de foi, présence de Dieu, cette communion consiste dans une

dépendance constante de la grâce. Comme un enfant qui, pour assurer sa marche, tient toujours la main de sa mère, ainsi l'âme recueillie ne cesse de s'attacher à Dieu. De cette façon, l'âme participe à la lumière et à la force de l'Esprit divin : ce n'est plus elle qui pense, qui parle, qui agit, mais c'est Jésus-Christ même qui forme ses pensées, qui inspire ses paroles, qui dirige ses actes. Faut-il s'étonner qu'un religieux en qui passe de la sorte la vie de Dieu soit fécond dans ses œuvres, et apparaisse tout transfiguré aux yeux des hommes ?

Mais ne vous méprenez pas sur la nature et la pratique du recueillement : entendu comme il convient, il ne rend pas maussade, il n'interrompt pas les affaires, il ne divise pas l'homme. Il consiste à faire pénétrer dans tous les détails de notre vie l'élément surnaturel. Si je compare nos exercices spirituels aux repas qui restaurent nos forces physiques, je dirai que le recueillement ressemble à la respiration. Plongés dans une atmosphère pure, nous aspirons par le jeu continu de nos poumons l'air vivifiant : l'acte se fait spontanément, sans que nous y pensions, sans que nous interrompions aucun travail. Qu'ainsi votre âme respire en Dieu le vrai milieu qui nous sanctifie : que rien n'arrête ce va-et-vient de vos aspirations. Activez-en le mouvement par des oraisons jaculatoires, par des élans fréquents du cœur : lors même que vous n'y pensez pas explicitement, Dieu reste encore le souffle qui vous anime.

C'est une grave illusion de croire qu'il y a en vous deux vies juxtaposées, la vie du religieux qui prie, et la vie du professeur qui travaille. De même qu'il n'y a qu'un homme en vous, il n'y a aussi qu'une vie. Aux heures de prière, la pensée de vos travaux n'est pas une distraction qu'il faut chasser : au contraire, parlez-en à Dieu, car c'est de cela qu'il faut vous entretenir avec lui. Au milieu de votre travail, la pensée de Dieu n'est point non plus une suspension de votre activité : c'est la visite d'un maître dont le regard vous stimule et vous ranime. « Marchez ainsi devant Dieu, et vous serez parfait. »

Les vertus solides.

L'âme constamment soumise à l'influence divine par le recueillement ne peut manquer de pratiquer les *vertus solides*. On appelle ainsi les vertus qui nous détachent du monde et des choses qu'aime le monde. Parmi les choses qu'aime le monde, il y en a de criminelles, il y en a de futiles. Que votre cœur soit également fermé aux unes et aux autres.

Que votre cœur soit d'abord fermé au péché. Sans doute, bien des fautes légères échapperont à votre fragilité : mais avec les fautes graves et bien réfléchies il ne faut jamais transiger : ayez pour principe que « la mort vaut mieux que la souillure. » Outre que Dieu se retire de l'âme pécheresse et frappe ses œuvres de stérilité, il naît promptement dans le religieux infidèle un dégoût de sa vocation, une horreur du devoir, qui frappe même les esprits les

moins pénétrants. On dirait que le cœur gâté empoisonne l'atmosphère qui l'entoure, tandis que le cœur sain répand autour de lui « le suave parfum du Christ-Jésus ». Comment, dans un milieu vicié, les vocations pourraient-elles se développer ?

Sans aller jusque-là, le prêtre ou le religieux peut aimer du monde les choses futiles et les plaisirs frivoles : les nouvelles, certains spectacles, les satisfactions sensuelles du goût, les relations légères, les conversations curieuses, etc.... La recherche de tous ces vains amusements témoigne d'un cœur à qui son héritage religieux ne suffit pas. Qu'il est difficile alors de remplir tous ses devoirs avec application, de garder une parfaite réserve dans ses paroles, de ne pas trahir au dehors par des signes évidents l'ennui qui ronge le dedans ! Et si les enfants voient que votre vocation vous pèse, comment voudraient-ils embrasser ce qui leur apparaît comme un esclavage ? Surtout s'il vous échappait des paroles de plainte, de regret, de critique, vous étoufferiez dans les âmes les germes mêmes qui auraient déjà commencé à s'y faire jour.

Loin de moi la pensée d'éteindre en vous ce qu'on appelle l'humanité. Oh ! gardez un cœur d'homme : il le faut, soit pour comprendre les hommes, soit pour vous intéresser aux affaires des hommes, soit pour être accessible aux sentiments de la compassion envers les hommes. Que tout homme sente, en vous approchant, que vous avez élargi et non rétréci la nature, que vous avez agrandi et non anéanti l'être

humain. Ce sont les désirs inquiets, les petites passions troublantes, tous ces parasites qui dévorent le meilleur de notre substance, que je vous conjure de ne pas laisser prendre en vous leur développement.

L'amour de la vocation.

Ainsi détaché de tout ce qui tue la vie et de tout ce qui enchaîne les facultés, je suis sûr que vous aimerez votre vocation et que vous remplirez bien les devoirs de votre ministère. Alors les enfants verront que votre vie est grande, puisque vous l'estimez, qu'elle est riche en bonheur, puisque vous y paraissez heureux.

Or, que veut l'enfant à l'entrée de la vie ? Il veut de la grandeur et du bonheur. Ne blâmons point cette double aspiration : comme elle prend sa racine dans la nature même, elle a Dieu pour auteur : toujours bonne en soi, elle n'est pernicieuse qu'à l'homme qui se trompe d'objet. Puisque l'enfant veut, avant toutes choses, se créer, même en cette vie, une position honorable et heureuse, il n'enviera votre sort que s'il y découvre de l'honneur et des joies. Comment découvrira-t-il ces deux éléments, sinon à travers les actes de votre vie ?

De tous les moyens que vous avez de révéler vos sentiments par rapport à votre vocation, je n'en connais pas de plus efficace que l'obéissance à vos règles. Et croyez bien qu'il ne suffit pas de sauver les apparences, de veiller sur vous pour qu'aucune

infidélité ne vous échappe devant les enfants. Par une disposition voulue de Dieu, nous trahissons par tous nos actes nos états intérieurs : en celui qui n'a pas le cœur à l'obéissance, les actes extérieurs sont toujours plus ou moins gâtés. A voir un fruit par le dehors, un regard exercé ne saurait-il pas si le ver l'a piqué au dedans ? Eh bien, puisque l'enfant, à qui rien n'est caché, voit par vos actes jusqu'au fond de votre âme, il sait si votre vie vous est douce ou si elle vous pèse, il sait si elle a votre estime ou si elle a vos regrets : suivant ce qu'il sent, il sera attiré ou repoussé. Si l'attrait l'emporte, le germe divin de la vocation pourra éclore ; si l'éloignement domine, une vocation même éclore pourrait se flétrir.

La charité fraternelle.

Pour accroître et conserver en vous l'estime et l'amour de votre vocation, rien n'importe autant que la *charité fraternelle*. Dans les charmes de la vie commune, toutes les douleurs s'apaisent, toutes les tempêtes se dissipent, tous les fardeaux s'allègent. Je ne connais point de ministère qui n'expose à de nombreuses et cuisantes peines : peut-être sont-elles plus continues et plus pénétrantes dans les œuvres d'éducation que partout ailleurs. Au travailleur, las du labeur, la vie de famille est un précieux réconfort et un délicieux asile. En même temps que les douceurs de la vie commune vous rendront la joie, elles feront dire à ceux qui vous voient cette parole qu'on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils

s'aiment ! » Être heureux et le paraître : puissant moyen d'agir sur les âmes.

Mais c'est un grand art que de vivre heureux, que de faire des heureux, en communauté. Je n'en ferai la preuve ni par l'expérience ni par la raison : chacun sait que c'est la pierre de touche de la vraie sainteté. Cela suppose en effet la pratique de la plus parfaite et de la plus constante mortification. Car la maxime qui règle la vie commune a pour formule : « Souffrir tout de tout le monde, et ne rien faire souffrir à personne. »

Souffrir tout de tout le monde, ce n'est pas faiblesse, mais bien héroïsme. Ce sont les faibles qui se blessent des procédés, qui se montrent susceptibles devant les paroles piquantes, qui gardent le souvenir et tirent de petites vengeances des injures qu'ils croient avoir reçues. Ce sont les forts, au contraire, qui rendent le bien pour le mal, qui souffrent sans se plaindre, qui sourient à ceux qui leur ont manqué, qui se gardent bien de relever les fautes de leurs frères. Aussi l'apôtre saint Paul recommandait-il le support mutuel comme la vertu fondamentale du christianisme ; se supporter les uns les autres, c'est la première conséquence de ce précepte du Maître : « Aimez-vous les uns les autres. » Si vous n'êtes pas encore invulnérable, si les paroles et les actes du prochain blessent votre sensibilité, du moins sachez donc retenir votre humeur, n'éclatez pas en reproches, ne faites pas sentir qu'on vous a froissé, évitez les critiques acerbes et les railleries malignes. N'est-

il pas plus glorieux à vous de souffrir un petit martyre du cœur que de l'infliger aux autres ? Celui qui sait souffrir et se taire est un vrai trésor de paix et d'union pour les communautés.

Ne rien donner à souffrir.

Vous serez bien plus sûr encore de supprimer tous les tiraillements et tous les malaises, si vous vous proposez de ne rien donner à souffrir à personne. Cela est difficile sans doute : car souvent on blesse les gens susceptibles par les actes mêmes qui étaient destinés à leur faire plaisir. Cependant proposez-vous d'être pour tous une source de joie. Souvenez-vous que l'aumône dont l'homme a le plus besoin est celle du bonheur : donnez cette aumône à pleines mains. Dans ce but, ayez un mot aimable pour tous vos frères. Que chacun sente que vous êtes à lui, que vous l'aimez sincèrement, que vous n'êtes pris dans aucune cabale. Prêtez-vous aux désirs des autres, soit pour rendre service, soit pour prendre à l'occasion un divertissement utile. Dans leurs peines et leurs maladies, soyez doucement empressé et dévoué.

Dans cette complaisance, il faut assurément vous garder de toute faiblesse : ainsi ce serait faiblesse de favoriser l'humeur des autres, d'entrer dans leurs passions et leurs complots. Quant ils ont tort, ayez le courage de ne pas les suivre, et dites-leur doucement la vérité. Il faut, avec un égal soin, éviter les prévenances affectées qui fatiguent : dans l'exer-

cice même de la charité, la discrétion doit régner.

Cette charité ne doit point se borner aux membres de la communauté : elle doit s'étendre à toutes les personnes du dehors. Que chez vous il ne soit jamais dit de mal de personne, et on ne se défiera point de vous. Tout ce qui fomenterait la division entre les ouvriers de la même cause doit être supprimé. Quel scandale ne serait-ce pas que le clergé d'une paroisse et une communauté religieuse fussent en opposition ! Que chacun travaille à faire cesser l'antagonisme. À supposer que vos efforts soient infructueux, il vous reste encore à garder la charité dans vos paroles et dans vos actes. Dans ce genre de luttes, le vainqueur est celui qui le premier rend les armes.

Me suis-je égaré en vous parlant si longuement de la sainteté des maîtres ? Je ne le pense pas : car, il est d'expérience que rien n'est si nuisible au recrutement des vocations que la vie défectueuse et terre-à-terre des maîtres de la jeunesse. En prenant votre essor dans les hautes régions de la sainteté, vous provoquerez, comme l'aigle, vos petits à voler après vous.

La bonne discipline des classes.

Lorsque la semence a été confiée à la terre, il ne suffit pas que le soleil se lève sur les sillons, qu'il les enveloppe de sa douce chaleur ; il faut aussi que le grain ne soit pas dévoré par quelque ver caché. De même, ce serait trop peu de projeter sur les âmes

l'exemple de votre vertu, si vous ne les garantissiez en même temps des désordres qui peuvent les atteindre. Voilà pourquoi je vous signale la bonne discipline des classes comme ayant une grande importance dans l'œuvre des vocations.

La discipline, c'est la règle, c'est l'ordre, c'est la bonne tenue. Que tout soit bien rangé sous votre main, les âmes seront heureuses, les âmes se développeront. Que le désordre règne, aussitôt tout se disloque, les âmes souffrent, les vices pullulent. En effet, les passions naissantes des enfants sont comme autant d'animaux sauvages qu'il faut dompter par la force : si on leur lâche la bride, elles sont capables de tous les excès. La faiblesse du maître se reconnaît promptement : en classe, ses élèves se dissipent et n'exécutent pas le travail commandé; dans la rue, ils se montrent insolents; ils sont insubordonnés à la maison paternelle; la société voit en eux des malfaiteurs en germe. De ce petit peuple d'indisciplinés et de paresseux, quelles recrues pourriez-vous attendre pour la vie religieuse et pour les œuvres de zèle? Je ne m'éloignerai donc pas de mon sujet en vous rappelant les moyens de maintenir la discipline dans l'œuvre que vous dirigez, catéchisme, classe ou patronage.

Se faire obéir.

Le premier caractère de la discipline, c'est l'obéissance au maître : qu'il soit obéi quand il commande le silence, quand il impose un travail, quand il répri-

mande un écolier; qu'il soit respectueusement écouté dans les avis qu'il donne et dans les leçons qu'il explique.

Cette domination du maître sur ses élèves est difficile à acquérir. Bon nombre d'éducateurs échouent dans leurs efforts, parce qu'ils ne savent pas imposer leur autorité. Pourrions-nous découvrir le secret d'exercer cet empire et cette fascination qui tient les âmes en respect? Ce n'est pas la sévérité; car souvent elle exaspère au lieu de corriger. Ce n'est pas la bonté, car souvent elle ferme les yeux sur les vices au lieu de les réprimander. C'est la fermeté du caractère qui dompte les enfants.

Réfléchissez un instant, et vous verrez clairement que l'autorité dans les maîtres est un effet de la fermeté : car la fermeté est la constance de la force. Le maître ferme est celui qui ne se laisse jamais vaincre par l'enfant. Prenons des exemples. — Vous êtes en classe, votre regard rencontre des élèves qui se dissipent : aussitôt il hésite, il se détourne; chaque fois que votre œil revient au foyer du désordre, il trahit votre embarras et votre faiblesse; l'enfant s'en aperçoit, il s'enhardit dans sa faute. Il espère l'impunité, il cède tout à fait à son caprice. Vous intervenez alors, par une punition sévère peut-être : c'est trop tard, déjà l'écolier a pris pied sur vous. — Soit, vous avez puni; mais le pensum une fois imposé, vous n'y pensez plus, ou bien vous n'en réclamez que faiblement l'exécution, vous le pardonnez à la fin pour n'être pas vaincu : en réalité, ce sont là autant

de défaites ; le peu d'assurance que vous témoignez achève de ruiner votre autorité. — Vous imposez des travaux, mais vous n'exigez pas qu'ils soient intégralement faits, vous laissez en paix ceux qui les négligent ; vous posez des lois dont l'énoncé est précis, mais il est toujours aisé de s'y dérober ; vous aviez fait des plans d'étude, mais vous ne les suivez pas, et vous flotez au gré de votre caprice ou des désirs de vos écoliers. En tout cela vous paraissez sans vigueur, versatile, accommodant à tout. Tenant les rênes avec des mains si débiles, comment auriez-vous la prétention de conduire votre classe ?

Vous voulez de la discipline, je le sais : eh bien, ayez de l'esprit de suite et de la fermeté. Que votre regard ne soit point timide, que votre parole ne soit point hésitante, que vos décisions ne soient point changeantes : pour prix de l'effort, vous aurez la bonne tenue de vos élèves, vous aurez aussi leur bon esprit, vous ne vous lasserez pas dans votre travail.

Éviter la dureté.

Gardez-vous bien, sous prétexte d'autorité, de tomber dans la dureté. Il faut que l'obéissance soit douce sous votre sceptre. Ce n'est pas à la crainte servile que vous devez amener vos élèves, c'est dans une respectueuse affection que vous devez les élever.

Certains maîtres, je le sais, sont d'odieux tyrans pour leurs écoliers : ils ne se souviennent pas assez qu'ils sont pères, et que cette paternité même est une condition de succès dans l'éducation. Autrefois,

armés d'une verge sévère, ils frappaient les enfants ; aujourd'hui qu'ils sont retenus par la loi, ils les accablent de penums. Je veux croire que jamais l'injustice ou la mauvaise humeur ne dicte ces châtements. La justice même, poussée à ses dernières limites, n'est-elle pas odieuse ? Oh ! croyez qu'il est bon de savoir pardonner à propos : la faiblesse consiste à détourner les yeux devant une faute, à ne pas tenir ce qu'on avait annoncé ; le pardon ne procède pas de la faiblesse, mais de la générosité du cœur. Le maître ferme a-t-il bien souvent l'occasion de punir ? N'est-ce pas le maître faible qui s'arme, souvent sans succès, de la férule qui se fait haïr ?

Se faire haïr, pour un maître, c'est compromettre tout le fruit de son travail, c'est parfois compromettre aussi toute l'œuvre. Or, je le dis avec tristesse, il y a des maîtres chrétiens qui se font détester, qui ne sont obéis que sous mille malédictions, qui ne versent que fiel dans l'âme des enfants. Sous de tels éducateurs, les cœurs se resserrent et s'aignissent, on attend comme une délivrance la sortie de cette classe, l'éloignement de cette maison. Il ne peut être question de formation morale : à plus forte raison ne saurait-il être question de vocation. Quand un esprit de ce genre devient général dans une classe, ne vous hâtez pas d'accuser vos élèves, frappez-vous plutôt la poitrine et voyez par où vous péchez. Des individus peuvent être irréductibles par nature ; lorsqu'une classe entière est irritée, la cause doit être en dehors d'elle.

Les conséquences de cette sévérité outrée sont lamentables. Car, vu l'habit que vous portez, vous êtes identifié avec la religion. Vous détester et vous maudire, c'est détester et maudire la religion même. Aussi, après vous avoir exhorté à la fermeté constante, je vous dis maintenant : « Soyez père ; ce n'est pas assez, soyez mère. » Que les enfants, près de vous, se sentent en famille. Retenus par votre fermeté, qu'ils soient dilatés et rendus heureux par votre bonté.

La bonté dans les patronages.

Cette bonté, je la recommande plus encore à ceux qui dirigent les patronages. Il faut de l'ordre assurément et de la discipline dans nos œuvres de jeunesse. Mais les règles doivent y être plus larges, la liberté plus généreusement donnée. Le patronage, en effet, est une sorte de transition entre la vie captive de l'écolier et l'indépendance de l'homme fait. Si votre surveillance est trop minutieuse, les indociles vous fuiront, les timides resteront craintifs et incapables. Parmi ces indociles, il y a d'excellents cœurs qui seraient pleins de ressources pour la cause catholique ; ces timides, si soumis, ne faut-il pas qu'ils apprennent à se remuer ?

Il doit donc y avoir un grand changement d'aspect entre l'école et le patronage. Il ne doit plus être question surtout des anciennes difficultés entre le maître et l'élève. Le jeune homme au patronage, c'est un chrétien désormais conscient de sa responsabilité

et de sa mission. S'il est en tutelle, c'est par un effet de sa volonté. N'espérez donc pas le retenir par la crainte. Il n'y a pour lui d'autre attrait que celui de sa foi en Dieu et de son amour pour l'œuvre : aussi faites que cette foi lui soit bienfaisante et douce, que cette œuvre le charme et l'intéresse. Demandez-lui des services. Plus il fera pour le patronage, plus il s'y attachera.

Le travail assidu.

Je reviens au professeur. Pour rendre la discipline aimable et facile, pour avoir sans punir la bonne tenue de ses élèves, il n'a point de plus sûr moyen que le travail. L'esprit bien occupé des enfants ne verse point dans la dissipation. Ajoutez à cela tout ce que l'étude produit de maturité dans les âmes par l'application qu'elle impose et les idées qu'elle inculque. Parce qu'il moralise les élèves, le travail est donc un bon élément de culture pour les vocations.

Mais il conduit au même résultat, en tant qu'il ouvre l'esprit aux sciences et inspire l'amour de l'étude. Les joies du savoir sont profondes et pures. Outre qu'elles dégoutent des plaisirs grossiers et tempèrent les passions brutales, elles font naître le désir d'apprendre davantage et de poursuivre les études. Ne voyez-vous pas que ces deux effets du travail sont également favorables au développement des vocations ? La pureté de la vie, l'amour des choses spirituelles : deux excellentes conditions pour faire germer la semence divine.

En faisant appel à vos souvenirs, vous constaterez qu'en effet l'amour de l'étude fut pour une grande part dans votre vocation et dans toutes celles que vous avez vues éclore : il s'y mêlait la pensée dominante du zèle, sans doute ; mais vos succès dans les études furent pour vous un puissant encouragement. A quelque degré de la science qu'on soit parvenu, elle est pleine de saveur pour tous ceux qui la goûtent, elle retient par ses attraits ceux qui la cultivent. Sur les bancs mêmes de l'école primaire, l'enfant comprend les leçons de l'histoire et saisit les harmonies des formules mathématiques.

J'avoue que l'appât du savoir est humain de sa nature : mais, pourvu qu'il ne soit point seul, il ne doit point être rejeté. Quand la vocation prend une âme, même par les fibres humaines, n'est-elle pas plus sûre de ne point lâcher prise ? Donc le travail, fruit et moyen de discipline, est une cause de succès dans l'œuvre dont nous parlons.

Ai-je besoin de vous rappeler avec quelle exactitude et quelle précision vous devez diriger le mouvement intellectuel de votre classe ? Vous avez vos règles et vos méthodes. Mais, tout en les suivant, ne comptez pas trop sur elles. Ce sont des cadres où vous devez souffler la vie. La vie procède de votre cœur. Soyez tout à votre enseignement : préparez-le, vivez-en, aimez-le, faites-le avancer constamment. Mesurez l'intérêt et le profit de vos élèves à la passion que vous éprouvez vous-même pour votre travail. Etes-vous froid ? vos élèves seront de même.

Etes-vous préoccupé de cette étude ? vos élèves s'y attacheront.

Discipline en récréation.

Le professeur sent que son devoir finit avec sa classe ; mais l'éducateur suit ses élèves hors de son cours. Il veille à ce que la discipline règle encore ses écoliers en récréation et jusque dans leur famille. Si l'éducateur étend son zèle jusque-là, que dirai-je du maître qui veut, s'il plaît à Dieu, susciter des vocations ? Où est, en effet, le grand danger de perversion pour les enfants ? ce n'est pas en classe, mais en récréation, mais dans les rues, mais au foyer domestique.

Le mal le plus incompatible avec la vocation sacerdotale ou religieuse est la corruption du cœur. On peut corriger l'enfant indocile, on peut raffermir le caractère un peu mou, on ne peut guérir l'enfant gâté dès le bas âge. Ne me dites point qu'on a vu de grands exemples de conversion, que des surprises de jeunesse peuvent être neutralisées dans la suite par de sérieuses vertus. Le dommage des âmes qui se gâtent est si grand qu'il faut le prévenir à tout prix : les âmes pénitentes au point de mériter la vocation sont si rares qu'il faut absolument empêcher les chutes. J'en conjure tous les maîtres, qu'ils veillent sur la pureté des enfants : Dieu le leur demande, leur conscience le leur impose, ces âmes mêmes le réclament.

Or, que faut-il penser sur ce point de nos maisons

d'éducation chrétienne? La vertu est-elle plus respectée dans nos écoles et dans nos collèges que partout ailleurs? Avons-nous cette vigilance inquiète et persévérante qui prévient d'irréparables malheurs? Je crains qu'il n'y ait des maîtres qui ne soient pas assez défiants à ce sujet, et qui croient trop aisément à la vertu des enfants. Pourtant j'aime mieux supposer que pas un maître chrétien ne demeure insouciant à cet égard. Quelle responsabilité pèserait sur notre conscience, si l'on pouvait dire de nous : « Le mal fait des ravages ici comme ailleurs, et l'on ne s'en met pas en peine! »

Vous, j'en suis sûr, vous vous mettez en peine d'arrêter ce fléau redoutable. Regardant toutes ces âmes comme des fleurs délicates confiées à votre sollicitude, vous ne permettrez pas qu'une main profane les flétrisse ni qu'aucun miasme impur empoisonne l'atmosphère qu'elles respirent. C'est pourquoi votre zèle veillera sur les conversations, sur les jeux. Déiez-vous de tout enfant qui ne joue pas, dissipez tout attroupement où l'on cause : l'expérience apprend que lorsque les enfants causent, ils traitent le plus souvent des sujets dangereux. Ne tolérez pas les jeux de mains, ces poussées violentes des enfants les uns contre les autres, ces mêlées où la vertu est si compromise. Sans avoir l'aspect sévère d'un maître qui veut prendre en faute, suivez du regard tous les mouvements de vos élèves; que pas un seul n'échappe à votre surveillance.

Cela peut se faire paternellement, mais cela doit

se faire. Le maître qui ferme aisément les yeux répondra des péchés qu'il laisse commettre. Celui qui aura pris la peine de veiller sera amplement récompensé. Il aura la douce joie de maintenir intacte la réputation de sa maison, de voir briller l'angélique vertu dans le regard limpide de ses enfants, de voir lever dans son champ de nombreuses et de bonnes vocations religieuses. L'enfant préservé aime d'instinct ce qui est noble et grand : Dieu qui vit en lui le pousse au dévouement. Heureuse discipline, qui tient Satan, le corrupteur des âmes, hors des murs de nos écoles et des cœurs de nos enfants!

Même hors de l'école.

Je voudrais que la sollicitude du maître pût envelopper jusque dans le monde l'âme de ses enfants. Une fois sortis de l'enclos du collège et de l'école, à combien de périls les enfants ne sont-ils pas exposés? Dans un âge si faible, il leur est bien difficile d'échapper à tant de pièges tendus sous leurs pas.

L'Église, toujours inquiète du salut des âmes, devait s'émouvoir de cette situation des enfants. C'est pourquoi le clergé séculier, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, a créé des œuvres qui leur offrent un asile sûr pour les dimanches et les jours de congé. Dans les villes surtout, les parents ne suffisent plus pour garder la jeunesse : soit par nécessité sociale, soit par insouciance, la vie de famille n'existe plus dans certains quartiers. Reçus au patronage, les enfants des écoles laïques sont protégés

contre les dangers de la rue et des mauvaises compagnies; là, ils trouvent une nouvelle famille, où ils se sentent aimés; là, avec les leçons de la morale, ils apprennent les leçons de la foi et participent aux joies du culte. Les effets de ces œuvres ont été merveilleux dans certains faubourgs de la capitale. Troublée par le bien qui se fait, l'autorité civile s'occupe d'y mettre des entraves et crée à son tour des patronages d'un goût très laïque.

Ce qu'on fait pour les enfants des écoles, on l'avait déjà commencé pour les jeunes apprentis et les petits ouvriers. Tandis que le travail les moralise durant la semaine, le patronage les arrache, chaque dimanche, aux périls de l'oisiveté et des enrôlements suspects. Dans la période de sa crise morale, alors qu'il oriente sa vie dans une carrière et lui imprime un cachet qui reste souvent définitif, le jeune homme est avantageusement soutenu, dirigé, protégé contre les mauvais conseils du monde et de ses propres passions. Quoique toutes ces œuvres ne remontent qu'à une époque peu reculée, qui ne sait combien elles ont été fécondes en vocations? Dans bien des âmes où la vocation n'avait point germé avant quinze ans, la semence divine a pris, dans ces chauds milieux, un rapide développement.

Je ne saurais trop encourager tous les directeurs de ces œuvres d'apostolat. Ils sèment avec beaucoup de larmes; l'ennemi fait dans leur champ des ravages qui les attristent profondément; mais ils ont tant de joie à ramasser les gerbes qui ont mûri!

Je n'ose inviter nos maîtres chrétiens à ouvrir leur école, les dimanches et les jours de congé, aux enfants sans asile. Ils sont hommes, et ils ont besoin du silence et du repos de ces deux jours; ils sont religieux, et ils ont besoin de retremper leurs âmes dans un recueillement plus profond et dans les douceurs plus intimes de la vie commune.

Mais, s'ils ne peuvent recevoir les enfants, ne pourraient-ils pas du moins s'inquiéter de ce qu'ils deviennent, combattre les rassemblements dangereux, veiller à ce qu'ils assistent aux offices de l'Église, les tenir en garde contre les difficultés provenant de leur famille même? Et si cette sollicitude ne peut s'étendre à tous, ne pourrait-elle pas protéger du moins ceux sur lesquels on fonde des espérances de vocation? Il vous est aisé de voir en qui peut naître le goût de la vie religieuse. S'il vous semble que tel enfant soit prédestiné, ne sentirez-vous pas le besoin de le préserver de tout péril? Car c'est bien au contact du monde, sous l'influence de camarades pervertis ou de parents indifférents, que les idées et les traits de la vocation se dissipent le plus promptement.

La direction chrétienne de la classe.

Ses avantages.

La discipline supprime le désordre où périraient les vocations; mais elle n'a point pour effet de les développer d'une façon positive. Dans le collège,

dans la classe où règne la paix, les enfants sont seulement en état de recevoir la culture que le zèle inspirera au maître. Alors les âmes seront accessibles à ce rayonnement efficace de la vertu dont j'ai parlé plus haut. Cependant le maître soucieux de son devoir ne se contentera point de cette simple action de présence : il voudra exercer une influence plus positive sur ses élèves. Cette influence, il l'aura par la *direction chrétienne de sa classe.*

J'entends par direction chrétienne de la classe l'ensemble des moyens que prend le maître pour faire connaître avec beaucoup de précision les enseignements de la foi chrétienne, pour faire aimer et admirer les institutions chrétiennes, l'Église, son action sociale dans l'histoire, sa puissance civilisatrice et sa grandeur morale ; pour faire adopter avec empressement les pratiques religieuses, les cérémonies du culte, la fréquentation des sacrements ; pour donner l'estime du titre de chrétien et combattre le respect humain. Grande entreprise, que celle de façonner de la sorte l'esprit et le cœur des enfants, plus difficile à réaliser que la préparation aux concours et aux grades académiques, mais plus digne aussi de tenter le courage d'un religieux qui ne s'est fait éducateur que pour cette grande chose. Elle n'est point au-dessus des forces humaines soutenues par la grâce : elle réussira partout où le maître la poursuivra avec un zèle habile et constant.

C'est là, d'ailleurs, le moyen extérieur le plus puissant pour favoriser dans les cœurs l'éclosion des

germes de vocation. Si, par votre négligence, les enfants n'ont qu'un christianisme de surface, si la foi n'imprègne pas les fibres les plus intimes du cœur, comment consacraient-ils leur vie entière à sa propagation ? Si, par vos soins constants, la foi prend possession de ces âmes, si le christianisme domine à leurs yeux toutes les choses humaines, si la milice religieuse leur apparaît comme la plus noble des carrières et la plus sublime des entreprises, pourrait-il leur en coûter de sacrifier des biens grossiers et passagers pour embrasser les travaux de l'apostolat ? Aux enfants qui veulent vouer leur vie à ce qui leur apparaîtra le plus grand, faites apparaître l'apostolat chrétien comme dépassant toutes les grandeurs humaines, et vous susciterez des vocations.

Laissez-moi vous dire maintenant par quels procédés vous infuserez l'esprit chrétien dans l'âme de vos enfants.

Les vérités de la foi.

Il faut d'abord apprendre aux enfants les *vérités de la foi*. C'est l'ignorance ou la science incomplète qui fait le plus de victimes parmi nos anciens élèves. En face des adversaires qui les attaquent, sous la poussée de leurs passions qui les harcèlent, ils manquent de stabilité religieuse, ils se désorientent, ils arrivent à se persuader que les enseignements de l'école étaient enfantins ; le peu de foi qu'ils avaient pris à l'école s'éteint vite dans leurs cœurs.

Aussi y a-t-il des heures consacrées officiellement à l'enseignement religieux. Ne les regrettez pas pour la science, ne cherchez pas à les diminuer. Je dirai même que cette partie de votre tâche doit être la plus aimée, la mieux préparée, la plus vivante dans votre parole, et par conséquent la plus attachante pour vos élèves. J'ai honte de le dire, mais cela doit être dit : dans nos maisons d'éducation chrétienne, c'est précisément la partie la moins soignée par les maîtres, par conséquent la moins goûtée par les enfants. Elle ne prépare ni aux certificats, ni aux brevets, ni aux baccalauréats, elle ne sert qu'à diriger la vie ! Quant à vous, mettez-y tous vos soins : vous aurez la conscience d'avoir accompli un grand devoir, vous aurez la satisfaction d'avoir formé des hommes et des chrétiens.

Entrons dans quelques détails.

Le catéchisme expliqué.

Placez à la base l'enseignement du *catéchisme*. Par ses formules brèves, il précise dans l'esprit l'exposé de nos dogmes et les lois de notre morale. Il faut obliger la mémoire à en retenir exactement le texte. Parfois la perte d'un seul mot défigure une vérité essentielle. Le théologien apprend les décisions des conciles : le fidèle doit savoir au juste la foi que l'Église lui impose. Dans les discussions qu'il devra soutenir, le fidèle ne trouvera que dans la lettre bien conservée du catéchisme la doctrine sûre qu'il faut défendre.

Mais le catéchisme est une théologie abrégée. Plusieurs termes sont obscurs, inintelligibles pour les enfants. Dans un langage familier, vous devrez leur expliquer les formules apprises. Cette explication se fait à plusieurs degrés, suivant l'âge et la portée des élèves. Aux plus petits, efforcez-vous, par d'ingénieuses comparaisons, de faire comprendre à peu près le sens des mots. Aux plus âgés, développez dans une théologie élémentaire tout ce que l'écorce des formules contient de sève et de vie.

Pourvu que vous ne dépassiez jamais l'intelligence de vos élèves, vous ne leur donnerez jamais trop de connaissances religieuses. Car, en fait de théologie, les esprits modernes meurent faute d'aliments.

Dans ces commentaires, il y a bien des défauts à éviter. Il ne suffit pas de se mettre au niveau de ceux qu'on instruit, il faut ne leur donner que des choses sérieuses et substantielles. Évitez de mettre sur le même pied les dogmes révélés et les discussions des théologiens. Quand, à propos de la foi, des questions importantes ont surgi, distinguez bien ce qu'il faut croire de ce qui n'est qu'une opinion libre. Les dogmes dont la foi s'impose sont peu nombreux, bien clairs et bien définis : souvent, dans nos livres, se glissent des propositions qui n'ont rien d'assuré, qui sont sujettes à mille difficultés. La plupart du temps, les objections des incrédules portent sur ces points accessoires plutôt que sur la foi. Ne serait-ce pas un malheur de laisser perdre des âmes parce qu'elles s'obstinent à refuser leur adhésion à

des choses qui ne sont nullement définies ? — Gardez-vous avec un égal soin des puérités, des comparaisons qui rapetissent la foi, des contes ridicules qui, dans le cours des temps, ont poussé sur nos dogmes comme la mousse sur les toits, en les défigurant.

De plus, que votre explication mette bien en relief les vérités de nos dogmes et la sublimité de notre morale. Que l'enfant comprenne que, sans la foi, il ne saurait rien de ce qui intéresse le plus l'humanité; que les sciences, malgré leurs immenses développements et leurs innombrables applications, s'arrêtent au seuil de ces grandes vérités qu'il nous importe tant de connaître; que les plus puissants génies, en dehors du christianisme, n'ont fait qu'entrevoir vaguement un coin du ciel lumineux que découvre la foi; que la morale chrétienne a pour but de tirer l'homme de la fange des passions ignominieuses, de le rendre digne de ses propres aspirations; qu'aucune autre morale n'a produit des saints qui sachent se vaincre et se livrer aux autres; que le culte chrétien met l'homme en contact avec Dieu même, et que, dans nos églises où Jésus-Christ réside, s'opère la rencontre de Dieu avec l'homme, etc... Et dites tout cela d'un ton convaincu, où l'on sente une âme qui pense sa parole. Avec une âme pénétrée de la foi, nourrie par la prière, échauffée par le recueillement habituel, visitée souvent par son Dieu dans la communion, pourriez-vous parler sans émotion de ces choses auxquelles votre vie même s'est liée ?

La foi enseignée par l'histoire.

A l'enseignement dogmatique ne manquez pas de joindre l'histoire : peut-être même serait-il bon que toute vérité fût présentée aux enfants comme enchâssée dans l'histoire. Je ne parle pas ici des petits contes, des légendes, dont on peut se servir à titre de paraboles ou de comparaisons pour expliquer une proposition abstraite. Quand vous en usez, faites en sorte que vos élèves ne les confondent pas avec les événements de l'histoire proprement dite. Il serait très dommageable à leur foi de ne pas discerner les contes des histoires vraies : car les contes s'évanouissant à l'âge mûr comme de légers nuages au soleil, les histoires vraies pourraient subir le même sort.

Cette réserve faite, je ne saurais trop vous engager à raconter à vos enfants l'histoire de notre religion. En la disant, vous dites tous nos dogmes; en la disant, vous fixez sur un objet sensible l'imagination de vos élèves; en la disant, vous gravez la vérité sur un monument qui restera ineffaçable dans la mémoire des enfants.

Ce n'est pas seulement le moyen le plus commode pour l'enseignement, c'est aussi la méthode la plus vraie. Notre religion est un fait plutôt qu'un système : elle a été vécue avant d'être mise en formule; aujourd'hui encore, elle consiste bien plus dans la vie de l'Église que dans l'enseignement des théologiens. Par là, elle se distingue nettement des sys-

tèmes qui se partagent l'esprit des philosophes. Ces systèmes, éclos dans le cerveau de puissants penseurs, ne modifient pas même l'existence morale de leurs inventeurs; à plus forte raison n'ont-ils ni la prétention ni le pouvoir de changer la face du monde. Le christianisme, c'est l'histoire des miséricordes de Dieu sur les hommes, c'est l'histoire des relations établies entre le ciel et la terre : il existait avant que la théologie ne fût créée. Aussi notre foi n'est point une construction en l'air; elle plonge de profondes racines dans le sol inébranlable des faits.

Rien de plus facile à raconter que cette histoire; rien qui ne soit à la portée des esprits les plus incultes. Pour que tous les hommes, même les plus barbares, fussent sauvés par la croyance chrétienne, ne fallait-il pas qu'elle fût contenue en un récit simple et bref? Dieu a placé l'homme sur la terre pour que, dans ses courtes années de vie, il choisisse le sort heureux ou malheureux qu'il veut pour l'éternité; notre premier père, en péchant, fit tomber avec lui toute sa race; mais Dieu, plein de miséricorde, promit de faire grâce à tous ceux qui se présenteraient à lui par les mains d'un Rédempteur; ce Rédempteur est Jésus, fils de Marie, qui est mort pour nous et qui nous ouvre en sa Résurrection les portes du ciel; ses grâces sont déposées aux mains de l'Église; cette mère de nos âmes nous appelle en son sein; son ambition de conquérir l'univers n'a pour but que de porter à tous les hommes la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ.

Ne voyez-vous pas que tout cela est simple? Les plus grands problèmes se trouvent résolus dans l'énoncé de la plus émouvante histoire. Jésus-Christ apparaît comme le point culminant de tous les événements : son nom, comme un phare puissant, éclaire la marche de l'humanité. Aussi l'Évangile est-il le centre vers lequel tout converge : l'histoire ancienne y conduit, l'histoire moderne en découle. Racontez donc l'Évangile, faites briller aux yeux des enfants cette resplendissante physionomie du Christ, apprenez-leur que tout astre pâlit et s'efface devant ce soleil.

Vous trouverez mille occasions de dire l'histoire chrétienne. Le retour périodique des fêtes chrétiennes vous y invite, la leçon du catéchisme vous en fait un devoir, l'enseignement de l'histoire vous y ramène constamment, les événements des temps actuels sont une énigme qui ne peut s'éclaircir autrement.

Esprit chrétien de l'enseignement.

Cela m'amène à vous parler du moyen peut-être le plus efficace que vous ayez de christianiser votre classe : c'est de parfumer d'esprit chrétien tout votre enseignement. L'élève a toujours quelque défiance de la leçon qui lui coûte; il n'écoute que d'une façon distraite ce que vous lui dites pour accomplir un devoir : aussi cet enseignement officiel du catéchisme et de l'histoire religieuse, à heures réglées, rendu obligatoire par des règlements rigoureux, n'a-t-il

rien d'attrayant et de pénétrant. Ce qui ouvre l'âme de l'enfant, ce qui pénètre le cœur, ce qui saisit la fibre la plus intime de l'être, c'est le trait spontané émanant de la libre volonté du professeur, c'est ce rayon riche de lumière et de chaleur partant d'un cœur qui s'émeut, c'est ce témoignage désintéressé et imprévu, inspiré par une foi vive et un amour ardent. Si vous saviez toute la puissance de ce mot qui vous échappe, de cette remarque qui n'était pas préparée, de cette réflexion morale qui surgit du sein même des circonstances ! La science donnée par l'enseignement officiel, la leçon morale donnée dans le petit sermon de règle, attendait à la porte de l'âme : maintenant l'âme s'ouvre et donne asile à tout ce que vous aviez dit.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de sermon ; les sermons du professeur ont peu de prise sur les enfants. Il s'agit de ces milles preuves que le maître donne de sa foi, de son zèle, de son esprit religieux, de son attachement aux choses chrétiennes, par sa tenue, par ses actes, par ses paroles. Ces paroles lui viennent à l'occasion d'un devoir, d'une faute d'un élève, d'un événement extérieur, etc... Le choix des exemples, dans l'explication des matières classiques, sera la meilleure occasion, pour un maître habile, d'inculquer la leçon religieuse qu'il vise dans tout son enseignement.

La causerie chrétienne.

Il s'agit, vous le voyez, d'une sorte de causerie

familière entre le maître et ses élèves. Cette causerie peut être brève comme un simple trait qui traverse l'air ; elle peut se prolonger pendant plusieurs minutes. Pour les maîtres qui tiennent dans leur classe une exacte discipline, ces minutes de repos sont sans péril pour le bon ordre. Il y a grand profit pour l'esprit des élèves à se détendre un peu de temps : c'est alors que peuvent se fondre, dans une conversation à la fois respectueuse et familière, l'âme du maître et l'âme des enfants. Le maître montre alors qu'il est père ; les enfants sentent qu'ils sont en famille.

Que dire durant ces instants de relâche ? Comment occuper ces minutes de pieuse récollection ? Le mieux serait sans doute de n'avoir point de plan apparent, de suivre les pensées que suggèrent les interrogations des élèves ou les événements contemporains. Tout est bon, pourvu que le maître sache le tourner à bien. A la veille d'une fête, vous rappelez le mystère ou la vie du Saint, vous exhortez à la fréquentation des sacrements. A la nouvelle d'un fait glorieux à l'Église, vous paraissez heureux, vous infusez l'amour de la foi et du dévouement chrétien. Vous stigmatisez le mal, vous louez le bien, etc...[®]

Votre pensée dominante doit être de ramener les enfants en face de leur âme et de leur avenir : l'expérience montre qu'aucun sujet ne les intéresse plus vivement. Vous leur direz que la vie, avec la perspective de cinquante ou soixante années d'existence, est un incomparable trésor, plus riche que tous les

héritages; qu'il ne faut pas la gaspiller comme le font, hélas! la plupart des hommes; qu'elle doit servir à une noble cause et concourir au bien de la société; qu'il n'est point de plus haut emploi pour une vie que de se dépenser pour les autres, principalement pour les instruire et les rendre meilleurs; que, de toutes les carrières, aucune ne vous a paru grande comme celle de l'enseignement et de l'apostolat; que les joies goûtées dans la paternité des âmes vous dédommagent amplement de tous les sacrifices humains qui en étaient la condition. Ces choses, dites souvent, toujours les mêmes sous des formes mille fois variées, tombent goutte à goutte sur le cœur des enfants, les imbibent peu à peu, et donnent précisément au germe divin de la vocation la rosée fécondante dont il avait besoin pour briser l'enveloppe et se révéler.

L'entretien de la vie personnelle.

Mais comment, d'un foyer qui ne pétille point, pourraient jaillir des étincelles? comment, près d'une âme qui ne vit point, pourrait s'allumer la flamme de la vie? Pour remplir ce programme, le maître doit être riche d'une foi active, de pensées fécondes, de connaissances variées. Il n'est pas besoin de démontrer que l'éducateur doit avoir grand soin de nourrir son âme des biens qu'il doit ainsi chaque jour communiquer aux enfants.

Or, je crains que la plupart des maîtres ne s'en mettent pas assez en peine. La stérilité de leurs clas-

ses, la sécheresse de leurs paroles, doit avoir pour cause le défaut de culture personnelle. Avouons-le franchement, maîtres chrétiens, nous ne prions pas assez, et, partant, nous ne puisons pas en Dieu toute la sève vitale dont nous avons besoin; nous ne lisons pas assez, et, partant, nous ne sommes pas assez dans le mouvement intellectuel de notre temps, nous apparaissions comme des esprits figés devant la population mouvante qui passe dans nos mains; nous n'étudions pas assez notre religion, et, partant, nous ne sommes pas prêts à éclaircir les doutes, à résoudre les difficultés, nous ne vivons pas à l'heure présente l'enseignement que nous donnons. C'est ce qui nous rend si pénible la pratique des causeries; c'est pour cela que les traits heureux nous viennent si rarement et animent si peu nos classes.

Qu'on y prenne donc bien garde, qu'on ne compte pas trop sur la science acquise et les études d'autrefois. Dieu avait ordonné aux Hébreux de ramasser chaque matin la manne pour la nourriture de la journée; le bon pain se fait avec le froment de la moisson la plus récente: les grains vieillis peuvent faire une bonne semence, mais non un pain succulent. Souvenez-vous de ces aphorismes tirés de la vie pratique. De même que vous ne ferez de bonnes classes que si vous les préparez soigneusement tous les jours: ainsi, pour donner à votre classe la direction chrétienne d'où surgiront les bonnes vocations, renouvez votre âme chaque jour dans la prière et les lectures religieuses.

La piété dans les écoliers.

Ce qu'est la piété.

Si je mets la piété en dernier lieu, ce n'est pas que j'en méconnaisse l'influence dans la culture des vocations ; mais, pour être sincère et solide dans les enfants, elle doit avoir pour fondements l'exemple de la sainteté des maîtres, l'ordre que procure la discipline, et les convictions sérieuses nées de la direction chrétienne des classes. La piété est tellement essentielle que, d'un enfant pieux, vous pouvez toujours attendre la vertu et espérer une vocation, tandis que l'enfant sans piété ne promet rien de pareil.

Qu'est-ce donc que la piété ? Elle consiste moins en pratiques religieuses qu'en une certaine disposition du cœur. Cette disposition est faite d'amour tendre et de dévouement généreux. Dans nos prières, nous faisons appel à la « piété » de Jésus, à la « piété » de Marie, c'est-à-dire à la tendresse et au dévouement de Jésus et de Marie pour nous. La « piété filiale » est un amour fort qui inspire aux enfants de se dévouer envers leurs parents. Le sentiment du cœur et la générosité des actes sont donc les deux facteurs essentiels de la piété.

Ainsi doit être notre piété envers Dieu : elle lui donne nos cœurs par l'amour, elle lui donne nos bras par le dévouement. L'aimer ardemment, nous sentir blessés quand on l'attaque, nous sentir heureux

quand on le bénit : tel est le premier acte de notre piété. Lui donner des marques de notre amour, livrer nos vies au service de sa cause : tel est le second mouvement de la piété, aussi indispensable que le premier. Ces actes sont à la fois le signe et la nourriture de notre amour : la piété qui ne s'exprime pas et ne se nourrit pas périt promptement. Les prières ne sont qu'une portion de la vie pieuse, le travail des œuvres chrétiennes en est la principale part.

Communiquer sa piété aux enfants, c'est donc éveiller dans leurs âmes un amour tendre pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour la Vierge, pour les Saints. Mais cet amour doit prendre corps dans des actes extérieurs. De ces actes extérieurs, les actes religieux sont une partie essentielle, mais une partie seulement. L'enfant qui prie et qui communie n'est foncièrement pieux que s'il s'exerce aussi aux œuvres de charité. Or, enseigner la charité pratique aux enfants, c'est leur apprendre à donner de leur vie à Dieu : en goûtant les joies d'un dévouement partiel, ne seront-ils pas amenés à désirer les jouissances d'un dévouement total ? Qu'est-ce que l'attrait au dévouement total, sinon la vocation même ? Telle est la série logique des idées qui vous prouvent que développer la piété dans les écoliers, c'est y développer du même coup les vocations.

La piété étant faite au dehors de prières et de dévouement, comment amèneriez-vous les enfants à prier et à se dévouer ?

Prière à l'école.

Faites d'abord prier les enfants à l'école. Cette prière commune consiste assurément dans la récitation d'une formule. Que la récitation se fasse posément, et non comme en se jouant; qu'elle se fasse avec un ensemble parfait, et non dans le désordre des voix; qu'elle se fasse au commencement et à la fin des classes: tout cela est nécessaire, tout cela est excellent.

Mais apprenons aux enfants que la prière est autre chose qu'une formule dite, même bien dite; que la prière est un mouvement du cœur et non un mouvement des lèvres; que la prière est l'expression d'une louange ou d'un désir; que la formule est un son vide, qui frappe l'air inutilement, si elle n'est vivifiée par le désir qui en est l'âme. Répétez souvent cette leçon; autrement de tant de formules dites par les enfants il ne sortira jamais une seule prière. Aussi vous recommanderais-je comme une pratique importante, de marquer aux enfants ce qu'ils doivent demander à Dieu dans la récitation de telle ou telle formule. Cela doit se pratiquer avant chaque prière vocale. N'est-il pas regrettable que tant de chrétiens égrènent leurs chapelets, que nous disions nous-mêmes tant de prières, sans peut-être jamais prier?

Prière à la maison.

Vous serez bien sûr qu'un enfant prie, s'il ne se contente pas des formules récitées en public, s'il est fidèle à dire à Dieu, dans le secret de son cœur, les

besoins qu'il ressent. Regardez comme une part importante de votre mission de faire contracter à vos élèves l'habitude de la prière privée.

Par vos exhortations fréquentes, par des interrogations discrètes, vous les inclinerez à réciter pieusement la prière du matin et du soir, à sanctifier par le signe de la croix chacun de leurs repas, à pousser un cri de l'âme vers le ciel dans l'assaut des tentations, à chercher dans le sein de Dieu la consolation de leurs chagrins. Les enfants pratiquent peu la prière: tantôt ils sont retenus par le respect humain, tantôt ils en oublient absolument le devoir: peut-être ne sont-ils pas responsables de ces omissions, car ils sont d'ordinaire si peu instruits sur ce sujet! J'ai rencontré bien des jeunes gens qui m'ont dit, à l'âge de vingt ans: « Mon Père, jamais encore on ne m'avait appris à prier ».

La première leçon que Jésus donna à ses disciples fut celle de la prière: « Ne faites pas, leur dit-il, comme les païens, qui pensent être exaucés pour la longueur de leurs formules. Vous, dites seulement: Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. » Est-il rien de plus simple et de plus complet que cette oraison dominicale? Comme elle nous enseigne bien à exprimer naïvement à Dieu ce que nous voulons! Formez donc les enfants à réciter peu de paroles, mais à exprimer tous leurs désirs. Qu'ils aiment à user de ces oraisons jaculatoires qui, semblables à des traits rapides, ouvrent le cœur de Dieu et font jaillir les grâces de leur source.

Offices divins.

Il y a pourtant une formule de prière qu'il faut faire chérir des enfants ; je veux dire la formule officielle de la liturgie sacrée. Elle n'est point vide, même dans une langue que nous ne comprenons pas. C'est que nos lèvres, en la prononçant, sont au service de l'Église : l'Église, en la mettant dans notre bouche, l'âme de son souffle, la féconde par ses intentions ; Jésus-Christ même pense et récite en nous les prières liturgiques. Cette seule considération serait bien suffisante pour nous faire aimer les saints Offices.

Mais, outre cette raison de mystique profonde, les Offices ont pour les enfants un attrait singulier. Leurs sens sont heureusement impressionnés par le spectacle de nos cérémonies, par la douceur pénétrante de nos chants. Ils y prendront un intérêt plus marqué encore, s'il y ont un rôle à remplir. Quel élément de beauté ils pourraient apporter au culte extérieur ! Ces voix enfantines, dressées à l'exécution de nos mélodies religieuses, au chant des psaumes et des hymnes, relèveraient avantageusement la pompe de nos cérémonies. Partout on se plaint de la pauvreté de nos chants : pourquoi n'utilise-t-on pas les enfants ? Les former est chose facile ; il faut seulement le vouloir. Ce n'est pas même une question d'art ou d'habileté de la part du maître ou du prêtre ; c'est seulement une affaire de volonté.

Je ne saurais trop blâmer ceux qui éloignent sys-

tématiquement les enfants des Offices liturgiques, sous prétexte qu'ils s'y ennuient ou s'y dissipent. L'ennui et la dissipation ne sont pas à la charge de ces pauvres enfants. Avisez au moyen de les intéresser, vous serez largement payé de votre peine par les fruits qu'ils recueilleront de cette participation à la vie publique de l'Église. Que de fois la vocation s'est révélée comme une vision d'en haut à l'âme de l'enfant, sous le coup des émotions saines qu'éveillaient en lui les splendeurs du culte divin !

Pratiques. La Confession.

Il y a deux degrés bien distincts de la religion dans les âmes. Le premier, que j'appellerais seulement une sorte de religiosité, consiste dans une certaine foi en Dieu, dans une certaine dépendance de la Providence ; elle incline parfois à la prière, elle ne va point jusqu'à la pratique des sacrements : c'est l'état commun à trop de chrétiens de nos jours. Le second, que j'appelle la piété ou la religion pratique, n'incline pas seulement à la prière, mais applique à la vertu, mais pousse à la fréquentation des sacrements. Votre ambition de maître chrétien doit aller jusqu'à ce terme ; il faut que de votre école sortent des hommes qui se confessent et qui communient.

Assurément, ils se confessent et ils communient, tant qu'ils sont sous votre main, ces enfants que vous élevez. Mais est-ce par amour, ou par routine, qu'ils vont au confessionnal et à la Table sainte ? Leur disposition dépend en grande partie de vous.

Pour qu'ils aient en estime la confession, et qu'ils la pratiquent sincèrement et avec fruit, il faut que vous les intruisiez à ce sujet, que vous en fassiez parfois l'objet de vos causeries familières. Beaucoup de gens ignorent la raison d'être de la confession, son origine divine, les avantages moraux qu'elle procure. Ils ne savent pas visiter, préalablement, les replis de leurs consciences, saisir quels sont les mouvements coupables de leurs cœurs; ils ne savent pas être complets dans leur accusation; ils n'ont pas été avertis qu'il faut, à chaque confession, préciser dans son âme l'amélioration morale qu'on est résolu de produire. Aussi, trop souvent, la confession n'est pour les enfants qu'un acte périodique dont ils s'acquittent mécaniquement comme de tous les autres, sans vrai regret des fautes, sans bon propos pour l'avenir, sans profit par conséquent. C'est à cette désolante stérilité de la confession que vos instructions remédieront.

Faites ensuite que la confession soit un acte absolument libre de la part des enfants; qu'ils se confessent quand ils veulent et à qui ils veulent. Devant cette liberté de la conscience, abattez toutes les barrières. — Je conçois que, pour le bon ordre, on fixe des jours de confession; mais que l'enfant demeure libre de se confesser plus souvent s'il le veut, moins souvent si cela lui plaît. N'allons pas laisser dévier en nous le sens moral au point de mettre en principe que les besoins des âmes doivent plier devant nos règles, et non pas nos règles devant les besoins

des âmes : nos règles sont-elles faites pour les âmes ou les âmes pour nos règles? — Ne négligez rien pour que l'enfant ait le choix de son confesseur; l'Église le souhaite, cela est nécessaire à la sincérité. Que notre rôle se borne à inspirer aux enfants l'estime et l'amour de tous les prêtres; il serait même indiscret de vous permettre des appréciations qui rabaissent le mérite de certains ecclésiastiques. Dans l'école où ne régnera pas l'amour du prêtre, soyez sûr que l'amour du Christ ne régnera pas non plus; car c'est dans le prêtre que le Christ s'est incarné comme dans un sacrement, pour se rendre visible et distribuer ses grâces. C'est par les mains sacerdotales que toute grâce céleste descend sur le peuple chrétien.

La Communion.

La main du prêtre se lève pour absoudre le pécheur; elle se tend pour offrir à l'âme régénérée le Pain de vie. Que de choses j'aurais à vous dire de ce Pain! Le grand cardinal Pie disait: « Le pain, avant tout le pain! » Dans la maison, le père et la mère travaillent pour procurer aux enfants du pain. Tant que le pain abonde, même chez le pauvre, on vit heureux; la misère règne au foyer où manque le pain. Sans doute, il ne faut pas gaspiller le pain, qui est pétri avec tant de sueurs et de larmes, mais il faut le donner à discrétion, autant qu'en veulent les enfants pour se rassasier.

Tout cela, je le dis aussi de la Communion. S'il

faut éviter comme un malheur que les enfants communient pour vous plaire, faites en sorte qu'ils soient affamés de la communion par besoin et par amour. C'est au confesseur seul qu'il appartient de régler les communions, mais c'est à l'éducateur qu'il appartient de la faire désirer et d'en faire tirer du fruit.

Vous qui communiez si souvent, ne vous sera-t-il pas doux de parler de ce que vous aimez? Une chose aussi étonnante, aussi merveilleuse que l'Eucharistie, pourrait-elle passer inaperçue dans vos causeries? Comment tiendrait-elle tant de place dans votre vie, si vous n'en parliez pas souvent et avec ravissement? Vous direz donc aux enfants que le mystère de Dieu vivant parmi nous, rêvé par l'humanité dans tous les temps, est réalisé depuis dix-huit siècles dans nos églises catholiques; qu'au lieu de résider sur un trône comme un Roi qui demande qu'on le serve, il s'est mis sous les voiles du pain pour nous servir lui-même et nous nourrir; qu'il donne la pureté, la force, le gage de la vie éternelle, à ceux qui le mangent dignement; qu'il veut être reçu fréquemment par les chrétiens.

On dit bien aux enfants quelle pureté de conscience il faut apporter à la Table sainte, on ne leur dit pas assez le fruit qu'il faut tirer de la communion. Pour eux, la communion est une source de jouissances célestes; elles n'est pas assez le repas où l'ouvrier et le soldat réparent leurs forces. Faites-leur entendre qu'une communion n'est pas bonne dans la mesure où l'on ressent la présence de Dieu

en soi, mais dans la mesure où on le prie et suivant la vertu qu'il fait pratiquer. Pour juger d'une communion, il faut attendre qu'une semaine au moins soit passée.

A l'enfant qui communie de la sorte, Dieu parle, Dieu communique sa force. Il lui fait comprendre que la vie est destinée pour autre chose que le plaisir. Ne savez-vous pas qu'une vocation date presque toujours d'une communion?

Les Congrégations.

Quoique la prière et les sacrements soient à la portée de tous les enfants, cependant tous n'en sont pas également avides. A ceux qui montrent plus d'inclination pour la piété, la plupart des maisons d'éducation offrent des facilités spéciales dans les Congrégations: il y a là une récompense et un secours pour les enfants mieux disposés. Je ne puis que louer et encourager ces petites sociétés, où les âmes d'élite apprennent à se connaître et reçoivent une culture plus intense. Dans ces milieux choisis les vocations religieuses germeront plus nombreuses et plus fortes.

Je ne vois que deux observations à faire à ce sujet. — La première concerne les admissions; prenez bien garde de ne pas composer ces Congrégations des élèves les moins intelligents, les moins vivants de votre maison; souvenez-vous qu'il y a des natures tranquilles et commodes qui ne valent rien, qu'il y a des natures remuantes qui sont d'une grande inté-

grité et d'une solide vertu. Parce que le confesseur voit seul dans le fond des cœurs, il est évident que son avis doit être d'un grand poids dans la sélection que vous faites. — La seconde concerne l'esprit qui doit animer ces Congrégations. Elles seraient nuisibles, si les enfants ne les considéraient que comme un piédestal où leur petit mérite est mis en évidence. Elles seront du plus grand profit, si les enfants sentent qu'ils sont tenus au bon exemple, qu'ils doivent mieux obéir et travailler plus courageusement que les autres, qu'il ont un véritable apostolat à remplir près de leurs jeunes condisciples.

Ouvres apostoliques.

J'aime à terminer par ce mot d'apostolat ce que j'avais à vous dire sur les moyens de susciter des vocations. Dans les temps modernes, le vocation ne se présente plus seulement sous forme d'inclination à la sainteté personnelle, mais surtout sous la forme de dévouement social. La pensée qui domine toute âme chrétienne bien fervente est la pensée apostolique : chacun veut que sa vie ait une portée sociale. Les meilleures vocations des temps présents naissent donc du désir de l'apostolat.

Mais, pour aimer l'apostolat, il faut en exercer les actes. Aussi ne vous dira-t-on jamais assez clairement que de tous vos élèves vous devez faire autant d'apôtres. Peut-être est-ce plus facile que vous ne l'avez pensé jusqu'ici.

Il ne tient qu'à vous d'en inculquer la nécessité

par vos causeries. Une fois le désir de faire le bien suggéré aux enfants, il y a mille moyens de la faire appliquer. — Il y a une âme qui dépend absolument de l'enfant ; c'est la sienne : qu'il commence par la rendre bonne. — Qu'il entreprenne en même temps de faire entrer et régner Jésus-Christ dans sa maison : il peut y mettre son image, il peut y introduire l'usage de la prière en commun, il peut incliner ses frères et sœurs à la piété, il peut supplier ses parents eux-mêmes avec respect de se montrer plus religieux. — Qu'il agisse ensuite sur ses camarades, supprimant les propos mauvais, s'opposant aux critiques, réprochant les actions coupables. — Qu'il aime à se pencher vers ceux qui souffrent, à les assister de ses aumônes, de ses soins matériels, du moins de sa compassion.

Dès que cette veine du dévouement est ouverte, il en coule une eau si délicieuse qu'on ne veut plus en retirer ses lèvres. Pour y boire toujours purement, n'est-il pas naturel que l'enfant songe au moyen de ne pas s'en séparer ?

DES MARQUES DE VOCATION

Si vous donnez aux enfants la culture dont nous avons parlé, vous verrez lever dans votre champ une riche moisson d'âmes chrétiennes, généreuses, prêtes au dévouement apostolique. Toutes ne sont pas destinées au sacerdoce ou à l'état religieux ; car vous travaillez surtout pour accroître dans le monde l'armée des bons chrétiens. Du moins, c'est parmi les meilleurs de vos élèves que sont les élus de Dieu.

Ceux qu'il appelle à le servir dans la vie parfaite et dans l'apostolat, Dieu les a marqués. Cherchez l'empreinte divine laissée par sa main sur ces âmes de choix, et vous saurez celles qu'il se réserve. En toutes choses le discernement est un art difficile : il est particulièrement délicat dans la question des vocations. Ne faites point comme le pêcheur qui, dans la nuit, jette son filet à tout hasard, et qui fait main basse sur tout ce qu'il ramasse, que ce soit bon ou mauvais : vous, jetez le filet à la lumière du jour, et, parmi tant d'éléments qui se présentent, faites une sélection prudente, gardant ce qui est bon, rejetant ce qui serait dangereux.

Pour éclairer votre choix, vous avez besoin de connaître les signes de vocation. Ils se ramènent à

deux : *l'aptitude* et *l'attrait*. Pour qu'un enfant vous paraisse appelé à la religion, il faut qu'il soit capable d'en exercer les fonctions, il faut qu'il veuille l'embrasser. En effet, en destinant les âmes à une mission, Dieu leur donne les aptitudes nécessaires pour en remplir les devoirs, et il leur en inspire le goût : il les façonne et les attire. L'attrait ne vient point du ciel, lorsqu'il se manifeste dans un incapable ; quand une âme vous apparaît digne de participer à vos travaux, assurez-vous qu'un désir désintéressé la porte à cette forme du dévouement. L'aptitude et l'attrait sont deux marques également nécessaires pour juger des vocations.

Mais *l'aptitude* est une chose fort complexe ; elle dépend de la famille, du tempérament, de l'intelligence et du cœur des enfants. — *L'attrait* est encore plus difficile à discerner : il se présente à des degrés si variables, et il est accompagné d'intentions si diverses ! Nous allons essayer de démêler tout cela.

Honorabilité de la famille.

Que votre premier regard se tourne vers la famille. Soit qu'un enfant vous découvre ses désirs, soit que vous conceviez sur lui des espérances, avant de donner une réponse qui vous engage, avant de faire des ouvertures et de poser des questions qui vous lient, voyez ce que sont les parents. Et pourquoi tant veiller à ce point ?

Ce n'est point à la fortune de la famille que vous

regarderez : Dieu prend également ses élus parmi les pauvres et parmi les riches ; vous recevrez d'éga- les consolations des uns et des autres. Si les riches viennent à vous, réjouissez-vous : ils soutiendront vos œuvres de leurs ressources et de leur crédit. Si les pauvres arrivent plus nombreux, réjouissez-vous encore : Dieu n'a-t-il pas résolu de sauver le monde par la faiblesse des moyens humains, afin que nos œuvres procèdent visiblement de lui ? Ne regardez donc jamais à la richesse : n'ayez pour elle ni dédain ni envie. Laissez à Dieu le soin de vous nourrir et de vous vêtir.

C'est la bonté morale, les sentiments de foi, la vie honnête des parents que vous devez considérer. L'honneur de votre communauté y est engagé, l'ave- nir des sujets eux-mêmes en dépend.

Vous savez à quel point l'Église est soucieuse de l'honneur de ses ministres : elle ferme les portes du sanctuaire à ceux que l'infamie des parents rendrait un scandale pour les fidèles. Les fautes graves des parents restent comme une tache indélébile sur le front de leurs enfants ; or, ceux qui exercent dans l'Église le sublime ministère du sacerdoce ne doivent rien avoir à cacher. — Il faudrait qu'il en fût de même, quoique à un moindre degré, pour les aspirants à la vie religieuse. N'est-ce pas un déshonneur pour une Communauté de recruter ses membres dans les bas-fonds de la société ? Ce ne sont pas les petits et les pauvres qui forment ces bas-fonds : ce sont les gens malhonnêtes, quelle que soit d'ailleurs leur fortune,

les gens tarés, souillés de quelque faute publique, comme le vol ou l'impudicité. Cela s'applique sur- tout aux familles stigmatisées par une condamnation des tribunaux. Quel prestige auraient des maîtres sortis de tels rangs ?

Mais le défaut de prestige est encore le moindre mal ; croyez que les fils hériteront de leurs pères et seront affligés des mêmes vices. Pour parler avec précision, je dirai que l'hérédité créera en eux de violentes inclinations vers les vices de famille.

Ils resteront sans doute toujours maîtres de les surmonter ; mais qui ne sait avec quelle facilité l'homme, las de combattre, cède à la poussée de ses passions ? Dans certains cas surtout, la nature paraît empoisonnée dans sa source. Ces pau- vres enfants, ils sont irréprochables tant qu'ils sont jeunes : laissez venir l'âge, et vous les verrez tomber dans la fange. Quels regrets vous auriez alors d'avoir préparé la honte à votre famille religieuse ! Les bel- les exceptions, si consolantes qu'elles soient, n'infirm- ent point la règle générale. Ne pensez pas que vous deviez cueillir du raisin sur les ronces : la sève sor- tie d'une mauvaise racine ne produira que des fruits amers.

Jamais il n'avait été si nécessaire d'attirer sur ce point l'attention des éducateurs, tant sont nombreu- ses dans notre société les familles vicieuses. En pra- tique, vous ferez bien de suivre les règles suivantes : ne faites aucune avance aux enfants de familles tarées, quelque bons qu'ils paraissent ; s'ils demandent avec

instance l'entrée du sanctuaire ou de la vie religieuse, soumettez-les à une épreuve rigoureuse et prolongée, pour vous assurer qu'ils rachèteront par leurs mérites la faute de leurs parents ; un enfant pieux, énergique, ouvert, peut toujours être reçu dans la vie religieuse, après qu'il a donné des preuves de sa valeur personnelle.

Prenez de préférence l'enfant dont les parents sont honnêtes dans les affaires, appliqués au travail, rangés dans leur conduite, pénétrés de l'esprit religieux : ce plant-là est bon ; quand même il aurait des airs moins flatteurs, vous pouvez en espérer d'excellents fruits.

Le tempérament.

Nécessité d'y prendre garde.

Une fois rassuré du côté de la famille, considérez la nature de l'enfant. La nature ne doit pas seulement être intègre, mais encore favorable à la vie religieuse. Il est trop clair que certaines infirmités sont des signes de non-vocation : les sourds, les aveugles, les individus contrefaits, ne peuvent exercer la plupart des fonctions de l'apostolat, et l'Église interdit de les recevoir. Ce qui est moins facile à déterminer, c'est l'aptitude du tempérament.

Le tempérament exerce sur toute notre vie, sur nos idées, sur nos passions, sur nos actes par conséquent, une influence prépondérante. Suivant la distribution de nos humeurs, suivant la prédominance du sang, de la lymphe ou de la bile, nos ten-

dances varient notablement. C'est une loi indéniable que notre caractère est le fruit de notre tempérament ; c'est une loi non moins constante que l'homme agit suivant son caractère.

Peut-être allez-vous croire que j'admets le fatalisme, et que je regarde la vie d'un homme comme la solution mathématique d'une équation dont les éléments sont les dispositions organiques. A Dieu ne plaise que je nie la liberté ! l'homme reste maître de ses passions : le tempérament ne crée que des tendances, et la volonté peut toujours les dominer.

Mais, ce que l'homme peut, le fait-il habituellement ? A voir comment les choses se passent dans l'humanité, n'avez-vous pas constaté que l'homme suit bien souvent la pente de sa nature ? Ne serait-il pas désastreux qu'il y eût dans le clergé ou dans une congrégation de ces natures malsaines, capables, à un moment donné, de faire honte à la société dans laquelle elles vivent ? Il y a même des natures si ingrates que leur correction paraît moralement impossible, dont la responsabilité dans certaines fautes est tout à fait douteuse ; coupables ou non, ces défaillances lamentables ne seraient-elles pas pour l'état religieux un mal irréparable ? Parce qu'on n'a pas toujours veillé à ce point, on a laissé pénétrer dans le sanctuaire et dans le cloître des âmes absolument revêches au joug, dont les écarts ont fait le scandale des fidèles et la désolation de l'Église. Il est donc utile de vous faire connaître les tempéraments dont vous devez vous défier.

Enfants mous.

Gardez-vous bien de favoriser la vocation des enfants *mous* et sans ressort. A quoi vous serviraient-ils ? Ils ne pourraient que plier sous le poids de vos règles : ils manqueraient d'initiative, ils rempliraient négligemment toutes leurs fonctions. Paresseux et inactifs, ils ne feraient prospérer aucune œuvre : par eux, le désordre se glisserait dans les institutions les plus ferventes. Ce qui ne paraît pas serait plus désolant encore ; car, manquant d'énergie morale, leur cœur serait une proie facile à tous les vices : quels ravages la tentation ne fait-elle pas dans ces âmes indolentes ?

Cependant les âmes molles trompent aisément les éducateurs. Le visage est doux, aimable ; les traits bien reposés de la physionomie donnent l'apparence d'une conscience en paix. Mais sous le calme de cette surface, sous cette tranquillité extérieure, que de boue parfois se cache au fond du cœur ? Ne vous éprenez pas trop vite de ces natures paisibles : même quand elles ne trompent point par le dehors, même quand elles sont irréprochables au dedans, elles ont d'ordinaire l'inconvénient d'être sans ressources. Elles sont candides, je l'accorde ; mais le seront-elles toujours ? Comme elles sont innocentes parce qu'elles n'ont pas eu de tentations, craignez qu'elles ne succombent misérablement au premier danger.

Tant de fois j'ai vu des maîtres malavisés se laisser prendre à ces dehors flatteurs, que je ne saurais

trop insister sur ce point. Que la placidité du tempérament ne tienne jamais lieu de vertu ! Avant d'admettre des natures si désavantageuses, exigez des preuves de leur énergie, assurez-vous qu'elles sont capables d'effort.

L'enfant mou est facile à reconnaître. Il est paresseux au lever ; ses leçons lui coûtent trop pour qu'il les sache bien ; ses devoirs sont inachevés ; les fautes y abondent, parce qu'il ne prend pas les moyens de se renseigner ; sa nonchalance se révèle dans sa démarche, dans sa tenue, dans sa parole ; ses cahiers sont souvent malpropres ; son écriture est comme le graphique qui inscrit l'insignifiance de son âme. Autant il est recherché par les amitiés particulières, autant il manque de cœur : il ne sait ni aimer, ni se dévouer, ni se priver : ordinairement très flatté dans sa famille, il n'a développé que son égoïsme exigeant.

Ne confondez pas des actes de faiblesse avec la mollesse de nature : on corrige des défaillances ; on ne corrige jamais assez la mollesse extrême dont je parle, pour qu'on puisse espérer la formation d'un bon prêtre ou d'un bon religieux.

Natures violentes.

Les natures *violentes* m'inspireraient moins de défiance. Elles ont besoin de se modérer ; mais c'est un axiome, qu'il est plus facile de retrancher que de créer. Là où la poussée de la vie surabonde, on peut en mesurer et en régler la dépense.

Néanmoins, il y a des tempéraments si emportés, si susceptibles au moindre choc, qu'ils sont impropres à la vie commune. Semblables à la poudre qu'une petite étincelle enflamme en un instant, ils sont incapables de retenir le premier mouvement de la colère. Ils reviennent vite, car ils ont bon cœur : ils déplorent l'acte qui leur a échappé, et dont ils ne sont peut-être pas responsables. Mais, responsables ou non, ils seraient dans nos œuvres un élément destructeur, soit pour les relations intimes, soit pour les fonctions extérieures du ministère.

Or, dès le bas âge, ces violences de caractère se manifestent aisément. Il appartient au maître de discerner les enfants qu'on pourra corriger de ceux qui ne se domineront jamais entièrement. Aux premiers, il faut tendre les bras comme à de précieuses recrues, pleines de vie; aux seconds, il faut plutôt fermer la porte, comme à des éléments de guerre qui jetteraient le trouble dans les communautés.

Dans le doute sur l'issue définitive des efforts, mieux vaut commencer l'œuvre de la formation religieuse; mais, si la victoire sur le tempérament colére n'est pas complète, qu'on rejette dans le monde une cause certaine de discorde et de scandale.

Les mélancoliques.

Le tempérament *mélancolique* n'est point favorable à la vocation sacerdotale et religieuse. Elles sont bien dignes de pitié, ces pauvres âmes inquiètes, à humeur noire, qui voient des persécuteurs dans tous

ceux qui les approchent, qui sont fermées à toute prévenance aimable, qui souffrent de tout ce qu'elles voient, des avances qu'on leur fait aussi bien que des froideurs apparentes qu'on leur témoigne, qui se plaignent sans cesse de ce qu'on leur manque d'égards. Victimes d'une mauvaise nature, elles passent leur vie dans un vrai martyre. Ce qu'elles font souffrir aux autres, elles n'en sont pas le plus souvent responsables; ce qu'elles souffrent de la part de tous, Dieu seul le sait, et il le leur compte à mérite. Quoique bien dignes de compassion, elles sont un fléau redoutable pour les communautés : elles assombrissent les cœurs et tuent la joie par leur air maussade et leurs plaintes interminables. Dieu veuille qu'elles ne deviennent pas un foyer de mauvais esprit ! Allez à elles par charité, pour leur donner en aumône un peu de bonheur; mais, si elles manifestent quelque attrait pour votre genre de vie, faites-leur entendre que Dieu les destine plutôt à des travaux solitaires.

Il est aisé de distinguer de bonne heure ces malheureux tempéraments. L'enfant mélancolique parle peu, fuit la société, ne joue pas; son regard est timide, ordinairement baissé, ne se levant que furtivement vers vous; le succès de ses camarades lui cause un malaise et une jalousie que sa tenue même manifeste; quand on l'interroge, il ne s'ouvre pas, il ne dit pas ses peines, il ne révèle pas ses projets. Il y a toujours des nuages dans son ciel; aussi les rayons de soleil n'arrivent jamais jusqu'à lui : on

dirait une plante souffreteuse dont le vent du nord a flétri les bourgeons.

Portrait d'une bonne nature.

Regardez maintenant l'enfant sur qui le ciel a des desseins. Voici les traits principaux d'une nature prédestinée. — La physionomie, éclairée par un regard limpide, montre du premier coup la franchise et la droiture de l'âme : rien de faux ni de mensonger dans les paroles et les procédés. — Des actes de vertu révèlent déjà l'énergie du caractère : l'enfant est tout à son devoir ; il ne connaît pas les faiblesses du respect humain ; il sait rompre avec les mauvaises compagnies. Fort contre lui-même, il s'impose des sacrifices, non seulement pour éviter des reproches, mais encore par amour du bien, peut-être aussi par amour pour Dieu. — Souple, maniable, obéissant, gai, ouvert, ni susceptible ni fuyant, il est la joie de ses maîtres, il a toute leur confiance, et il se fait un bonheur de se prêter à leurs moindres désirs.

Si la franchise, l'énergie, la serviabilité sont des qualités communes à toutes les bonnes natures, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse rencontrer parmi elles des types bien divers. N'ayez pas cette idée étroite de la vocation, qu'on ne doit admettre que les âmes coulées en quelque sorte dans un même moule. La variété des caractères dans la pratique des mêmes vertus est un des plus beaux ornements de l'Église.

Soyez assuré qu'il se rencontre de bonnes natures

parmi les tempéraments lymphatiques ou sanguins, aussi bien que parmi les tempéraments nerveux ou bilieux. Un enfant lymphatique sera calme, ami des jeux paisibles, doux dans ses paroles, avenant dans ses manières ; mais il peut avoir du nerf aussi, et porter beaucoup de courage dans un corps débile. Ayant des passions moins vives, il sentira moins les combats à livrer dans la formation religieuse ; mais, dès lors qu'il n'est point paresseux, il sera pour votre œuvre un précieux secours. — Dans l'enfant nerveux, vous trouverez tout l'opposé : il a besoin de mouvement, il s'adonne aux jeux bruyants ; peut-être est-il prompt à s'échauffer dans la dispute ; mais son bon cœur lui fait bientôt tout oublier. S'il a des passions vives, il les combat et il en triomphe. S'il n'est point rancunier, aimez-le et tendez-lui les bras : bien formé par le noviciat, il portera dans vos œuvres l'initiative et la persévérance.

C'est vous dire qu'il faut comprendre les enfants. Sous les défauts qui font saillie, cherchez les qualités qui sommeillent. Quand d'excellents germes de vertu se cachent sous des légèretés d'âge faciles à corriger, ne rejetez point un enfant pour son tempérament. Les traits nettement accentués que je vous ai signalés au début sont seuls dignes d'exclusion.

L'esprit.

J'arrive maintenant aux qualités les plus importantes, je veux dire celles de l'esprit et du cœur.

Elles sont même seules importantes : si j'ai parlé de la famille et du tempérament, c'est à cause des influences nécessaires qu'ils exercent sur les actes de l'esprit et du cœur.

L'esprit est la partie maîtresse de l'homme, car c'est lui qui le mène. L'esprit est tout ensemble le phare lumineux qui éclaire nos voies et le gouvernail qui dirige notre marche. Tandis que le cœur, source des passions, fournit l'énergie morale qui nous fait avancer ; l'esprit, par le jugement, nous tient dans le droit chemin.

Ouvrez la porte du sanctuaire ou de la vie religieuse aux esprits d'intelligence ouverte et de justice éprouvée ; écarter au contraire les esprits bornés, les esprits faux, les esprits téméraires et orgueilleux de leur propre mérite.

Valeur intellectuelle.

Faut-il que je vous exhorte à faire grande estime des enfants intelligents ? Ne sentez-vous pas que l'esprit est un bien de si haute valeur qu'il peut compenser même certains défauts de caractère ? Quand vous faites des vœux pour que des vocations germent parmi vos élèves, vos désirs ne s'arrêtent-ils pas avec plus de complaisance sur les plus ouverts au savoir ? Cette inclination est très fondée en raison.

L'expérience vous a appris que c'est l'intelligence qui donne le plus de prestige aux enfants : toujours le plus intelligent domine les autres et dirige leurs pensées. On sourirait peut-être de la vocation d'un

jeune homme médiocre ; en tout cas, ses bons exemples seraient sans grande action sur ses condisciples. On respectera certainement la vocation de celui qui a de la valeur ; sa bonne tenue et ses paroles exerceront dans votre classe une heureuse influence.

De plus, cette valeur intellectuelle fera respecter le sacerdoce et les communautés religieuses : on ne dira pas que c'est le refuge des paresseux et des incapables ; on dira que c'est une armée d'élite, dans les rangs de laquelle ne s'enrôlent que les habiles et les braves. N'est-il pas vrai qu'on respecte, avant tout examen, une cause pour laquelle se dévouent des esprits éclairés ? Quelle haute idée on aura de votre Institut, si vos meilleurs élèves se donnent à vous ! On vous regarderait, au contraire, d'un œil dédaigneux, si vous ne receviez que des gens faibles et naïfs. Dieu nous garde d'être conduits en cela par la moindre pensée de vanité ! C'est le seul intérêt des œuvres apostoliques qui nous suggère ces réflexions.

En effet, l'apôtre a besoin tout à la fois de prestige et de capacité réelle : l'intelligence donne l'un et l'autre. Ces enfants devront faire de fortes études, ils devront donner un enseignement qui les honore et qui soit estimé. Quelque habile que soit le dressage opéré dans un noviciat ou un séminaire, nos travaux dépendent essentiellement de notre valeur personnelle. Car nous ne sommes pas des machines montées, des automates dont tous les mouvements sont prévus et réglés comme ceux d'une horloge.

Êtres libres et maîtres de nos actes, nous relevons plus de notre initiative intérieure que de l'impulsion donnée par le dehors : donc nous agissons d'autant mieux que nous serons plus pénétrants et plus ingénieux.

Et puis vous dirai-je toute la fascination qu'exerce l'esprit de l'homme ? Avec quelle facilité le maître intelligent prend possession de la jeunesse ! La vive impression de clarté qu'il fait sur les âmes les tourne et les fixe vers lui : toute idée qui émane de lui laisse une empreinte ineffaçable sur les élèves qu'elle atteint.

Au reste, nous savons que Dieu se plaît à recruter ses soldats parmi les meilleurs sujets. Dans les siècles passés, de grands génies lui ont humblement consacré leur vie : aujourd'hui encore, le corps religieux ne le cède en valeur intellectuelle à aucune société laïque. Si parfois nous méritons qu'on nous jette la pierre pour certaines insuffisances, c'est le défaut de culture et non le défaut d'aptitude qui en est cause.

Esprits ordinaires.

Ce n'est pas à dire que vous ne deviez accepter que de brillants esprits. Il y a des hommes d'un bon sens consommé, doués de talents seulement ordinaires, mais judicieux, pleins de cœur, habiles dans le maniement des âmes et des affaires, pratiques et appliqués, qui vous seront plus utiles que des génies transcendants. Partout où vous les mettez, ils rem-

pliront exactement leurs devoirs : ils enseigneront avec fruit, ils pénétreront les âmes par le parfum de leurs vertus, ils toucheront les cœurs par les œuvres de leur dévouement.

Accueillez aussi des enfants plus faibles, quand ils présentent du côté du cœur de sérieuses garanties. Ne vous chargez point cependant de sujets que vous ne pourriez pas utiliser. Mais de ces âmes de moindre envolée, exigez une parfaite docilité ; car, manquant de lumière et d'initiative, elles ne peuvent qu'être mises en mouvement ; si elles étaient entêtées, vous ne sauriez en tirer parti, car elles n'entendraient rien aux plus sages raisons.

Il serait malaisé de déterminer à quel niveau vous pouvez descendre : je ne puis dire à quel degré une intelligence devient trop bornée. Mais ce qui ne peut être exprimé est plus facilement senti. Un enfant qui n'aime point l'étude, qui n'y a point de succès, à qui la mémoire fait défaut, qui ne peut assembler les membres d'un raisonnement, est une nullité qu'il faut écarter du sacerdoce et de toute congrégation enseignante. Que de fois ces non-valeurs ont empêché une congrégation de se recruter parmi les jeunes gens cultivés ? Ne dites pas que c'est une considération humaine, qu'il ne faut pas y prendre garde : croyez-moi, elle a son importance, car il faut bien de l'humanité pour que le ferment de la grâce puisse y opérer son œuvre.

Jugement.

La justesse est la plus essentielle qualité de l'esprit. Les esprits faux sont un danger perpétuel pour les communautés. Sont-ils étroits et courts? lorsqu'ils se heurtent à une idée fausse, vous ne pouvez les faire avancer. Sont-ils ouverts et brillants? lorsqu'ils dévient, ils vont très loin dans les voies de l'erreur. Remarquez que les esprits faux se rencontrent bien plus fréquemment parmi les gens bornés que parmi les hommes intelligents. J'insère ici cette réflexion, parce que souvent on se défie trop des hommes d'esprit et pas assez des natures bornées : souvent un trait de lumière qui jaillit d'une âme intelligente est prise pour une nouveauté pernicieuse ; ce qui pouvait être une révélation est pris pour un danger.

Quoi qu'il en soit de ce point, la plupart des malheurs qui affligent les communautés religieuses sont causés par des hommes à jugement faux. Ils entreprennent sans prévoyance ; ils se jettent dans les aventures ; ils ne savent point reconnaître leurs écarts ; et, lorsqu'ils sont arrivés aux abîmes, ils n'ont pas la simplicité de saisir la main qu'on leur tend pour les ramener au devoir. La sagesse, qui donne la mesure et la clairvoyance dans les actes, doit donc briller au front de quiconque aspire à la conduite et à la formation des hommes. Aussi prenez-y garde, et ne recevez que des hommes sûrs. Le bon sens fait des œuvres solides et durables ; les esprits faux ne sont que des démolisseurs.

Ce que je dis là s'applique également aux idées pratiques et aux idées spéculatives. Mais les travers d'esprit sont beaucoup plus dangereux dans les questions intellectuelles que dans les questions pratiques. Principalement lorsque la foi est en jeu, les conséquences peuvent être irréparables. C'est pourquoi les individus téméraires en fait de doctrine, amis de nouveautés malsaines, désireux de se singulariser par des sentiments contraires à ceux de l'Église, doivent être écartés avec grand soin. Cette tendance, assurément, est rare dans les jeunes enfants : mais je parle de la vocation pour tous les âges, et je dis que la docilité de l'esprit dans les choses de la foi est une qualité indispensable pour une vocation solide.

De bonne heure un enfant donne la portée de son jugement. Voyez s'il est irrésolû dans ses actes ou précipité dans ses résolutions ; s'il est inconstant et bizarre dans sa conduite ; s'il est incohérent dans ses devoirs, singulier dans ses observations ; s'il se compromet par de graves imprudences : ce sont les signes d'une âme mal équilibrée. L'homme sage est plutôt lent à prendre une décision, timide à exprimer son avis, prudent et modéré dans ses entreprises, surtout logique dans la suite de ses pensées et de ses actes : sa vie suit une ligne qui ne dévie jamais.

Esprits orgueilleux.

Je vous signalerai un dernier défaut de l'esprit : c'est la suffisance. L'orgueil de l'esprit est une con-

séquence de sa fausseté. L'homme trop épris de son talent n'hésite jamais, ne suppose point qu'il puisse errer, ne souffre point qu'on le critique ni même qu'on lui donne des avis charitables. Au contraire, il cherche la louange et la flatterie, il veut des témoignages explicites rendus à son mérite. De tels sujets se mettent au-dessus des règles, estiment misérable tout ce qui s'est fait avant eux, se croient investis de la mission de changer la face de la terre. Revêches à l'obéissance, toujours armés de bonnes raisons pour excuser leur conduite, ils sont impossibles à gouverner, et d'ailleurs leurs œuvres sont frappées de stérilité.

Oh ! aimez les esprits modestes, défiants de leurs propres forces. Cette vertueuse défiance de soi n'est point une dissolution des forces, un amollissement de la volonté. Dans ces âmes humbles surgissent les nobles entreprises, les idées fécondes : facteurs obscurs du vrai progrès, elles font avancer les œuvres sans s'en attribuer le mérite. Sous le pédantisme se dissimule beaucoup de faiblesse : la force s'abrite sous la modestie.

Ne vous laissez donc point prendre par les brillants dehors des élèves épris d'eux-mêmes. Que leur suffisance naisse du fond de leur nature, ou qu'elle ait été produite par de maladroites adulations, ils ne peuvent aspirer au sacerdoce et à l'état religieux qu'à la condition de se corriger.

Intelligents et judicieux, humbles et dociles, timides dans leurs paroles quoique forts dans leurs concep-

tions, tels sont donc les esprits que la main de Dieu a marqués pour vous.

Le cœur.

Si l'esprit est le gouvernail qui dirige l'homme, le cœur est la source de sa vie et le réservoir de ses énergies morales. Il importe donc que le cœur soit bon et riche. D'un cœur corrompu ne procéderait qu'une vie sans honneur ; un cœur sans générosité n'inspirerait que des actes faibles. A peine est-il besoin de démontrer que la pureté et le dévouement sont les deux qualités essentielles d'un cœur d'apôtre. Sans la pureté, comment porterait-il en religion le vœu de chasteté ? Sans le zèle du dévouement, comment s'acquitterait-il des austères devoirs de son apostolat ?

Pureté du cœur.

En fait de vocation, la question de la pureté des mœurs est à la fois la plus importante et la plus délicate. Elle relève principalement du confesseur, seul juge compétent en cette matière : c'est lui qui doit la juger en dernier ressort. Il lui appartient d'apprécier quelles ressources présentent les âmes pour porter les vœux : il y a des âmes qu'il recevra quoi qu'elles aient péché ; il y en a d'autres qu'il exclura malgré leur innocence apparente. Combinant les principes de la saine théologie avec les lois ordinaires de la psychologie humaine, il saura lire dans la conscience qu'il voit à découvert les secrets de l'avenir.

Cependant un maître ne peut se désintéresser de la question. Il ne peut juger que sur les apparences : mais ces apparences sont souvent assez suggestives pour lui révéler à peu près les tendances et les habitudes d'un enfant : d'ailleurs, souvent des faits extérieurs le mettent sur la voie pour reconnaître le vrai état du cœur. Plusieurs signes révèlent le cœur intact, au moins l'amour de la vertu : c'est la candeur du regard, la délicatesse à fuir les moindres fautes, l'éloignement des mauvaises compagnies, la réserve dans les paroles et dans les regards, l'horreur des mauvaises lectures, l'éducation sévère et vigilante donnée par les parents, la fermeté du caractère et l'amour du sacrifice. Aux marques opposées se reconnaît le vice.

Pour que l'éducateur n'entame aucun pourparler au sujet de la vocation avant de s'être assuré de la moralité d'un enfant, il faut qu'il soit fortement convaincu que la pureté de vie est nécessaire au jeune aspirant à l'apostolat.

Tout apôtre vit au contact du monde ; les dangers sont semés sous ses pas ; mille pièges sont artificieusement tendus devant lui. Et, dans ce commerce incessant d'un monde corrompé, il faut qu'il garde une âme saine ; il doit enchaîner et subjugué des passions sans cesse sollicitées. Le succès de son ministère y est attaché ; car, si le cœur se gâte, plus de zèle dans l'âme, plus de bénédiction d'en haut, plus d'estime de la part des hommes. Il avait pour mission d'embaumer la société de la bonne odeur de Jésus-

Christ, et il est devenu un centre de contagion.

Or, que peut-on attendre d'un enfant gâté de bonne heure par le vice ? La source de la vie n'y est-elle pas comme empoisonnée ? C'est un grand secours à l'homme, dans les tentations troublantes, de se sentir enveloppé d'un rempart de pudeur dont il n'a jamais renversé les murailles : on ne fait pas, de gaieté de cœur, une première brèche à l'honneur et à la conscience. Supposez, au contraire, un enfant qui ait brisé toutes les barrières, qui ait goûté de de toutes les jouissances criminelles ; il est comme désarmé devant l'ennemi ; sa résistance n'est ni courageuse ni tenace. Voilà le motif très grave qui vous fait une obligation d'examiner la conduite des enfants, et de ne point admettre pour votre ministère apostolique ceux qui n'offriront pas un espoir sérieux de persévérance dans la vertu.

Les enfants qu'il faut écarter.

Il n'est pas possible d'établir une règle déterminant avec précision le cas d'exclusion. Une seule chose est évidente : il faut absolument écarter les enfants qui ont exercé sur leurs condisciples une influence corruptrice, soit par leurs paroles, soit par leurs actes. Car, s'ils viennent à se corriger momentanément, vous devez craindre que leurs instincts vicieux ne se réveillent plus tard et ne causent alors d'irréparables scandales.

Que ces pénitents, sincèrement convertis, soient reçus dans des monastères où ils vivront abrités

contre toute tentation : ce sera excellent. En effet, la vie religieuse n'est pas faite seulement pour les saints : on a bien fait de créer des asiles où sont recueillis les pécheurs, où sont protégés les faibles qui redoutent à juste titre les défaillances de leur nature. Mais ni le sacerdoce séculier ni les congrégations menant une vie apostolique ne doivent accepter de pareils sujets. Si cette règle fondamentale était mieux suivie, nous compterions moins de chutes déshonorantes. Chose étonnante, tous les supérieurs et directeurs reconnaissent la vérité théorique de ce principe moral : en pratique, ils cèdent trop aisément : comme une exception est toujours possible, ils espèrent que tel cas particulier sera l'heureuse exception. A quels regrets aboutit cette illusion !

De ce qu'un enfant a été victime de mauvaises fréquentations, il ne faudrait pas immédiatement conclure contre sa vocation. S'il a été entraîné, s'il a regretté ses fautes, s'il a fait une éclatante réparation, s'il manifeste de l'énergie de caractère, s'il prouve que l'instinct de l'honnêteté prend en lui le dessus, une faiblesse passagère pourra vous paraître suffisamment compensée.

J'aurais beaucoup plus de défiance pour les âmes molles, quand même elles n'auraient été mêlées à aucun scandale. Ces élèves paresseux, qui recherchent le bien-être, qui sont avides d'amitiés particulières, dont la conduite manque de fermeté, présentent peu de garanties pour l'avenir. Un regard pénétrant découvrirait parfois bien des vices sous

ces dehors insignifiants. Mais la préservation eût-elle été réelle, que cette innocence ne durera que jusqu'au premier éveil des passions.

Gardez-vous donc tout à la fois d'une trop grande sévérité et d'une trop naïve confiance. Le plus sûr moyen de ne point tomber dans l'erreur, est de renvoyer un enfant à son confesseur. A un enfant qui exprime des velléités de vie religieuse, dites d'abord : « Mon petit ami, parlez de cela à votre confesseur : s'il vous encourage, je vous faciliterai les voies ; s'il vous dissuade, mieux vaut ne pas entreprendre l'impossible. » Il peut arriver que, dans des cas très rares, cette sage précaution ne soit pas sans inconvénients : en temps ordinaire, elle doit être prise.

Générosité.

Ce qu'il est plus facile au maître de juger par lui-même, c'est la générosité du cœur, le dévouement prêt au sacrifice. L'amour du sacrifice est un des signes les plus assurés de vocation. Il est en relation intime avec la pureté morale ; car il en découle et il la produit. De plus, il garantit la constance et le zèle dont un apôtre a besoin.

L'apostolat est une immolation quotidienne sur l'autel du Seigneur : toujours se vaincre, toujours se livrer, c'est toute la vie de l'éducateur et du prêtre. Il faut donc avoir toujours le glaive en main pour retrancher les poussées mauvaises de la nature : caprices, sensualité, volonté propre, projets personnels, amour de l'indépendance. Puis il faut s'épuiser

pour les âmes, verser son sang goutte à goutte pour l'œuvre de Dieu. Un premier effort est aisé : mais rester, durant de longues années, attaché à un labeur obscur et pénible, c'est un vrai martyre. Une âme vigoureusement trempée peut seule entreprendre et soutenir une telle vie.

Assurément, on ne peut exiger des enfants qu'ils soient aguerris à ce point dès l'âge de douze à quinze ans. Mais on reconnaît à certains indices ce qu'ils promettent pour l'avenir. S'ils sont ponctuels à tous leurs devoirs, s'ils ne se laissent point dominer par de mauvais camarades, s'ils aiment à se priver pour le bien des autres, s'ils sont compatissants et dévoués envers les malheureux, soyez sûr que le cœur est bon.

Règles pratiques.

Je termine ici l'étude des signes auxquels on reconnaît l'aptitude à la vocation sacerdotale ou religieuse. Quoique j'aie moins visé à préciser des règles qu'à éveiller votre attention sur des idées importantes, je crois utile d'ajouter quelques réflexions pratiques.

D'abord, évitez toute précipitation dans vos jugements. Il faut un assez long commerce avec les enfants pour les bien connaître. Comme ils ne sont point dissimulés, vous découvrirez sans doute promptement leurs tendances, leurs qualités et leurs défauts. Mais ces bonnes qualités ne sont-elles point seulement à la surface ? Sont-elles profondément

enracinées dans l'âme ? Ces défauts qui vous choquent sont peut-être légers, et ils dérobent à vos regards des ressources précieuses. Par exemple, un enfant est mou dans le bas âge ; mais, s'il se corrige, s'il devient courageux, il sera un digne ouvrier dans le champ du Maître. Ne vous pressez donc pas : lorsqu'un enfant exprime le désir de travailler dans votre Institut, prenez le temps de l'étudier avant de l'admettre ou de l'exclure.

Les défauts signalés, je l'ai déjà dit, ne doivent être considérés comme exclusifs que s'ils sont très notables. Nous devons compter sur l'influence de la grâce et sur les efforts des enfants. Dieu peut donner la victoire à des âmes qui ont de grandes luttes à livrer contre les inclinations de la nature. Ainsi, le fils d'un homme alcoolique pourra être plus porté qu'un autre à la boisson : mais, s'il se modifie, s'il prend des habitudes de sobriété, s'il donne l'espérance d'une vie régulière, pourquoi la faute du père lui fermerait-elle l'entrée de la vie apostolique ? Cependant plus le danger de la chute est grand, plus les garanties de vertu doivent être sérieuses. Pour connaître le courage d'un enfant, mettez-le à l'épreuve : qu'il vous montre qu'il est capable d'amendement.

Quand les aptitudes d'un enfant sont incontestables, vous pouvez lui faire des avances discrètes. Si elles sont douteuses, abstenez-vous de l'interroger. Dans ce cas de doute, lorsque l'enfant fait une demande positive, il est préférable de faire essayer la vie du séminaire ou du noviciat. Les vocations

deviennent si rares qu'il n'en faut perdre aucune par imprudence. Aucune épreuve ne révèle mieux les aptitudes d'un sujet que l'exercice même de la vie qu'il veut mener toujours : vie austère sous le poids de laquelle fléchissent les épaules de ceux que Dieu n'appelle pas ; vie délicieuse pour ceux que Dieu appelle et qui ont le courage de vaincre leurs défauts.

L'attrait.

Sa nécessité.

Mais faudra-t-il engager dans la voie où vous marchez tous ceux en qui vous découvrirez les marques de l'aptitude ? Non, vous chercherez parmi eux ceux que la grâce incline à la vie religieuse. Car Dieu invite, sollicite ceux qu'il y destine ; cette impulsion intérieure se manifeste sous forme d'*attrait*.

L'attrait est absolument nécessaire : que personne ne prenne par force le joug du Seigneur, car il doit être suave et doux à porter. Il y a, dans toute vie d'homme, des heures noires et des passages durs à franchir. L'austérité du devoir, la continuité du travail, la lassitude, le dégoût, mille tentations éprouvent la force des plus courageux. Qu'arriverait-il, au moment de la tempête, si le religieux regrettait ses engagements et maudissait les mains qui l'ont enchaîné ? Comme il a besoin de pouvoir dire alors : « Cette croix est rude, mais j'ai bien voulu la prendre ; je l'ai aimée, je l'ai embrassée, je ne regretterai pas le fardeau que j'ai pris librement » La démarche

d'une âme qui se livre à Dieu doit être absolument spontanée, afin de n'éveiller jamais aucun remords.

Aussi vous recommanderai-je d'avoir le plus grand respect pour la liberté des enfants. Quand un enfant vous paraît sage, appliqué, pieux, zélé même, ne concluez pas nécessairement qu'il a une vocation sacerdotale ou religieuse. Ces marques sont purement négatives : la vocation doit se manifester par des signes positifs. Or, le signe positif est l'attrait spontané de l'enfant. Ne cherchez donc point à suppléer cet attrait ; laissez-le germer sous la grâce de Dieu. Abstenez-vous de sollicitations importunes ; évitez surtout de faire naître un attrait tout naturel par l'appât de promesses flatteuses. L'aptitude peut être très sérieuse sans créer l'attrait, sans créer la vocation par conséquent ; mais l'attrait, s'il est sérieux, créera l'aptitude en appliquant l'enfant à l'acquisition de la science et de la vertu.

L'attrait bien caractérisé.

Cependant l'attrait revêt diverses formes. Tantôt il est fortement senti et vivement exprimé, tantôt il est mêlé d'hésitation, tantôt il est au fond d'une âme sans qu'elle en ait conscience. Que fera le maître en ces différentes conjonctures ?

Le premier cas n'offre aucune difficulté. Dans les âmes promptes, ouvertes, ardentes, l'attrait apparaît de bonne heure : il se manifeste par le goût des pratiques et des œuvres de la Société, et par un vif désir de s'y agréger. Souvent il précède la première

communion; d'ordinaire il se précise et se fortifie à cette première rencontre de l'enfant avec le Maître. La présence réelle de Dieu dans un cœur pur n'est point stérile; elle y allume le feu de la charité. Que se passe-t-il au juste dans l'âme de l'enfant? veut-il goûter toujours les joies de cette intime union? veut-il se mettre à l'abri du souffle impur qui ternirait son âme? ou bien veut-il faire quelque chose pour Celui qui l'inonde de tant de bonheur? Pressé à la fois par tous ces sentiments, l'enfant conçoit le désir de se donner à Dieu: il sera prêtre ou religieux, c'est un dessein bien arrêté. Que cette idée s'efface, c'est qu'elle ne venait pas de Dieu; qu'elle demeure, qu'elle s'accroît, qu'elle résiste à tous les obstacles, c'est que l'Esprit-Saint l'a formée.

Dans certains cas, l'attrait peut être momentanément interrompu: poussée des passions mauvaises, illusions passagères de jeunesse, préoccupation d'étude, fascination d'une situation brillante dans le monde, toutes ces causes peuvent voiler pour un temps la lumière de la vocation. C'est ainsi que l'Étoile disparut devant les Mages tandis qu'ils traversaient Jérusalem. Il faut alors mettre l'enfant dans des conditions favorables au retour de l'attrait: une lecture pieuse, la participation à des œuvres de zèle, une retraite de quelques jours, sont des moyens puissants pour rendre une âme attentive à la voix de Dieu. Si l'appel d'en haut ne se fait pas entendre, laissez venir l'heure de la Providence, et priez-la de manifester ses volontés.

Lorsqu'un enfant vous déclare ouvertement son attrait pour la vie sacerdotale ou religieuse, votre rôle est facile à remplir. Après avoir pris quelque temps pour y réfléchir, pour vous assurer des aptitudes de l'enfant, pour constater que son désir est persévérant et fort même contre l'épreuve, faites paternellement toutes les démarches nécessaires pour lui ouvrir le Séminaire ou le Noviciat.

Caractères hésitants.

Vous serez très embarrassé avec les caractères hésitants. Incapables de prendre une décision par eux-mêmes, ils discutent même les décisions qu'on leur donne. S'ils n'avaient ni aptitudes saillantes, ni attrait marqué, vous les abandonneriez à l'analyse stérile de leurs sentiments contradictoires. Mais souvent, par leurs qualités intellectuelles et morales, par leurs aspirations les plus intimes, ils semblent prédestinés aux œuvres de zèle. Ils sont si droits et si courageux, qu'une fois liés à une mission, ils en remplissent les devoirs avec un plein succès. Il peut même arriver que leur indécision soit toute superficielle et qu'elle n'ait pour cause que la peur instinctive de faire un premier pas. Pour ces âmes flottantes, l'intervention du maître ou du directeur est d'une souveraine importance.

Mais est-il bien permis de fixer en faveur du sacerdoce ou de l'enseignement les incertitudes d'une âme qui hésite? Saint Thomas se pose la question pour la vie religieuse, et il répond hardiment par

l'affirmative. La raison qu'il en donne me paraît fort solide. Il est toujours permis de conseiller l'état le plus parfait, le plus favorable au salut éternel, le plus profitable à la gloire de Dieu. Il y a plus lieu de calculer les dangers auxquels expose la vie mondaine, que les rigueurs auxquelles condamne la vie du cloître : car, plus une carrière est périlleuse, plus il faut réfléchir avant de l'embrasser.

Ce que le Docteur angélique enseigne pour la vie religieuse, ne peut s'appliquer sans restriction au sacerdoce ni même aux congrégations enseignantes. Le prêtre et l'éducateur, vivant au contact du monde, sont exposés à des périls que ne connaît pas le religieux abrité sous son cloître : aussi y a-t-il des âmes pour qui le salut eût été plus facile dans le monde que dans les œuvres du ministère apostolique. Mais, s'il faut user avec circonspection de la pensée du grand Docteur, il y a des cas où on peut, où on doit même en user. Quand les aptitudes d'un enfant vous sont connues, quand elles donnent de sérieuses garanties de vertu, le danger personnel n'existe pas, et vous pouvez sans crainte déterminer une vocation qui n'hésite que devant la grandeur de votre état et la difficulté de vos fonctions.

Pas d'attrait apparent.

Enfin, il y a des enfants que Dieu appelle et qui ne s'en doutent pas : la dissipation, l'irréflexion, des fautes peut-être, les empêchent de prêter l'oreille à cette voix intérieure. D'autres sentent le désir naître

au fond de leur cœur : mais, soit timidité, soit fausse honte, ils n'en font jamais rien connaître. Dans bien des circonstances, le maître doit aller au-devant de ces âmes. Par des insinuations discrètes, il doit appeler leur attention sur les mouvements inaperçus de leur esprit, sur les aspirations réelles mais inconscientes de leur cœur. Une parole aimable invite à se déclarer des sentiments qui n'osaient point paraître au jour. Combien d'hommes, arrivés à l'âge mûr, ont fait l'aveu suivant : « Si, dans ma jeunesse, on avait facilité les ouvertures de mon âme, si on m'avait parlé de vocation, c'est de bon cœur que je serais devenu prêtre ou religieux. » N'allez donc point, par trop de réserve, laisser se perdre d'excellentes vocations. Soyez sûr que vos invitations ne remplaceront pas le germe divin ; elles briseront seulement l'écorce qui en arrêtaient le libre épanouissement.

Prenons un exemple. Voici un enfant qui se distingue entre tous ses camarades ; il les surpasse par l'intelligence et la piété ; il est docile à vos ordres et courageux au devoir ; sa conduite est exemplaire ; vous voyez la pureté de son âme resplendir dans la limpidité de son regard. S'il voulait, s'il sentait l'appel de Dieu, avec quelle joie vous en feriez votre fils adoptif et vous lui confieriez l'héritage de votre mission sublime ! Mais rien n'annonce qu'il pense à partager vos travaux : il va retourner à l'atelier de son père, ou bien l'ambition de sa famille le poussera hors de son rang vers une position plus lucra-

tive et plus honorable. Allez-vous rester sans parole devant lui ? vous quittera-t-il sans que, par vous, la grâce l'ait sollicité à l'apostolat ? Non, vous lui parlerez ; vous l'interrogerez sur ses projets d'avenir ; vous lui ferez connaître vos rêves de père à son sujet ; vous lui exposerez les joies et la sécurité d'une vie de sacrifice, la gloire et la portée sociale d'une mission de prêtre ou d'éducateur. Puis vous prierez pour que le grain jeté dans cette âme germe, s'il plaît à Dieu.

Ce n'est pas violenter un enfant que de lui parler de la sorte : c'est seulement le rendre attentif ; si Dieu l'appelle, il entendra sa voix.

Qualités de l'attrait.

De quelque façon que l'attrait se soit fait jour dans l'âme, il n'est bon qu'à la condition d'être désintéressé, surnaturel et constant.

Il doit être désintéressé, c'est-à-dire non inspiré par les considérations humaines de l'intérêt. Vous avez bien à veiller sur cette pureté d'intention. Elle manque souvent chez les pauvres, elle n'existe pas toujours chez les riches. Les uns n'envisagent que le bien-être que l'on goûte dans l'état sacerdotal ou religieux : élevés dans la misère et parfois manquant de pain, ils voient dans la vocation le moyen d'arriver à une situation moins gênée, débarrassée des préoccupations de la vie matérielle. Pour les parents peu fortunés et chargés d'enfants, la vocation est un soulagement : ce sera une bouche de moins à nourrir,

une position de moins à créer. Peut-être arrive-t-il que des prêtres compatissants dirigent de jeunes enfants vers un noviciat religieux pour décharger la famille. — D'autres, qui n'ont point à lutter contre la faim, aspirent à cette vie tranquille, exempte de grands soucis, entourée d'une réelle honorabilité, dans laquelle ils voient des prêtres et des religieux couler des jours sereins. C'est bien tout ce que considèrent les voisins et les amis, quand ils voient partir le jeune aspirant : « Tu as raison, mon fils ; là, tu auras bien moins de tracas. » Qu'attendre d'une âme qui n'aurait été guidée que par de pareils motifs ?

L'attrait doit être positivement surnaturel, soit dans le principe qui le fait naître, soit dans la fin qu'il se propose. Vous saurez que le principe est divin, si la fin poursuivie est vraiment surnaturelle et divine. Deux motifs principaux prouvent le caractère surnaturel d'une vocation : « Je veux sauver mon âme, en m'engageant dans une vie adonnée à la religion et abritée contre les dangers du monde : je veux que ma vie serve à d'autres âmes, que les forces physiques et spirituelles mises par Dieu entre mes mains soient dépensées pour la cause de l'Église. » Là où se formule un langage si religieux et si apostolique, soyez sûr que l'inspiration vient de Dieu. Quand les travaux de l'apostolat apparaissent comme une corvée qu'on se résigne à subir, la vocation doit vous paraître fort douteuse. Ce sont les vocations sans surnaturel qui préparent l'encombrement et les désordres dont gémissent certaines familles religieuses.

Enfin, il faut que l'attrait se soit montré constant : il serait même utile qu'il eût résisté à quelque épreuve. Ce serait un procédé très blâmable de s'emparer de jeunes enfants dès la première fois qu'ils manifestent des goûts pour la vocation religieuse. Vous venez, je suppose, de leur adresser la parole ; vous leur avez fait sentir la noblesse de l'apostolat chrétien ; vous avez éveillé dans leur cœur l'amour de la vertu et la flamme du zèle. A peine avez-vous fini votre discours, qu'ils veulent vous suivre au noviciat, marcher sur vos pas dans les missions lointaines : ils sont impatients de saisir la palme que vous leur avez montrée si glorieuse. Calmez, croyez-moi, cet enthousiasme juvénile. Il n'est pas conforme à la nature qu'on moissonne le jour même où on a semé. Retournez le sillon sur ces grains que vous avez jetés dans les âmes. Plus tard, ceux qui germeront paraîtront au grand jour : vous les recueillerez. — En règle générale, ne vous fiez qu'à un attrait qui a déjà duré : la persévérance passée est une garantie nécessaire de la persévérance à venir.

CHAPITRE IV

DES SOINS

A PRENDRE POUR DÉVELOPPER, CONSOLIDER
ET FAIRE FRUCTIFIER LES VOCATIONS

 Importance et délicatesse du sujet.

Jusqu'ici nous avons traité des moyens de susciter et de discerner les vocations. La part de l'homme est grande assurément dans ces débuts : mais il semble que la part de Dieu y soit prépondérante. Du moment où une vocation s'est déclarée, où le germe est sorti de terre, le temps de la culture proprement dite commence. Alors, la part de l'homme est beaucoup plus saillante, car le développement d'une jeune plante est subordonné aux soins dont on l'entoure. Plus ces soins seront assidus et intelligents, plus la récolte définitive sera abondante et précieuse.

Cette partie de notre étude est à la fois la plus délicate et la plus importante. — Elle est délicate, parce qu'il s'agit de retracer les devoirs de nos maîtres en religion, et parce que rien ne demande à être conduit avec plus de justesse que la formation du prêtre et du religieux. — Elle est importante, parce qu'elle a pour objet l'œuvre la plus haute qui s'accomplisse dans l'Église. Il faut en parler ; car, si

Enfin, il faut que l'attrait se soit montré constant : il serait même utile qu'il eût résisté à quelque épreuve. Ce serait un procédé très blâmable de s'emparer de jeunes enfants dès la première fois qu'ils manifestent des goûts pour la vocation religieuse. Vous venez, je suppose, de leur adresser la parole ; vous leur avez fait sentir la noblesse de l'apostolat chrétien ; vous avez éveillé dans leur cœur l'amour de la vertu et la flamme du zèle. A peine avez-vous fini votre discours, qu'ils veulent vous suivre au noviciat, marcher sur vos pas dans les missions lointaines : ils sont impatients de saisir la palme que vous leur avez montrée si glorieuse. Calmez, croyez-moi, cet enthousiasme juvénile. Il n'est pas conforme à la nature qu'on moissonne le jour même où on a semé. Retournez le sillon sur ces grains que vous avez jetés dans les âmes. Plus tard, ceux qui germeront paraîtront au grand jour : vous les recueillerez. — En règle générale, ne vous fiez qu'à un attrait qui a déjà duré : la persévérance passée est une garantie nécessaire de la persévérance à venir.

CHAPITRE IV

DES SOINS

A PRENDRE POUR DÉVELOPPER, CONSOLIDER
ET FAIRE FRUCTIFIER LES VOCATIONS

Importance et délicatesse du sujet.

Jusqu'ici nous avons traité des moyens de susciter et de discerner les vocations. La part de l'homme est grande assurément dans ces débuts : mais il semble que la part de Dieu y soit prépondérante. Du moment où une vocation s'est déclarée, où le germe est sorti de terre, le temps de la culture proprement dite commence. Alors, la part de l'homme est beaucoup plus saillante, car le développement d'une jeune plante est subordonné aux soins dont on l'entoure. Plus ces soins seront assidus et intelligents, plus la récolte définitive sera abondante et précieuse.

Cette partie de notre étude est à la fois la plus délicate et la plus importante. — Elle est délicate, parce qu'il s'agit de retracer les devoirs de nos maîtres en religion, et parce que rien ne demande à être conduit avec plus de justesse que la formation du prêtre et du religieux. — Elle est importante, parce qu'elle a pour objet l'œuvre la plus haute qui s'accomplisse dans l'Église. Il faut en parler ; car, si

beaucoup de livres indiquent aux inférieurs la voie qu'ils ont à suivre, on a trop peu écrit sur les méthodes à prendre dans l'éducation des éducateurs eux-mêmes. De plus, ces méthodes ne sont pas un secret qui ne doit être connu que des maîtres; en effet, notre éducation se fait moins par l'action du dehors que par la poussée du dedans; elle est moins le fruit du travail de nos directeurs que le résultat de notre application personnelle; elle se commence seulement au noviciat, pour se poursuivre par nous durant notre vie entière. Nous avons donc tous intérêt à connaître ce qu'on a voulu faire de nous et les moyens qu'on a pris dans ce but pendant la période de notre formation.

Qualités des maîtres.

C'est un art bien difficile que celui d'élever les jeunes recrues du clergé et des congrégations religieuses. Ce rôle spécial d'éducateur, pour être bien rempli, demande beaucoup d'intelligence et de dévouement : de l'intelligence, pour éviter les excès et tenir les voies justes, pour saisir le caractère et utiliser les ressources de chaque novice, pour servir à chaque âme le régime intellectuel et moral dont elle a besoin; du dévouement, pour consacrer sa vie à une œuvre sans éclat, pour ne point céder à la lassitude qu'engendre la monotonie, pour n'attendre aucun retour d'âmes qui ne puisent en nous la vie que pour la verser à d'autres.

Parce qu'il est difficile, ce travail n'est pas tou-

jours bien accompli : aussi n'a-t-il pas toujours un plein succès. Combien de vocations se perdent durant les années de formation? Parmi celles qui aboutissent, combien paraissent stériles dans les œuvres, ou du moins ne donnent pas tous les fruits qu'on attendait? Je sais qu'il serait injuste d'attribuer à la source toutes les impuretés qu'entraîne le ruisseau : les eaux, sur leur cours, rencontrent tant d'éléments de corruption! Cependant, si le développement des vocations laisse partiellement à désirer, il serait téméraire, nuisible même à notre œuvre, d'en attribuer la cause aux seules dispositions imparfaites des jeunes gens qui peuplent nos noviciats et nos séminaires. En confessant humblement que nos méthodes peuvent et doivent se perfectionner, que nos efforts peuvent et doivent être plus habilement dirigés, nous devenons, par cette sage défiance, plus zélés, plus attentifs, et, partant, plus utiles à notre œuvre.

Nature et grâce.

A quelque degré que cette œuvre s'opère, elle doit être dirigée par le même principe. Ce principe se tire du but même qu'il s'agit d'atteindre. Ce qu'on veut, c'est la formation d'un apôtre pour l'Église de Dieu. Or, un apôtre est, par définition, un homme en qui règne et travaille le Christ. Remarquez les deux parties de la définition : il faut un homme, et dans cet homme le Christ doit vivre. En d'autres termes, la nature et la grâce doivent agir de concert

pour former le religieux et le prêtre. Savoir mettre en œuvre toutes les richesses de la nature, les élever et les vivifier par les ressources divines de la grâce, tel est en abrégé tout le plan de l'éducation bien comprise.

L'oubli de cette loi fondamentale a conduit aux plus désastreuses conséquences. Hors de l'Église, la préoccupation exclusive de la nature a mené les hommes au paganisme. Dans l'Église, la mystique incomplète de certains hommes a tronqué le christianisme et réduit parfois des chrétiens à une sorte d'annihilation intellectuelle, morale et sociale. Pour édifier le chrétien, il faut prendre l'homme bien redressé pour solide fondement. Renoncer à soi-même, fouler aux pieds la nature, suivant la leçon du Christ et des Saints, ce n'est pas tuer l'homme; c'est retrancher ses passions mauvaises, ses inclinations perverses, ses caprices dangereux, ses inspirations fausses. Ainsi réprimée dans ses désordres, la nature n'est pas morte, mais refaite, mais guérie de ses blessures, mais susceptible d'être rendue participante de la vie même de Dieu.

De cette conception de la vie chrétienne se déduisent trois règles que l'éducateur ne doit jamais perdre de vue : — développer les qualités de la nature, santé, intelligence, volonté, sentiments nobles ; — arracher les mauvaises tendances, passions basses, caprices, légèreté, faiblesse de caractère... ; — faire couler à flots le surnaturel dans les âmes par l'enseignement de la foi et les pratiques

religieuses. Car, il appartient à la grâce de corriger les travers de l'esprit et de la volonté, de développer, en les divinisant, les puissances de la nature.

Et ne croyez pas que ces trois règles supposent dans l'éducation trois phases successives, de sorte qu'on corrige d'abord la nature, qu'on en développe ensuite les qualités, qu'on surnaturalise enfin le tout. Non, les trois effets s'obtiennent par un seul et même acte, en vertu d'une seule et même préoccupation : faire régner en nous Jésus-Christ. Dès que Jésus règne dans un cœur, il opère par sa présence la répression des vices et le développement des ressources naturelles. De ce principe élevé découlent tous les devoirs que nous allons exposer dans le détail.

Diverses étapes.

Suivons maintenant l'enfant depuis le jour où il découvre sa vocation jusqu'à son entrée dans le ministère apostolique. Le supposant âgé de douze ans environ, nous aurons quatre étapes à lui faire parcourir : le temps qu'il passe encore à l'école primaire, son séjour dans un petit séminaire ou un petit noviciat, sa formation religieuse dans un grand séminaire ou au noviciat proprement dit, ses premiers pas dans les Œuvres. La vocation, pour être bien cultivée, doit être suivie jusqu'à l'époque de la moisson. Dans chaque situation, l'enfant doit recevoir des soins différents : mais tout doit s'enchaîner de façon à rendre le religieux ou le prêtre vraiment accompli.

Une volonté supérieure doit présider, dans chaque diocèse et dans chaque congrégation, à cet enchaînement logique des actions qui se succèdent près de l'enfant : concevrait-on qu'une œuvre de cette importance fût abandonnée au hasard des inspirations individuelles ?

Premiers soins à l'école primaire.

Conservar les enfants.

En règle générale, un enfant ne doit pas être interné dans un séminaire ou un noviciat dès le jour où il parle de vocation. Un tel empressement serait sujet à de nombreux inconvénients.

La vocation doit être éprouvée, et la persévérance du désir en est la meilleure épreuve. Dans certains pays de foi, l'idée de vocation germe dans un grand nombre d'âmes : sous l'influence d'une parole vivante et surnaturelle, tous les jeunes écoliers voudraient se donner à Dieu dans la religion. Laissez tomber cette première flamme ; les désirs superficiels s'effaceront, les désirs sérieux deviendront plus intenses. Vous saurez mieux ceux que Dieu appelle. — Cette prudente sélection allégera l'énorme fardeau de vos dépenses. Ce sont les vocations précipitées qui encombrant nos maisons et absorbent les ressources de la charité. Quel profit pour nos œuvres, si les aspirants auxquels nous ouvrons les portes étaient déjà moralement sûrs de leur avenir ! — Enfin, il faut éviter l'impression fâcheuse que produirait sur

le peuple notre précipitation ; à aucun prix nous ne devons passer pour des accapareurs ; nous n'avons pas le droit d'exposer notre recrutement au mépris et aux justes critiques des hommes. Rien surtout n'est plus capable de nuire à nos œuvres que ces défections nombreuses, fruit de décisions trop hâtives, qui jettent des mécontents et des déclassés dans les milieux les plus favorables aux vocations. — Ajoutez à cela le trouble et le désarroi que ces défections causent toujours dans les communautés : l'exemple des découragés est démoralisant, même pour les vocations solides.

Ces raisons me paraissent assez graves pour que le maître d'école garde près de lui les jeunes aspirants. Combien de temps ? Assez longtemps pour que la vocation s'affermisse, pour que les parents donnent leur consentement au départ de leur fils. L'opposition de la famille n'est point d'ordinaire un refus. La plupart du temps, les parents ne veulent qu'une épreuve : souvent les difficultés qu'ils présentent à la prompte réalisation d'un désir naissant sont l'effet d'une prudente et sage réserve.

Jamais une vocation sérieuse ne périra dans une attente raisonnable. Si l'enfant ressent un vif attrait, il insistera, il vous sollicitera. Celui qui aura gagné l'entrée du noviciat à force de supplications sera plus attaché à sa vocation que celui qui aura seulement cédé aux conseils d'un maître trop pressé.

Cependant, comme il importe de soustraire à tous les périls et de faire grandir ces jeunes plantes,

avant de les arracher de leur milieu, le maître aura à cœur de leur prodiguer les soins les plus assidus.

Commencer leur formation.

Que le jeune aspirant sente dans vos procédés une affection toute spéciale. Pour vous, ce n'est plus un étranger, ni même un simple disciple : c'est un frère, un ami, presque un égal ; ayez pour lui une bienveillance plus marquée, une charité plus intime et plus dévouée. Dans cette douce familiarité, l'enfant verra s'effacer peu à peu la distance qui séparait le maître de l'élève.

Ces relations étroites exposent à plusieurs défauts qu'il faut éviter. — D'abord, que votre affection ne dégénère pas en sensibilité malade : c'est un objet sacré que Dieu vous confie ; respectez-le, n'allez pas en faire un jouet. — Gardez-vous aussi de cette faiblesse qui ferme les yeux sur des fautes qu'on n'ose pas corriger ; sans rompre avec la douceur, soyez plus exigeant, en fait de travail et de tenue, pour ceux qui ont des aspirations religieuses. — Ne divulguez pas leur secret. Plus vous enveloppez d'ombre et de silence les jeunes vocations, plus le germe fermentera dans les cœurs. Si l'enfant était trahi, il pourrait rougir de son dessein devant ses camarades ; tourmenté et peut-être ridiculisé par eux à cette occasion, savez-vous s'il n'y renoncerait pas ? Soyez sûr que l'indiscrétion a fait échouer bien des aspirations sincères devant les assauts du respect humain.

Comme les âmes énergiques sont seules une vraie ressource pour l'Église, attachez-vous à viriliser dès leur bas âge les aspirants à l'apostolat. Jamais, plus qu'à douze et quinze ans, ils n'auront le courage de faire effort. Au reste, dans les premières crises de l'adolescence, de combien de périls l'effort de la volonté ne tirera-t-il pas ces enfants ? Triomphant dans les premières luttes pour la vertu, ils porteront plus d'énergie et d'espoir dans les combats futurs.

Vous aurez mille occasions d'éprouver leur attrait et de fortifier leur caractère : l'exactitude dans les devoirs, l'application dans leur accomplissement, la fuite des sociétés mauvaises, la complaisance à vous rendre service, la fidélité à vaincre leur humeur ou trop emportée ou trop timide. Vous seriez un excellent directeur, si vous leur faisiez tenir le compte exact des victoires qu'ils remportent chaque jour sur leurs défauts.

Que le progrès dans les sciences accompagne ce progrès dans la virilité. Un aspirant doit occuper les premiers rangs de sa classe : sa vocation, connue plus tard, produira une excellente impression sur ses camarades. Il bénéficiera de tout le savoir acquis près de vous ; ou bien ses études ultérieures se trouveront abrégées, ou bien cette solide préparation rendra possible un développement scientifique très honorable à votre Institut. En versant en lui tout ce que vous avez de science, apprenez-lui surtout à réfléchir ; une seule idée, traversant l'esprit comme

un trait de lumière, vaut mieux que cent pages péniblement entassées dans la mémoire.

Durant ces mois ou ces années de culture individuelle, faites aussi grandir la piété. La piété est peu consciente chez les enfants : ou bien elle est purement machinale, ou bien elle est objet de jouissance sensible. Rendez-la plus personnelle, plus spontanée, plus solide, plus féconde, dans votre jeune étudiant. Qu'il prie plus souvent et avec plus de soin : qu'il se confesse et communie plus souvent et avec plus de fruit. Mais n'allez point le fatiguer par une surcharge de pratiques capables d'inspirer le dégoût et de créer la routine.

Évitez plus encore de le fatiguer par une surveillance trop active. Si votre vigilance doit l'abriter contre lui-même et contre le monde, elle doit aussi respecter sa spontanéité. Je ne connais pas de malaise plus douloureux que l'impression d'être sans cesse enveloppé des regards scrutateurs d'une police ouverte ou secrète.

N'ayez aucune crainte pour la vocation d'un enfant que vous élèverez de la sorte. Heureux et bon sous votre main paternelle, il sentira croître ses désirs. Il triomphera des hésitations de sa famille et de vos sages lenteurs : bientôt vous le conduirez au séminaire ou au noviciat.

Petits séminaires et petits noviciats.

Leur nécessité.

A quel âge faut-il retirer du monde les aspirants au sacerdoce et à l'état religieux? Je réponds sans hésiter qu'il faut les prendre jeunes. Et cette réponse n'est point contraire à ce que j'ai écrit plus haut contre la précipitation. Ce n'est pas à la première ouverture qu'il faut s'emparer d'un enfant : mais, après que l'attrait s'est montré persévérant et efficace, il y a grand profit à recevoir de bonne heure les âmes que Dieu appelle.

La raison fondamentale est que, sans ce moyen, le nombre des vocations ne sera point suffisant pour nos besoins. Il serait superflu de faire ici le tableau des dangers du monde : ils sont tels que la plupart des jeunes gens s'y laissent prendre. Traverser, parmi tant de périls, la première crise des passions et la première crise intellectuelle, c'est s'exposer à un naufrage presque certain du cœur et de l'esprit. Beaucoup d'âmes sans doute sont ressuscitées par la grâce de cette mort temporaire ; mais il en reste des cicatrices assez mal fermées pour qu'il y ait toujours à craindre des chutes nouvelles. Ces âmes si profondément atteintes auront perdu d'ordinaire et l'aptitude et l'attrait de la vocation. Si rares sont ceux qui échappent à ces tempêtes du monde, qu'il s'en présente en fort petit nombre à la porte de nos séminaires et de nos noviciats. Ce sont des vocations

d'élite, je le concède ; mais, réduite à ces seules recrues, que deviendrait l'armée religieuse ?

Ne vous laissez donc point émouvoir par ceux qui prétendent que nos vocations seraient beaucoup plus solides, si toutes avaient subi l'épreuve des orages du monde. Sans rester dans le monde, une vocation peut-être secouée par la tempête et jeter dans l'âme de profondes racines. Aussi, dans tous les siècles, et particulièrement depuis le seizième, l'Église a-t-elle pris soin de recueillir dès l'enfance et de former dans des asiles spéciaux ceux que la grâce inclinait vers le sacerdoce.

Les besoins de la formation cléricale et religieuse font un devoir de prendre les enfants de bonne heure. Il faut un temps si long pour s'initier aux sciences humaines et s'exercer aux vertus chrétiennes ! Il faut tant de souplesse dans les âmes pour qu'elles s'ouvrent au savoir et pour qu'elles se façonnent aux pratiques austères !

Le prêtre et le religieux éducateur ont à recevoir un développement intellectuel qui honore leur état et qui leur permette d'en remplir les obligations. Aujourd'hui surtout que la science est si répandue, qu'il n'y a point d'autre aristocratie que celle du savoir, quel prestige aurait un prédicateur ou un maître d'école qu'on pourrait accuser d'ignorance ? Mais la science est un champ très vaste ; mais la science ne profite point, si elle a été cultivée d'une façon trop hâtive : la science demande donc à la fois de l'application et du temps. De plus, la science n'est bien

accessible qu'aux jeunes : elle passe sans laisser son empreinte sur les cerveaux durcis par l'âge. Chacun voit en effet que les années, en mûrissant le jugement, ralentissent l'activité vitale et ferment la mémoire.

Ce que je dis de la formation de l'esprit s'applique de même au caractère. Dans la jeunesse, l'âme se laisse façonner comme une cire molle ; elle est assez humble encore pour permettre qu'un maître s'en empare et la travaille. L'expérience apprend que les gens plus âgés ne sont ni aussi malléables ni aussi défiantes d'eux-mêmes. La persuasion où ils sont qu'ils se suffisent empêche de tirer parti du peu de souplesse qui leur reste.

Est-il un temps plus favorable à cette formation que les années qui s'écoulent entre douze et vingt ans ? A cet âge, le jeune homme n'est point encore assez mûr pour travailler aux Œuvres : en consacrant ces années à son propre développement, il ne les ravit donc point à la société. Tendre dans son corps, sans pli définitif dans son caractère, il est apte à se laisser modeler sur l'idéal qu'aura conçu son maître.

L'étude même de la vocation demande que les enfants soient reçus de bonne heure dans les séminaires et les noviciats. Il y a deux façons d'étudier sa vocation : l'examen attentif des dispositions de l'âme pendant une retraite, l'essai pratique de la vie qu'on doit mener toujours. Dans une retraite, l'examen ne peut conduire qu'à une décision provisoire ; il

est aisé, en effet, de se faire illusion, soit dans un élan de ferveur passagère, soit dans l'application exclusive de l'esprit à un seul genre de considérations ; c'est pourquoi la décision prise dans une retraite doit toujours être révisée au noviciat. L'exercice de la vie religieuse ou cléricale éclaire beaucoup mieux une vocation : l'âme fait l'essai de ses forces, elle constate si la vie réelle qu'elle souhaitait peut satisfaire tous ses désirs, elle juge à l'abri de toute surprise et de tout enthousiasme : alors se fait la sélection qui sépare les vocations sérieuses des aspirations superficielles.

A ce point de vue, une année de noviciat proprement dit, pour un jeune homme qui sort du monde, ne sera pas toujours une garantie définitive de vocation. Mais l'enfant qui aura traversé la longue épreuve du petit noviciat et du petit séminaire, s'il a été bien dirigé, sera solidement fixé dans son dessein.

*
* *

La gravité de ces motifs ne peut échapper à personne. Qu'il soit donc établi pour nous qu'un enfant ne saurait entrer trop tôt dans la voie où Dieu le veut. La question est résolue depuis longtemps pour le clergé. Dès le temps de saint Charles-Borromée, on ouvrait les séminaires aux jeunes aspirants à la cléricature : abrités contre les dangers du monde, ils se formaient à la science et aux vertus du sacerdoce. Depuis un siècle, il n'est plus un seul diocèse en France qui ne compte un ou plusieurs petits sémi-

naires : pépinières sacrées, que les évêques ne sauraient entourer d'une trop vive sollicitude.

Dans ces dernières années, les congrégations religieuses se sont aussi préoccupées d'élever des enfants pour leurs Instituts. Les enfants que la grâce incline à la vie religieuse sont reçus tout jeunes, nourris et instruits gratuitement. Les études finies, ils ne subissent aucune violence : libres de rentrer dans le monde ou de commencer les exercices du noviciat, ils vont là où les mènent leurs attraits et leurs aptitudes. Il est juste que la congrégation bénéficie principalement des sacrifices qu'elle a faits : c'est en effet pour elle désormais la source la plus féconde de recrutement. Assurément, comme la route est longue, beaucoup de sujets se lassent et restent en chemin ; mais un grand nombre de sujets aboutissent et deviennent d'excellents religieux.

De quelque nom qu'on les appelle, écoles apostoliques, jувénats, petits noviciats, scolasticats, ces établissements méritent toutes nos sympathies. Il est à souhaiter que les chrétiens fortunés les soutiennent de leurs ressources ; les prêtres séculiers doivent leur être favorables et ne pas mettre obstacle à leur recrutement. Dans l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, une Œuvre spéciale, très prospère, sous le patronage du bienheureux de la Salle, a été fondée pour l'entretien de ces petits noviciats.

Des institutions si utiles aux congrégations d'hommes ne seraient pas moins nécessaires pour les communautés de femmes. Il n'est pas moins avantageux

aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons d'être reçues de bonne heure dans les juvénats. Ici, on se heurtera toujours aux préjugés du monde. Ce sont les vocations de filles qui rencontrent le plus d'obstacles de la part des parents. Bien des raisons psychologiques, d'un haut intérêt spéculatif, motivent ces oppositions. Il serait superflu de les analyser ici. On prétend que les jeunes filles sont plus naïves, plus faibles, plus faciles à surprendre que les jeunes garçons, et que, pour cela, il faut les tenir en une tutelle plus sévère contre les attraits de la vie religieuse. Avec plus de vraisemblance peut-être, on pourrait affirmer qu'elles sont plus précoces, plus hardies, plus fortes pour déclarer leurs désirs, et que, par conséquent, le danger de séduction n'est point plus à craindre. C'est dire que, dans la mesure où les préjugés du monde le permettront, il serait bon de créer aussi des petits noviciats pour les congrégations de religieuses.

Mais quelle direction faut-il donner à ces enfants de nos petits séminaires et de nos noviciats? Sur quels points en particulier doit se porter la sollicitude des maîtres qui en ont la garde? Ne pouvant faire ici un traité d'éducation secondaire, je mettrai seulement en saillie les choses qui ont le plus besoin d'être dites. A ces jeunes aspirants, donnez, je vous en conjure, de la santé, de la liberté, du savoir et de la piété. Avant de discuter ces quatre mots, écoutez ce que je veux exprimer.

Santé du corps.

D'abord la *santé*. Si frères sont ces jeunes tiges, qu'à moins d'y veiller avec grand soin vous les laisserez s'étioler. Il est très douloureux de perdre de jeunes aspirants dans les noviciats. Mais parmi ceux que la mort épargne, combien restent malingres et sans vigueur? Croyez que les anciens avaient raison de dire : « L'âme est saine dans un corps sain. » Loïn d'être plus apte à la vertu, un corps débilité arrête l'âme dans son élan vers la perfection : la misère physiologique cause souvent, hélas! bien des misères morales. Sans doute, je ne souhaite pas des organismes puissants en qui les passions prendraient aisément le dessus. Mais les maîtres de la vie spirituelle savent bien que les natures languissantes sont sans ressort, sans énergie. N'est-ce pas pour cette raison que les saints craignaient tant les funestes effets des convalescences prolongées? Dans une bonne nature, où le sang coule à l'aise, où ne s'accumule aucune humeur fâcheuse, vous trouverez la franchise, l'ouverture, la joie, l'entrain, l'amour du sacrifice.

Vos enfants auront une santé parfaite, s'ils ont de l'air, du pain, des jeux et du sommeil. — Respirer, c'est vivre : faites entrer l'air par de vastes ouvertures dans vos classes, vos dortoirs; par des récréations nombreuses et bien ordonnées, faites prendre fréquemment des bains d'air pur à ces jeunes tempéraments. Sans être aussi malsaine que l'air confiné, l'ombre a ses inconvénients; la lumière est plus

hygiénique que le demi-jour. — Il ne convient pas que des religieux aiment la recherche dans leur nourriture : étant simple, qu'elle soit du moins abondante. L'homme avancé en âge, dont la croissance est finie, oublie parfois que le jeune homme a besoin de plus de pain pour entretenir la sève de sa jeunesse. — Le mouvement active la circulation, rend aisées les fonctions digestives, porte les provisions d'air pur dans les recoins les plus cachés de l'organisme. Que les enfants jouent, qu'ils courent : cette agitation est salutaire, elle établit cet équilibre d'humeur qui favorise toutes les vertus. J'ai peur de l'enfant qui ne joue pas. — Enfin, donnez largement le repos des nuits ; de jeunes étudiants ont besoin de huit heures de sommeil. Et ne craignez pas que les heures accordées à l'hygiène soient une perte pour l'étude. L'esprit n'avance au travail que si le corps est bien dispos et la tête libre : aussi rien ne facilite le travail intellectuel, comme la vertu d'ailleurs, autant que le bon état de l'organisme. En procurant la santé de votre juvénat, vous procurez donc du même coup les avantages spirituels du présent et les succès apostoliques de l'avenir.

Liberté d'âme.

J'ai parlé ensuite de la *liberté*. Loin de moi la pensée d'affaiblir la discipline et d'ouvrir aux jeunes gens les voies dangereuses de la licence. Il ne s'agit point de livrer les âmes à leurs propres caprices et d'abandonner à tout hasard la grande affaire de l'é-

ducation. Toujours les âmes devront se former à la perfection en suivant la loi fondamentale du respect et de l'obéissance.

Mais il faut que cette obéissance soit douce, que cette discipline soit paternelle, que cette ligne du devoir soit assez souple pour ne point briser la nature. La liberté dont l'enfant a besoin ne consiste pas à agir à sa guise ; c'est la dilatation du cœur, c'est la sensation d'être au large, c'est le bonheur de vivre dans le milieu où l'on est. L'impression de l'homme libre est toute différente de celle d'un esclave ; le premier sent qu'il est au foyer domestique, le second sent qu'il est prisonnier ; l'un vit dans la joie comme un enfant de la maison, l'autre agit sous l'étreinte de la peur, comme un étranger qu'on peut jeter dehors. L'homme libre suit le devoir qu'il aime ; l'esclave subit une règle qu'il déteste.

Or, suivant que le cœur se sent libre ou esclave, les résultats de l'éducation sont très différents. Celui qui a grandi dans la liberté est ouvert, aimable, sociable, d'abord facile ; il est raisonnable et bon ; sa conscience est droite ; il sait se conduire ; il aime sa vocation. Celui qui a porté des chaînes d'esclave apparaît amoindri et dégradé par la servitude même ; il est fuyant, d'humeur difficile ; il esquive le devoir ; il est incapable de se diriger par lui-même ; la force seule le contraint. Voulez-vous avoir de tout cela la preuve expérimentale ? Comparez les enfants des écoles où les maîtres sont des pères, avec les enfants des écoles dont les maîtres sont des tyrans redoutés.

Et ne croyez pas que tout ceci soit affaire de sentiment. Il y a une manière de se faire obéir et aimer, comme il y a une manière de se faire redouter et haïr. Évitez la surveillance tracassière, les réprimandes hautaines, les punitions injustes, les défiances persévérantes, les partialités injurieuses ; aimez votre jeunesse, laissez-la souvent à sa conscience, sachez pardonner aux larmes du repentir, soyez bon et sans rancune envers les faibles, appartenez à tous également : à cette condition, vous serez un père de famille, et des hommes libres grandiront sous votre toit.

Le savoir.

Qui ne comprend aujourd'hui la nécessité du savoir ? Peut-être fut-il une époque où l'humilité se complaisait dans la médiocrité ; aujourd'hui, dans l'impasse redoutable que nous traversons, chacun de nous comprend que nous ne serons jamais trop bien armés pour la lutte. A moins qu'elle ne tombe dans un caractère pédant, la science ne dégoûte point des fonctions religieuses ; comme elle anoblit l'âme, elle l'aide, au contraire, à persévérer dans les occupations les plus humbles. Non seulement elle anoblit, mais elle rend heureux, elle rend honorable aux yeux du monde, elle accroît l'influence apostolique du maître.

Pour que la science soit départie dans une large mesure aux jeunes aspirants, qu'on leur donne pour maîtres les religieux et les prêtres les plus éclairés. Ce choix doit se faire avec une grande sollicitude :

ne serait-il pas regrettable qu'on introduisit dans le personnel des petits séminaires des ecclésiastiques signalés à l'administration par leur défaut d'âge ou de maturité ? La vocation d'un professeur doit dépendre de ses aptitudes personnelles, et non des circonstances plus ou moins délicates qui l'enveloppent. — Les meilleurs maîtres ne sont pas toujours ceux qu'on nomme de bons *classiers*, d'une exactitude irréprochable dans leur besogne ; car les enfants ont surtout besoin de penseurs et d'initiateurs. Je trouve excellente l'ambition de conquérir des diplômes ; mais, si elle devient trop absorbante, cette préoccupation arrête l'essor de l'esprit et dessèche la sève de l'âme. Ce sont des apôtres vivants et non des blocs étiquetés que les besoins de l'Église réclament ; or, la vie ne s'allume qu'au contact de la vie, comme la flamme au contact de la flamme.

Le maître intelligent ne vise point à charger la mémoire de ses élèves, mais plutôt à ouvrir leur esprit à la pensée personnelle. Pour y réussir, il suffit presque qu'il pense et qu'il travaille lui-même. Ses procédés sont simples : il cause souvent avec ses élèves ; il cherche, en chaque question, à mettre en relief les efforts de l'esprit humain racontés par l'histoire, il fait aimer la lecture. Ces moyens sont, à des degrés divers et suivant la compétence des maîtres, à la portée de tous. Je souligne en particulier l'amour de la lecture comme le vrai secret d'élargir les âmes et de faire goûter l'étude.

Mais, direz-vous, en procédant de la sorte, le

maître avancera lentement dans l'explication de son programme. — Sans doute; mais cela n'est point inquiétant. D'abord les programmes sont faits pour les âmes, et non les âmes pour les programmes. Ensuite, cette bienfaisante lenteur évitera le surmenage, cette rouille toute moderne qui fait de si profonds ravages dans la santé et dans les facultés intellectuelles.

La piété.

Enfin la *piété* est l'atmosphère divine que doit respirer l'âme de l'enfant. De la piété naîtront pour lui les joies pures, les enthousiasmes ardents, toutes les énergies morales. A cet âge encore tendre, où les jouissances sensibles sont indispensables au tempérament, donnez satisfaction, par des fêtes splendides et des cérémonies touchantes, à ce besoin de la nature. De ces impressions religieuses, de ces touches de la grâce, il restera des traces que n'effaceront point les vagues tourmentées de la vie réelle. Faites que rien ne rende l'enfant plus heureux que les choses de religion.

Sous ce mot de piété ou de formation religieuse, il faut entendre deux choses : l'instruction et les pratiques. Pour être sérieuse et bien vivante, l'instruction doit être donnée graduellement par un maître spécial, qui ait reçu, pour ce ministère, une formation professionnelle. Eh quoi ! chaque division de l'enseignement aura un professeur spécialiste dans sa partie, qui soit tout pénétré de sa partie, et l'en-

seignement religieux serait abandonné, comme une occupation parasite et de surcroît, à des professeurs qui ont l'esprit lié à d'autres sujets? — Les pratiques doivent être modérées, mais bien faites; que les prières soient courtes, mais qu'elles soient un cri de l'âme; que les communions se fassent comme chaque confesseur le jugera à propos, mais qu'elles portent du fruit.

Qu'on évite seulement les excès du zèle. Ainsi une théologie trop abstruse rendrait la foi pénible, la religion fatigante, et soulèverait des difficultés intempestives. Une piété trop méticuleuse, des exercices trop prolongés, des communions trop multipliées, lasseraient l'âme et dessécheraient, par la routine, un cœur qu'il faut garder libre et entier pour le noviciat.

Grands séminaires et noviciats.

Dans la culture des vocations, la phase la plus importante est celle du noviciat et du grand séminaire. Tout ce qui précède n'en est que la préparation; là s'opère le travail qui donne à l'âme sa forme définitive, sa valeur utile. Période très délicate à traverser, celle où la plante est en fleur, où le fruit va commencer; un mauvais jour, un ciel sombre, une pluie battante, un rien peut compromettre la moisson. Il en est de même pour les âmes : le temps du noviciat clérical ou religieux a une influence décisive sur leur avenir.

Assurément, l'espace en est trop restreint pour qu'il soit possible de tout commencer et de tout conduire au plein achèvement. Du moins, c'est dans la vie du prêtre et du religieux l'époque où une vive impulsion est donnée à toutes les qualités de l'apôtre. Les vertus en voie de développement s'avancent et se fixent, les habitudes religieuses se contractent, les défauts se corrigent, l'élan est donné pour toutes les œuvres apostoliques. Là se façonne le religieux et se dresse l'homme d'action.

Les maîtres de noviciat et les directeurs de séminaire qui donnent à l'œuvre des vocations ce suprême couronnement connaissent leurs obligations. Si je les rappelle ici, c'est surtout pour le bien de leurs subordonnés, qui doivent concourir à cette œuvre de formation et la poursuivre activement durant toute leur vie. N'ayant point la prétention d'écrire un traité d'ascétisme, je ferai seulement quelques remarques sur les points essentiels.

Pour former le religieux, il faut lui donner de la conscience, du caractère, de l'esprit intérieur. Pour former l'apôtre, il faut allumer en son âme le zèle apostolique et lui communiquer le savoir professionnel.

La conscience.

Je mets la conscience en première ligne, parce que, sans elle, les plus riches qualités humaines n'auraient aucune valeur aux yeux de Dieu, et ne produiraient aucun fruit utile dans la religion. Comment les supé-

rieurs pourraient-ils compter sur nous, s'ils n'étaient assurés de la droiture et de la fermeté de notre conscience?

La conscience est cette disposition d'âme qui nous fait agir pour Dieu et non pour les hommes, sous le regard de Dieu et non sous le regard des hommes. L'homme de conscience est conduit par le seul amour du devoir et non par la crainte des jugements humains. Il est aussi régulier dans le secret que sous les yeux du public. Pour le retenir dans l'obéissance, il suffit que Dieu connaisse ses actes, juge ses intentions. Que les hommes l'estiment, le délaissent ou même le jugent à rebours, peu lui importe, pourvu qu'il n'ait point failli à son devoir, pourvu qu'il n'ait point blessé le regard souverainement pur de Dieu. Il a horreur du mal à cause du mal même, et non à cause du mépris et de la disgrâce qu'il pourrait encourir. Une imperfection l'inquiète parce qu'elle est une imperfection, et non parce qu'elle peut mener à de fâcheuses conséquences. Le bien lui plaît et l'attire, soit parce qu'il est beau, soit parce qu'il est voulu de Dieu, et non parce qu'il attire l'estime des supérieurs et procure de l'avancement.

Oh ! que de telles âmes sont précieuses pour une communauté ! Quelle paix éprouvent des supérieurs en leur confiant une mission délicate, en les chargeant d'obligations assujettissantes, en les jetant au milieu d'inévitables périls, en les abandonnant à leur propre initiative ! Si je n'ai aucune garantie de votre conscience, que penserai-je de vous, lorsque

vous serez votre seul maître, lorsque vous serez dérobé à tous les regards, lorsque votre action échappera à tout contrôle? Je ne sache pas qu'il y ait un point qui doive plus attirer la sollicitude d'un directeur de jeune novice, clerc ou religieux.

Aujourd'hui, il faut y veiller plus que jamais, car bien des occasions se présentent où l'enfant est porté à déformer sa conscience. L'éducation des internats, collèges ou pensionnats, prête beaucoup à cette déviation d'âme. La surveillance y est active, continue; les punitions sont une menace perpétuelle pour tout élève qui suivra les instincts remuants de sa nature. Cependant le besoin d'initiative et de mouvement le presse d'échapper à la contrainte; il tente alors d'éviter et la loi et les pensums; s'il manque à la loi sans se cacher, il est victime du pensum; comment ne dissimulerait-il pas? Il dissimule en effet, et bientôt s'établit en lui cette persuasion qu'il n'est point coupable, s'il n'a point été pris. Des habitudes de ce genre paraissent insignifiantes dans un écolier; dans un novice, dans un religieux, dans un prêtre, elles seraient désastreuses.

Depuis que la loi néfaste du service militaire jette nos jeunes gens à la caserne, ils sont exposés à perdre cette rectitude de conscience. La discipline militaire, on le sait, n'est qu'une chose de parade; c'est un mot d'ordre parmi les soldats qu'il faut se soustraire tant qu'on peut à ses tyranniques exigences. D'ailleurs, c'est une loi reçue qu'on n'est coupable que si on a été vu. Nos jeunes soldats,

clercs ou frères, subissent fatalement l'influence de ces mœurs abaissées; je dirai même qu'en résistant à la tendance générale, ils se condamneraient à un servage insupportable. — Mais ne voyez-vous pas quelle en sera la conséquence? Après un an ou trois ans, durant lesquels un jeune homme aura pris l'habitude d'éviter toute corvée non imposée, êtes-vous sûr qu'il prendra tout devoir au sérieux, qu'il agira sous le regard de sa conscience comme sous le regard menaçant du chef? Il y a là un danger réel, et j'ai entendu des chefs de communauté se plaindre que de jeunes soldats fussent revenus de la caserne avec une conscience moins délicate.

Si je signale le péril, c'est pour mieux fixer l'attention sur un point capital. Attachons-nous donc à développer d'abord la conscience dans les jeunes novices que nous formons. Soit dans la direction publique, soit dans la conversation intime, revenons sans cesse sur ce sujet. Que la maxime favorite des clercs et des religieux soit le mot de saint Paul : « Les jugements des hommes m'importent peu; celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

Pour les former à ce sentiment de la responsabilité personnelle, il faut éviter de les envelopper d'une surveillance trop active. Tant qu'un regard humain les poursuit, ils ne sentent pas l'action du regard divin. Ce serait une grande erreur de surveiller pour prévenir les désordres dans les noviciats; car l'expérience a montré que les désordres se multiplient à mesure que la surveillance devient plus intolérante.

S'il y a des désordres, vous arriverez toujours à les connaître et à les corriger. Des enfants qui se cachent, voilà le désordre par excellence dans un noviciat ; à tout prix, supprimez-le. Ce bon air de famille qui plaît tant dans les religieux, ce bon usage de la liberté qui garantit la sainteté de vie, cette délicatesse qui craint les moindres infractions, tels seront les heureux fruits de votre largeur de direction.

Le caractère.

Chacun sait que, dans la formation religieuse, le caractère doit être l'objet de soins journaliers. En corriger les défauts, en augmenter les ressources, c'est presque en cela seul que consiste tout le travail du noviciat, vers ce but que tendent tous les efforts. On y pense chaque matin dans les résolutions de l'oraison, on en cherche les défaillances dans l'examen de conscience du midi et du soir, on prie et on communique pour que Dieu nous aide à le refaire.

Mais, pour déterminer au juste les défauts qu'il faut extirper, les qualités qu'il faut acquérir, il est évident qu'un directeur doit d'abord se faire une idée juste et complète du vrai caractère. Faute d'y avoir suffisamment réfléchi, plusieurs, je le crains, suivent des voies fausses, arrachent ce qu'il faudrait cultiver, produisent la mort là où il faudrait créer la vie. Trois qualités me paraissent bien dessiner, une fois la conscience formée, le portrait du prêtre et du religieux : l'initiative, la fermeté, l'obéissance.

J'explique ma pensée par une comparaison familière. Quand le jardinier veut astreindre la vigne à étendre ses branches sur le treillis qu'il a dressé le long d'un mur, soit pour la mettre à l'abri des vents froids, soit pour lui faire porter des fruits plus abondants, il attend qu'elle bourgeoonne, que la jeune tige ait pris de la consistance ; puis il l'attache aux barreaux du treillis. Il laisse à la nature le soin de bourgeoonner ; le bourgeon une fois grandi et fortifié, il l'assujettit à la règle tracée, sans toutefois entraver la poussée de la vie ; il règle et utilise la vie, mais il sait que la gêner serait tout perdre.

Ainsi doit procéder le directeur des âmes religieuses. Les règles et les constitutions dont il est dépositaire sont des cadres puissants destinés à soutenir et à diriger la vie : malheur à lui s'il en use pour étouffer le bourgeon qui sort et arrêter la sève qui monte ! Et pourtant je ne suis pas assuré que jamais une main imprudente ne froisse et ne tue, sous prétexte de règle, la plante qui bourgeoonne. Mettre en première ligne l'obéissance, dire à tout propos que l'obéissance est le moyen unique de faire des saints, que, pourvu qu'on obéisse, on fera toujours œuvre utile dans l'Église, n'est-ce point parfois étouffer la vie et énerver la force des âmes ?

A Dieu ne plaise que je parle contre l'obéissance : elle est sainte, elle est essentielle, elle fait rendre aux âmes cent pour un. Avec tous les maîtres de la vie spirituelle, j'en reconnais l'absolue nécessité. Mais l'obéissance suppose un sujet qui obéisse ; et, ce

que je déplore, c'est qu'on ne songe pas assez à faire pousser, à faire grandir ce sujet; ce que je crains, c'est qu'aux cadres des règles on n'attache que des tiges mortes ou mourantes. La vérité est qu'il faut mener de front et traiter avec une égale bienveillance l'initiative, la fermeté, l'obéissance : l'initiative, pour que toute âme déploie toute sa vigueur; la fermeté, pour que la vie prenne une direction stable; l'obéissance, pour que les ressources de l'âme soient abritées contre toute déperdition et soient appliquées au plus grand bien de l'Église et des âmes.

* *

Ayez donc en grande estime l'initiative des jeunes gens. Parce que souvent elle s'est fourvoyée dans des esprits faux, l'initiative est tenue en suspicion: vous, au lieu de l'étouffer, développez-la en la dirigeant. Même en suivant les règles les plus minutieuses, l'âme peut donner un libre cours à son initiative: dans la prière, elle est maîtresse de ses pensées et de ses intentions; dans son travail, elle gouverne ses idées et distribue l'accomplissement de son devoir. D'ailleurs, aimez à laisser, dans tous les exercices, une part à l'initiative privée: dans la direction, vous vous rendrez compte de la façon dont on en use. Ainsi formé de bonne heure à bien user de son initiative, le prêtre ou le religieux saura entreprendre plus tard: il ne sera pas réduit au rôle stérile d'un exécuteur automatique des ordres venus de plus haut. Il n'est pas une situation où, sous la

direction générale des règles, l'apôtre n'ait besoin des inspirations de son initiative.

* *

L'initiative ne vaut néanmoins que par la fermeté qui la suit. Sans cette fermeté, les caractères entreprenants ne feraient rien aboutir. Dans les Œuvres, il y a plus de mérite à continuer qu'à commencer: suivre un plan déterminé coûte plus que de le concevoir. La fermeté du caractère consiste surtout dans l'esprit de suite, dans la logique des œuvres. Pour y former les jeunes gens, il faut qu'ils ne passent pas légèrement d'une occupation à une autre, qu'ils reprennent tous les jours les mêmes résolutions, qu'ils ne lâchent un défaut qu'après l'avoir extirpé, qu'ils mettent à exécution chaque jour précisément ce qu'ils ont résolu le matin, qu'ils ne reculent pas devant une difficulté. Là surtout se reconnaît l'action du directeur, qui doit à son tour être constante et logique. Cette qualité maîtresse une fois acquise, le jeune religieux sera fort contre ses variations d'humeur, contre les lassitudes dans l'accomplissement du devoir, contre les tentations surgissant des peines inséparables de sa vocation.

* *

Mais, sans l'obéissance, l'initiative ne serait que déviation, la fermeté ne serait qu'entêtement. Dans le ministère apostolique, c'est l'obéissance qui règle les occupations, c'est l'obéissance qui bénit les nobles

entreprises, c'est l'obéissance qui abrite contre le monde, c'est l'obéissance qui rend l'âme victorieuse de la chair, du monde et du démon. Aussi faut-il la faire chérir comme une douce gardienne dès le temps du noviciat. Montrez qu'elle n'arrête point l'essor de la nature, qu'elle la dirige seulement ; montrez que le parfait accomplissement des moindres règles fortifie l'âme, au lieu de l'affaiblir, parce que l'obéissance protège l'homme contre ses propres faiblesses.

Tel est donc le caractère qu'il faut former dans les noviciats : heureux assemblage d'initiative non comprimée, de fermeté bien dirigée, d'obéissance fidèlement embrassée.

L'esprit intérieur.

Abordons maintenant la partie la plus intime de la formation religieuse. Elle est mystère pour les gens du monde qui n'ont plus le sens chrétien. Elle suppose pour le jeune novice une vraie initiation à quelque chose qu'il ne soupçonnait pas. On l'appelle esprit intérieur, vie intérieure, ou simplement intérieur.

Les philosophes connaissent un peu la vie intérieure. Tandis que la plupart des hommes sont extériorisés et répandus parmi les créatures, les psychologues habitent dans leur âme, en surveillent les mouvements, en analysent tous les actes. Mais la connaissance qu'ils acquièrent est purement spéculative ; elle a peu d'influence sur la pratique.

Le premier acte du religieux consiste aussi à se replier sur lui-même, à se connaître, à discerner les pensées et les désirs conformes ou contraires à la sainteté. Il attache tant d'importance à cette connaissance de lui-même que, suivant le conseil de saint Ignace de Loyola, il examine sa conscience plusieurs fois par jour, tient une note exacte de ses défaillances, et compare ainsi les journées qui se succèdent. Lorsque, chaque semaine, il se présente au tribunal de la pénitence, il est en mesure d'exposer clairement son état et d'appliquer à des plaies bien nettement connues le remède du sang divin.

Si le religieux ne trouvait que lui seul au fond de son âme, il pourrait s'attrister de ses insignifiances et s'inquiéter de ses faiblesses. Mais il sait par la foi que Dieu est au dedans de lui, et ce commerce divin le rassure et le reconforte. « Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, nous viendrons en lui, nous fixerons en lui notre demeure. » Saint Paul a commenté la parole du Maître : « Vous êtes le temple de Dieu, dit-il aux fidèles, et l'Esprit-Saint réside en vous. » Or le religieux est en état de grâce sanctifiante, il sent même que l'amour du Christ pénètre les fibres les plus intimes de son cœur : il est donc le temple de Dieu. Donc, chaque fois qu'il rentre au dedans de lui-même, il y rencontre l'auguste Trinité : il communique avec les divines Personnes. Plus il fait silence, plus il entend leurs paroles ; plus il se retire du monde, plus il jouit de leur présence. Là est le secret des joies ineffables que procure le recueillement, le se-

cret des délices que goûtent les âmes intérieures dans les profondes solitudes. C'est là aussi le cœur de la vie spirituelle à laquelle les directeurs doivent initier les novices et les clercs.

Il est aisé de concevoir en quoi consiste la pratique de la vie intérieure. L'esprit intérieur nous invite sans cesse à rentrer en nous-mêmes pour y adorer Dieu présent. Dans nos doutes et nos hésitations, nous nous éclairons au foyer de lumière allumé par la grâce au dedans de nos cœurs : à ceux qui consultent humblement cet oracle divin sont données des réponses qui les dirigent prudemment. Ce ne sont pas des révélations nouvelles qui nous sont faites, mais des paroles évangéliques qui nous sont répétées. — Dans nos peines et nos persécutions, nous allons puiser la consolation dans cette source de bonté ouverte au fond de nos âmes : suivant la belle expression des Saints Livres : « Dieu passe une main paternelle pour essuyer nos larmes. » — Avons-nous péché ou du moins manqué d'énergie ? nous allons encore à ce centre de vie : nous sentons qu'une main miséricordieuse se lève sur nos têtes pour nous pardonner, qu'un bras compatissant supplée notre faiblesse et nous rend les forces.

J'en appelle à tous ceux qui pratiquent la vie intérieure : ils savent quelles joies on goûte à vivre près de Dieu, quelle énergie on acquiert dans ces relations intimes. Ce que les fidèles savent être des réalités très fondées, les profanes peuvent le prendre pour des suggestions vaines et illusoire du senti-

ment. Mais les actes sont la pierre de touche de ces hautes et divines réalités. Combattre ses passions et les vaincre, triompher de sa volonté propre, mener sans interruption une vie de sacrifice et de dévouement, cela dépasse la nature et trahit un plus grand que nous qui vit au dedans de nous.

Pour rendre plus objective encore cette présence de Dieu en nous, nous pouvons y adorer avec la foi le Sauveur Jésus. Nous suivons de la sorte la doctrine de saint Paul, qui disait : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Alors Jésus nous apparaît régnant sur le trône de notre cœur, commandant à toutes nos facultés, empruntant tous nos organes pour servir son Père et sauver les âmes, parlant par nos lèvres, agissant par nos mains, achevant en nous l'œuvre de la Rédemption commencée au Calvaire.

Ces formes de la vie intérieure sont à la fois très légitimes, très consolantes et très fécondes. Les âmes qui s'y attachent font de rapides progrès dans les vertus. L'effort coûte si peu sous l'influence de telles pensées ! Que jamais les directeurs ne se lassent d'y ramener les âmes qui leur sont confiées. ®

Il est aisé de saisir la raison des exercices religieux qui prennent tant de place dans les séminaires et les noviciats. Ils sont tous ordonnés à cette fin : former l'esprit intérieur.

Dans la méditation de chaque matin, l'âme s'en-

tretient avec Dieu. Elle ne le cherche point au loin : elle l'adore et l'écoute au dedans d'elle-même. Elle prête l'oreille à ses instructions, elle expose ses besoins, elle renouvelle ses promesses en des résolutions précises.

Durant la sainte messe, elle se place au pied de la croix, assiste au sacrifice qui se renouvelle sur l'autel, recueille, pour se purifier et se nourrir, le sang qui coule de toutes les blessures du Crucifié. La sainte communion lui apporte l'Hostie sacrée, le Pain de vie : nourriture fortifiante pour sa faiblesse, mais aussi ami fidèle et compagnon de sa vie, Jésus-Eucharistie est tout cela pour l'âme chrétienne.

Poussée par l'attrait du cœur, elle va souvent visiter le divin Solitaire qui réside dans nos tabernacles. Elle se chauffe à ce foyer divin allumé dans nos maisons. Ce commerce extérieur lui facilite les relations intimes : par la communion spirituelle qu'elle pratique alors, la présence de Dieu devient plus profonde et plus efficace.

Par les lectures pieuses, les avis spirituels, les avis du confesseur et du directeur, c'est toujours le Sauveur Jésus qui se manifeste à l'âme, qui lui révèle ses désirs.

DIRECCIÓN GENERAL DE

Cependant la vie intérieure ne s'arrête pas à ces jouissances du cœur : elle tend à s'exprimer au dehors. Là où règne la charité, elle se montre agissante. Dès qu'elle n'agit point, elle cesse d'être la

charité. En vivant en nous, en nous faisant sentir sa présence, le Christ Jésus se propose de nous faire pratiquer la vertu.

L'épreuve de la piété dans les noviciats sera donc la fidélité aux actes qu'impose le devoir. L'obéissance aux règles, la mortification des tendances, le renoncement aux satisfactions personnelles, la délicatesse et la douceur dans les rapports avec le prochain, le support des défauts d'autrui : voilà les signes non équivoques de la sincérité de la vie intérieure. Tant qu'elle s'appuie sur ces bases solides, l'oraison élevée ne peut être sujette à aucune illusion.

Faut-il ajouter de combien de combats et d'efforts l'esprit intérieur est la récompense ? Il ne s'acquiert pas en un jour, mais par une longue mortification des sens et particulièrement de la curiosité. Par contre, il peut se dissiper en peu de temps. Comme un parfum précieux, il veut être conservé en vase clos.

Assez facile à conserver dans les années du noviciat, il ne se garde que par des efforts héroïques au milieu du tourbillon des affaires. Faudra-t-il, pour rester plus uni à Dieu, qu'un homme apostolique vive à l'écart, loin de tout bruit, au risque de manquer l'œuvre pour laquelle il est fait ? Non, mais il s'efforcera de renouveler chaque matin le sentiment de la présence de Dieu dans son cœur ; puis, durant le jour, il prendra de courts instants pour adorer l'hôte divin qui est en lui ; dans ses difficultés, il le consultera ; dans ses peines, il aura recours à lui ;

dans ses faiblesses, il l'invoquera. Saint Vincent de Paul avait, lui aussi, de nombreuses affaires : mais jamais il ne prenait aucune décision sans avoir d'abord consulté Dieu.

Ainsi s'établit, ainsi se conserve, ainsi se pratique la vie intérieure. Apprendre à la connaître et à la vivre, c'est une grande part du programme de la formation religieuse.

L'esprit apostolique.

Si le salut personnel était le dernier terme des vocations dont nous décrivons la culture, nous aurions tout dit. Pour le religieux enseveli dans un cloître, qui n'a point d'autre visée que de corriger les mauvais penchants de la nature, que d'établir dès ici-bas dans son âme la vie divine qui doit s'y épanouir durant l'éternité, la perfection personnelle est la plateforme élevée sur laquelle il se repose de ses fatigues. — Mais les vocations dont il s'agit ici sont des vocations d'apôtres : le religieux et le prêtre devenus parfaits chrétiens ne sont qu'à la moitié de la carrière : saints pour eux-mêmes, cela ne leur suffit pas ; leur vie est faite pour les autres. J'avoue que l'acquisition de la vertu personnelle est la partie la plus ardue de la montée : mais s'arrêter à ce degré serait trahir la mission reçue d'en haut.

C'est pourquoi les maîtres préposés à l'éducation de nos recrues apostoliques n'auront rien plus à cœur que d'allumer dans les âmes la flamme du zèle. Pourraient-ils, d'ailleurs, trouver un stimulant plus

efficace pour solliciter le courage des jeunes novices ? Jésus disait à son Père : « C'est pour elles, pour les âmes, que je me sanctifie. » Apprenez donc aux aspirants que vous formez, à penser et à parler comme le Maître. Je ne ferai qu'indiquer brièvement les moyens à prendre dans ce but.

Le premier consiste à rappeler souvent aux jeunes gens la fin réelle de leur vocation. Dites-leur qu'ils sont faits pour les âmes, qu'ils ont une grande mission sociale à remplir dans le monde, que Dieu compte sur eux et s'est fait une loi de ne sauver les hommes que par leur ministère. Dites aussi que les malheurs du temps présent sont pour une grande part le résultat de l'apathie ou de l'infidélité des ouvriers évangéliques, que le succès de nos travaux dépend de notre sainteté, que par conséquent nous ne saurions mettre trop de soin à l'œuvre capitale de notre préparation à l'apostolat. Oh ! que ces paroles dites d'un ton convaincu et d'une foi ferme pénètrent profondément les âmes ! Il y a tant de consolation à se sentir le germe de quelque chose de grand !

Un langage plus éloquent que cette parole, c'est le langage des faits. Dites que le monde est mauvais, que Dieu est offensé, que les âmes se damnent, que les petits sont écrasés : cela ne produira qu'un effet passager et superficiel. Ce qui entre par les yeux va plus avant et saisit l'âme plus vivement. Faites voir à vos jeunes gens ce qu'est le monde : ce spectacle lamentable les impressionnera douloureusement, et ils voudront le secourir. Saint Paul savait qu'Athènes

était adonnée à l'idolâtrie : mais, quand il marcha à travers les rues de la ville et coudoya les victimes de l'erreur et du vice, il fut pris de pitié, et, dit l'Écriture, « son esprit fut agité au dedans de lui-même ». Le grand secret d'exciter le zèle est de mettre les jeunes apôtres au contact du mal qu'ils doivent guérir. Non pas qu'il faille abandonner les novices et les séminaristes à la vie extérieure du monde : mais il y a une façon d'allier la vie solitaire et le contact du monde. Peut-on laisser tout ignorer à ceux dont la vie se prépare pour la société ? J'estime que toute commotion sociale doit ébranler les cœurs d'apôtres : à cette condition, ils comprendront leur siècle, l'aimeront et le sauveront. Elevez au désert ceux qui doivent vivre au désert. Mais ni les prêtres ni les religieux éducateurs ne doivent être des étrangers pour le monde. Les préoccupations du zèle ne sont pas une distraction, mais un aliment, pour la vie intérieure bien comprise.

Enfin, s'il m'était permis d'exprimer un souhait, je voudrais que, dès le temps de leur noviciat, les jeunes apôtres pussent s'exercer aux œuvres qu'ils feront plus tard. Que les maîtres d'école s'essayent à faire la classe, que les prêtres s'initient au catéchisme et à la prédication, que tous se forment à la pitié pour les miséreux, au soulagement des pauvres, au dévouement pour les abandonnés. Évidemment, l'application de ce désir très raisonnable reste subordonnée aux circonstances ; mais il faut mettre en principe que l'initiation aux œuvres de zèle est nécessaire dès le

temps de la formation cléricale et religieuse. A ceux qui ont l'attention attirée de ce côté, mille occasions se présenteront d'elles-mêmes.

Le savoir professionnel.

Dès les premiers pas qu'ils font dans leur ministère, le prêtre et le maître d'école ont besoin de l'expérience et de la sagesse que donne la pratique prolongée. Car les intérêts confiés à celui qui commence sa carrière ne sont pas moins graves que les intérêts confiés à celui qui a mûri dans le travail : de part et d'autre, ce sont des âmes à instruire et à diriger, et toutes les âmes se valent. C'est au maître des novices qu'il appartient de signaler les défauts à éviter, à communiquer les bonnes méthodes, à finir l'instruction des jeunes gens.

Dans chaque vocation, les fautes commises sont partout les mêmes, et elles peuvent être réduites à un petit nombre : il est donc aisé d'en faire la liste, de les analyser avec précision, d'en indiquer les remèdes efficaces. Pour employer un terme très moderne, je dirai qu'il faut *immuniser* les novices contre les atteintes du mal dont ils sont menacés.

Chaque vocation réalise aussi sa fin par des méthodes bien déterminées. Dire exactement aux jeunes gens le bien qu'ils doivent produire, leur apprendre les moyens que l'expérience a montrés les plus utiles, les exercer à les mettre en œuvre : c'est suppléer à leur inexpérience et rendre leur travail avantageux, en attendant qu'ils puissent faire appel à leur propre

initiative. Mais, qu'on prenne bien garde de ne pas se complaire en des méthodes vieilles, de ne pas s'attacher à des règles impuissantes. En général, la méthode est l'art de prendre des âmes qui vivent : or, dans le mouvement de la vie, les âmes évoluent sans cesse, de sorte que celles de notre temps sont fermées devant les procédés auxquels s'ouvraient celles d'autrefois. De là vient, pour les formateurs de prêtres et d'éducateurs, la nécessité de s'adapter sans cesse aux besoins du temps et de participer à la vie de la génération dont ils font partie. Autrement, ils parleront et ils enseigneront une langue incomprise : ainsi des vies entières se perdent.

L'instruction du jeune novice doit s'achever et se compléter. J'ai parlé plus haut de sa compétence pédagogique, qu'il faut lui donner forte et étendue pendant la préparation aux grades : ici je parle surtout de sa science religieuse. Tout le monde convient que le prêtre a besoin d'une science théologique sérieuse : il doit être en mesure de rendre compte de sa foi, et à sa propre conscience qui l'interroge, et aux âmes tourmentées de doutes qui le harcèlent : il pécherait gravement, s'il se négligeait en un point de si haute importance. — Mais au simple maître d'école lui-même il faudrait donner une bonne culture théologique. Nous ne saurions trop applaudir aux efforts tentés dans ce sens par plusieurs Instituts de Frères. Je termine en émettant le vœu qu'un prêtre théologien soit admis à faire un cours abrégé de théologie didactique devant tous les futurs éduca-

teurs, Frères et Religieuses. Alors seulement ils seront assurés de donner aux élèves une explication exacte et digne de la lettre du catéchisme.

Dans le ministère.

C'est une opinion communément répandue, que l'éducation s'achève avec le Séminaire ou le Noviciat. Grave erreur, qui peut porter un préjudice notable à ceux qui en seraient imbus. L'œuvre de la formation personnelle et professionnelle dure autant que la vie : elle a surtout besoin d'un dernier élément, la pratique du ministère apostolique.

Le jour où, de la pépinière, l'arbre adulte est transplanté dans le sol qu'il doit occuper, vous n'êtes pas sûr encore qu'il donnera du feuillage et portera des fruits : attendez qu'il s'acclimate, qu'il prenne racine, qu'il ait vaincu les orages. De même, au jeune prêtre et au jeune religieux il resté à subir l'épreuve de l'acclimatation. Elle est dure, cette dernière épreuve : une violente bourrasque, un souffle glacé, des vers rongeurs qui se dissimulent...., puis-je vous dire de combien de façons l'arbuste peut être flétri? ®

Aussi, ayant de clore une étude déjà trop longue, je veux enlever à notre jeune aspirant des illusions dont il pourrait être la triste victime : je veux lui dire les déceptions qui l'attendent, les premières défaillances qui l'humilieront, les remèdes qu'il doit préparer contre le mal qui le menace.

Déceptions.

Il est si beau l'avenir apostolique de notre cher aspirant ! Il apparaît comme un mirage enchanteur, plein de lumière, riche de vie, tout chargé de fruits. Quelle imagination ne serait pas séduite par la perspective d'avoir à manier des âmes, de prêcher le bien et le vrai, de jeter dans la société des éléments de régénération, de remplir le rôle sublime d'ambassadeur divin ? Puissante réalité que tout cela : vocation d'une noblesse qui dépasse la dignité des plus hautes vocations humaines.

Mais les choses ont deux faces. Durant le noviciat, vous n'aviez vu peut-être que le côté radieux et consolant : maintenant, vous allez voir le côté sombre et décevant. Quelle surprise pour une âme naïve ! Quel coup terrible pour un cœur resté enfant !

Vous aviez, jusqu'ici, cru les hommes bons. Vous les saviez faibles, mais vous les croyiez droits, justes, désireux du bien. En peu de jours, cette première illusion disparaît. Les hommes vous apparaissent mauvais, d'une méchanceté qui vous écœure : vous comprenez alors cette parole des Saints Livres : « Le monde entier est plongé dans la malice. » Vous aviez espéré que, du moins dans votre milieu, vous n'auriez que des joies. Il y a de bonnes intentions sans doute. Mais les frottements journaliers avec vos égaux et vos frères vous apprennent vite que la charité est rare, que la jalousie s'attache à vos pas et vous poursuit dans vos entreprises. Ce n'est pas toujours le

zèle désintéressé qui va découvrir vos défauts à vos Supérieurs, et peut-être vos Supérieurs croient-ils trop aisément la calomnie dont on vous noircit. Oh ! tout cela s'exagère assurément dans l'âme par la vive douleur que causent les premières blessures. Mais, en fait ! vous arrivez à douter de bien des gens : ils sont si différents de ce que vous aviez pensé !

Vous aimiez tant les œuvres, lorsque vous ne les aperceviez que dans le rayonnement de l'avenir ! Elles vous semblaient aussi aisées qu'attachantes. Maintenant que vous y êtes appliqué, elles vous révèlent leurs innombrables difficultés. Difficultés de la part de vos Supérieurs, à qui votre zèle fait quelque ombre ou à qui votre précipitation fait craindre des fautes ; difficultés de la part des égaux, qui vous critiquent, vous traversent, vous arrachent les éléments mêmes du succès ; difficultés de la part des inférieurs, qui sont inconstants, exigeants, ingrats, qui se dérobent à votre action, qui vous trompent peut-être par leur dissimulation. Difficiles à commencer, les œuvres sont encore plus difficiles à soutenir : dans les débuts, vous trouvez des aides, vous êtes stimulé par vos propres ardeurs ; à la longue, les bienfaiteurs se retirent, et vous restez seul avec un zèle refroidi.

Car une nouvelle déception vous attend. Vous comptiez sur votre propre cœur, et vous pensiez que votre conscience vous resterait, dans toutes vos peines, comme un refuge assuré. Vous constatez bientôt que vous n'avez point d'ennemi plus à craindre

que vous-même. Les premiers travaux vous lassent, les premiers obstacles brisent vos forces : cette vive flamme qui s'était allumée dans votre âme baisse peu à peu, si bien que vous devenez bientôt sans chaleur, comme un foyer éteint. Heureux de ne mériter aucun reproche, ni pour vos entreprises ni pour vos négligences, vous trouvez tout simple de suivre le courant et de couler suivant que la pente vous mène. Pendant ce temps l'humaine nature, avec ses mauvais instincts, se réveille ; ce que vous pensiez avoir comprimé durant la période de formation se soulève comme une troupe d'enfants prêts à se révolter.

Défaillances.

Toutes ces déceptions sont autant de surprises. N'ayant pas été prévenu, vous n'êtes point en garde. Aussi les défaillances ne tarderont pas à vous humilier.

La première défaillance est celle du découragement. Le monde est trop mauvais pour que vous puissiez le refaire ; les œuvres sont trop malaisées, d'ailleurs trop mal secondées, pour que vous ayez l'espoir d'y réussir ; les combats sont trop durs et trop continus, pour que vous puissiez tenir la campagne. Vos espérances envolées, votre idéal évanoui, vous vous résignez à traîner seulement la chaîne du devoir.

La seconde défaillance est une altération de la délicatesse de conscience. Si nombreux sont ceux qui pèchent, que le péché ne vous fait plus tant

d'horreur. Que sont vos petits manquements de tous les jours en comparaison des grandes fautes dont les autres se rendent coupables ? Ne faut-il pas concéder quelque chose à la nature ? Et puis, si votre règle est entamée, ne vous semble-t-il pas que vos devoirs essentiels restent intacts ? Vous avez perdu la ferveur, il est vrai ; mais vous aimez et vous gardez vos vœux.

Cette dépression de la conscience conduit à une troisième défaillance, l'habitude du péché véniel et la négligence dans les devoirs d'état. Vous allez sans goût à la prière, et vous ne faites rien pour vous y attacher ; les choses religieuses s'effacent de votre âme, et vous ne faites aucune lecture pour les y raviver ; votre cœur n'a plus de zèle, et vous ne le réchauffez à aucun foyer ; la charité ne règne plus en votre âme, et vous ne faites aucun effort pour arrêter les paroles piquantes, dictées par la critique ou la médisance ; enfin, chacun se plaint autour de vous que votre charge est mal remplie, et vous êtes le seul qui n'en soyez point affligé.

Je ne veux pas supposer que la défaillance puisse descendre encore. Pourtant, que j'ai lieu de le craindre, si je me souviens de ce grave avertissement du Maître : « Celui qui manque dans les petites choses, à la fin tombera dans les grandes ! » Ceux qui ont donné des scandales avaient-ils commencé autrement que vous ?

Tous ces traits rassemblés font un tableau bien noir. Plût à Dieu qu'il ne fût pas vrai. Ce qui montre

qu'il n'a rien d'outré, c'est la sollicitude avec laquelle vos Supérieurs s'occupent de vous procurer des moyens de persévérance. Cherchons nous-mêmes quels moyens vous pourriez prendre pour que les déceptions ne vous abattent point, pour que les premières défaillances soient vite réparées.

Remèdes.

Le premier préservatif est dans les dispositions d'âme que vous emporterez du Séminaire ou du Noviciat. Ces dispositions sont faites d'une foi vive et d'une forte philosophie. Voici à peu près en quels termes vous devez les exprimer :

« C'est après avoir bien mûri ma résolution que j'ai embrassé la carrière apostolique : les vérités clairement vues qui m'ont déterminé ne cesseront jamais d'être ; donc, la logique demande que, malgré toutes les peines, malgré tous les obstacles, malgré toutes les fautes même, je me maintienne fidèlement dans la voie que j'ai prise. — Je ne m'attendais pas à trouver des hommes si pervers : j'espérais surtout qu'en les aimant je les attirerais. Plus ils me fuiront et plus je les poursuivrai ; plus ils seront inconstants, plus je serai persévérant dans le don de moi-même. Leur méchanceté même n'est-elle pas la raison d'être de mon apostolat ? — Dût-on m'abandonner dans mes travaux, dussé-je rester seul sur le champ de bataille, je veux y lutter jusqu'au dernier soupir. Je sais que, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, pas une parcelle d'énergie ne se

perd. Quand même je ne verrais pas l'effet de mes efforts, je suis assuré qu'ils ne sont pas inutiles. Que je catéchise un ignorant, que je soulage un pauvre, que je console une âme éprouvée, que j'apprenne à lire à un enfant de sept ans, peu importe : le monde devient meilleur, par le fait que je jette dans la mêlée des choses un élément de bien. Au ciel, il sera toujours temps de mesurer la portée de ma vie. Je ne dirai donc jamais que je perds mon temps et ma peine. — Au reste, c'est le mauvais fond de ma nature revêche à l'effort qui m'inspire ces défiances et ces découragements. Pour tenir toujours soumise ma nature, je la tiendrai esclave du devoir. Je m'imposerai la fidélité à un règlement où se succèdent les bienfaisants exercices de la piété et du travail. Même en priant sans goût, même en travaillant sans attrait, je renouvelle l'activité de mon âme et je la tiens en état d'immunité contre tous les parasites qui essayent de l'envahir. »

Tant que vous raisonnerez de la sorte, vous ne tomberez pas : tant que vous agirez conformément à la logique de ces pensées, vous irez grandissant.

*
*
*

Pendant la prudence vous fait un devoir de vous armer contre vous-même, de vous procurer des secours extérieurs qui vous raniment dans les heures d'affaissement.

Il me paraît essentiel que vous restiez lié avec votre passé, que vous entreteniez des relations con-

stantes avec votre point de départ : de la source où vous avez puisé la vie doit couler sans cesse dans votre âme l'onde pure qui l'entretiendra. Voyez-vous avec quel soin, dans les armées, aucun soldat ne se détache du reste de la troupe, aucun bataillon ne laisse rompre les communications avec le quartier général ? Malheur à ceux qui s'isolent !

Dans les Communautés religieuses, tous les membres sont admirablement liés avec le centre de la vie. La Maison-Mère est comme le cœur dont les battements distribuent la vie à tout le reste du corps. De là partent les ordres, les encouragements, les avertissements : là on va consulter, exposer ses difficultés ; là, chaque année, on refait son âme dans une fervente retraite. Les Congrégations où règne cette puissante unité sont beaucoup moins exposées au relâchement que ces monastères primitifs où chaque maison avait son autonomie.

Le clergé séculier n'a pas ce secours, et c'est pour lui un mal incommensurable. Le prêtre est formé par les directeurs du Séminaire : l'éducation finie, il rompt avec eux, et il devient le sujet d'une administration officielle. Quelque surnaturels que soient les sentiments des administrateurs, l'administration est, par nature, froide, raide, sans cœur ; mécanisme fort intelligent, je le veux bien, mais elle reste un mécanisme. Or, à des âmes vivantes, il faut autre chose que des cadres, il faut une alimentation d'esprit et de cœur. Cette alimentation viendra du Séminaire ou bien des centres d'associations sacerdotales : mais

qu'on la regarde bien comme indispensable. Je fais des vœux pour que pas un prêtre ne soit isolé dans son ministère : qu'il communique avec le Séminaire ou avec une œuvre sacerdotale, mais qu'il ne soit pas un soldat perdu.

*
**

Ce que je viens de dire concerne les relations filiales que chacun de nous doit entretenir avec un centre qui ait quelque chose de paternel, comme tendresse et comme fermeté. Mais ces relations filiales ne suffisent pas à nos besoins : des relations amicales nous sont aussi nécessaires. Il nous est impossible de vivre sans amis choisis parmi nos égaux. Nous avons des peines à dire, et il nous faut trouver, pour verser le trop-plein de nos âmes, des cœurs qui s'ouvrent et ne nous trahissent pas ; nous avons des projets à faire connaître, soit pour nous stimuler à les mettre à exécution, soit pour nous éclairer sur les moyens à prendre en vue du succès, et il nous faut trouver des amis qui s'intéressent à nos desseins, qui nous écoutent sans se lasser, qui nous aident sans répugnance ; nous avons besoin de communications d'idées, soit pour garder un esprit élevé, soit pour rendre notre vie plus féconde, et il nous faut pour cela des amis qui pensent comme nous, qui se prêtent à un échange de sentiments ; nous avons besoin de repos toujours, de joie souvent, de pardon même quelquefois, et c'est dans le sein de la vraie amitié que tout cela se trouve réuni.

Pour les religieux, la vie de Communauté présente tous ces biens. Les Supérieurs et les frères sont des conseillers prudents, des amis fidèles, des serviteurs même prêts à tout dévouement. Leur exemple stimule la faiblesse ; leurs paroles éclairent les doutes ; leur bonté est disposée à toutes les miséricordes.

Ici encore je plains le prêtre du clergé séculier. Il lui est si malaisé de rencontrer une parfaite amitié ! Les Associations sacerdotales sont excellentes : mais, si elles donnent une direction, elles n'offrent pas assez d'intimité. Ce sont des sociétés intimes, peu nombreuses, faites spontanément, déterminées par les sympathies d'esprit et de caractère, qui seront la vraie sauvegarde. Il faut en provoquer la formation, en faciliter le fonctionnement. S'ils sont voisins, ces amis se voient souvent, et ils se voient très sacerdotalement. S'ils sont éloignés, par une correspondance fidèlement entretenue ils mettent leurs sentiments en commun : la vie de l'un passe dans l'âme de tous les autres : pas une idée, pas une aspiration, pas un projet qui ne soit le fruit et la propriété de tous.

* * *

Je signalerai encore un dernier moyen pour achever l'œuvre de l'éducation et entretenir la vie intérieure de l'apôtre : c'est la culture intellectuelle.

La vie se tarit dans une âme principalement par défaut d'idées. Dès que la pensée cesse d'être active et féconde, l'ardeur diminue, le zèle se refroidit, le

poinds de la nature se fait sentir, le laisser-aller commence dans la prière et dans les œuvres. Il est facile d'en faire la preuve sur nous-mêmes. Si nous cessons quelque temps de stimuler notre âme par des lectures pieuses, nous avons la sensation que nous nous desséchons et que nous nous affaïssons. Mais que la lecture soit reprise, et aussitôt avec elle le jour revient, la vie circule, l'activité se développe.

Voilà pourquoi je donne comme un puissant moyen d'achever et de conserver les âmes l'entretien de la vie intellectuelle. Je la recommande aux maîtres d'école pour qu'ils ne se mécanisent point dans leur travail, aux prêtres pour qu'ils soient toujours pour les fidèles une source d'eau vive. Dussions-nous y déployer des efforts héroïques, il faut à tout prix que nous ayons des instants et des heures pour notre âme. Eh quoi ! jamais nos occupations ne sont si abondantes qu'elles nous fassent supprimer un seul de nos repas. Comment se ferait-il que nos études fussent toujours seules entamées et ravagées par notre besogne matérielle de tous les jours ?

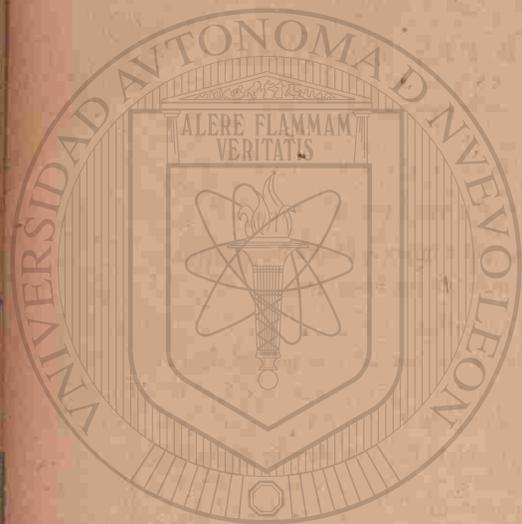
A chacun de disposer ses heures pour qu'il trouve du temps et puisse nourrir son âme de lectures. Les lectures religieuses doivent être au premier rang. Mais, faisant partie d'une société à laquelle notre vie s'est donnée, nous devons aussi participer à tous les mouvements de sa pensée et ouvrir nos cœurs à tous les sentiments qui l'agitent.

CONCLUSION

Il est temps de finir cette étude. Beaucoup de points importants auraient gagné à recevoir de plus longs développements. Mais, pour ne point fatiguer le lecteur, il a paru meilleur de ne point multiplier le nombre des pages. Du reste, pour la plupart de ceux à qui l'écrit est destiné, il s'agissait seulement d'éveiller l'attention sur les idées principales. Un mot suffisait souvent pour les faire réfléchir : ils trouveront dans leurs pensées ou dans l'enseignement reçu les compléments nécessaires.

Si je cherche à résumer l'état d'âme où je voudrais avoir conduit le lecteur, je le traduirais dans les termes suivants : « Le recrutement des vocations sacerdotales et religieuses est d'une si haute portée sociale que je ne puis rester dans l'indifférence à cet égard : jusqu'ici, je n'avais pas assez nettement compris avec quelle force cette obligation pèse sur ma conscience. Dans mes prières, cette affaire tiendra désormais la première place ; je me mortifierai dans ce but ; surtout j'agirai de telle façon que mes exemples puissent attirer à la vie religieuse, tant le rayonnement du bonheur paraîtra dans toute ma personne. Par ma fermeté et mon esprit de foi, j'écarterai des enfants les périls qui tueraient les germes de vocation, je créerai autour d'eux une atmosphère bienfaisante qui favorisera leur développement. Puis

j'attendrai que Dieu parle ; et, s'il m'amène des aspirants, je les cultiverai avec l'intelligence et le dévouement qui doivent présider ensemble à toutes les grandes œuvres. » Quiconque vivra ces pensées recevra du ciel les bénédictions de la fécondité.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES

TABLE DES MATIÈRES

Préface	1
-------------------	---

CHAPITRE I

De l'obligation qui s'impose à tous les maîtres de cultiver les vocations.

L'apostolat dans l'éducation.	9
Une forme spéciale de l'apostolat : la culture des vocations	11
La part de l'homme dans la vocation.	16
Quelques motifs qui nous font un devoir rigoureux de cultiver les vocations.	18
Le désir de la paternité.	18
Les besoins de nos œuvres	20
La nécessité des âmes	21
La prospérité de l'Église.	22
Le relèvement de la patrie	23
La vie de votre Institut.	25
Les difficultés du temps présent.	26
Obstacles au recrutement des vocations	27
Le petit nombre des enfants.	27
Les progrès de l'enseignement laïque	28
Faiblesse des tempéraments.	30
Le mal intellectuel.	31
L'affaiblissement moral.	33
L'opposition des parents	34
Les entraves du pouvoir	35
Difficultés de la formation religieuse.	37

A qui s'impose l'obligation de cultiver les vocations	38
Aux prêtres de paroisse	39
Aux éducateurs	41

CHAPITRE II

Des moyens de faire naître dans les enfants
l'attrait de la vocation.

Comment se pose le problème.	43
La prière du maître	44
La pénitence.	46
La sainteté personnelle du maître	48
Attrait de la sainteté.	48
Dieu rayonnant dans les saints	50
L'union à Dieu.	51
Les vertus solides	53
L'amour de la vocation.	55
La charité fraternelle.	56
Ne rien donner à souffrir	58
La bonne discipline des classes.	59
Se faire obéir	60
Éviter la dureté.	62
La bonté dans les patronages	64
Le travail assidu.	65
Discipline en récréation.	67
Même hors de l'école.	69
La direction chrétienne de la classe	71
Ses avantages	71
Les vérités de la foi	73
Le catéchisme expliqué.	74
La foi enseignée par l'histoire.	77
Esprit chrétien de l'enseignement	79
La causerie chrétienne	80
L'entretien de la vie personnelle.	82

La piété dans les écoliers.	84
Ce qu'est la piété	84
Prière à l'école.	86
Prière à la maison	86
Offices divins	88
Pratiques. La confession	89
La communion.	91
Les congrégations	93
Œuvres apostoliques.	94

CHAPITRE III

Des marques de vocation.

Honorabilité de la famille.	97
Le tempérament.	100
Nécessité d'y prendre garde.	100
Enfants mous	102
Natures violentes.	103
Les mélancoliques	104
Portrait d'une bonne nature.	106
L'esprit.	107
Valeur intellectuelle	108
Esprits ordinaires	110
Jugement	112
Esprits orgueilleux.	113
Le cœur.	115
Pureté du cœur	115
Les enfants qu'il faut écarter	117
Générosité	119
Règles pratiques.	120
L'attrait.	122
Sa nécessité.	122
L'attrait bien caractérisé	123
Caractères hésitants	125
Pas d'attrait apparent	126
Qualités de l'attrait.	128

CHAPITRE IV

Des soins à prendre pour développer, consolider
et faire fructifier les vocations.

Importance et délicatesse du sujet	131
Qualités des maîtres	132
Nature et grâce	133
Diverses étapes	135
Premiers soins à l'école primaire	136
Conserver les enfants	136
Commencer leur formation	138
Petits séminaires et petits noviciats	141
Leur nécessité	141
Santé du corps	147
Liberté d'âme	148
Le savoir	150
La piété	152
Grands séminaires et noviciats	153
La conscience	154
Le caractère	158
L'esprit intérieur	162
L'esprit apostolique	168
Le savoir professionnel	171
Dans le ministère	173
Déceptions	174
Défaillances	176
Remèdes	178
Conclusion	184

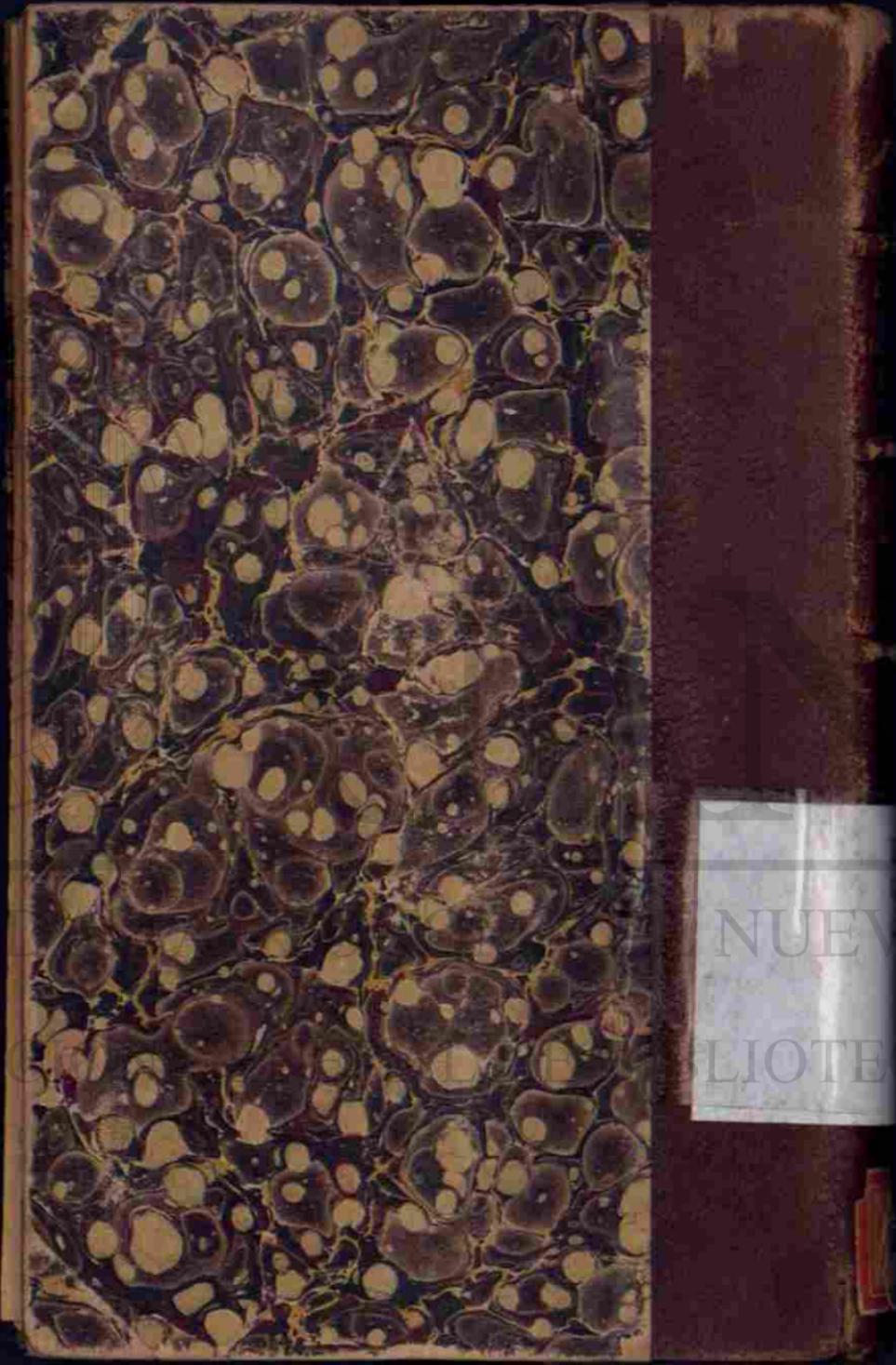
FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C^{ie}

5, rue des Grands-Augustins, 5.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



NUEV
LIOTE